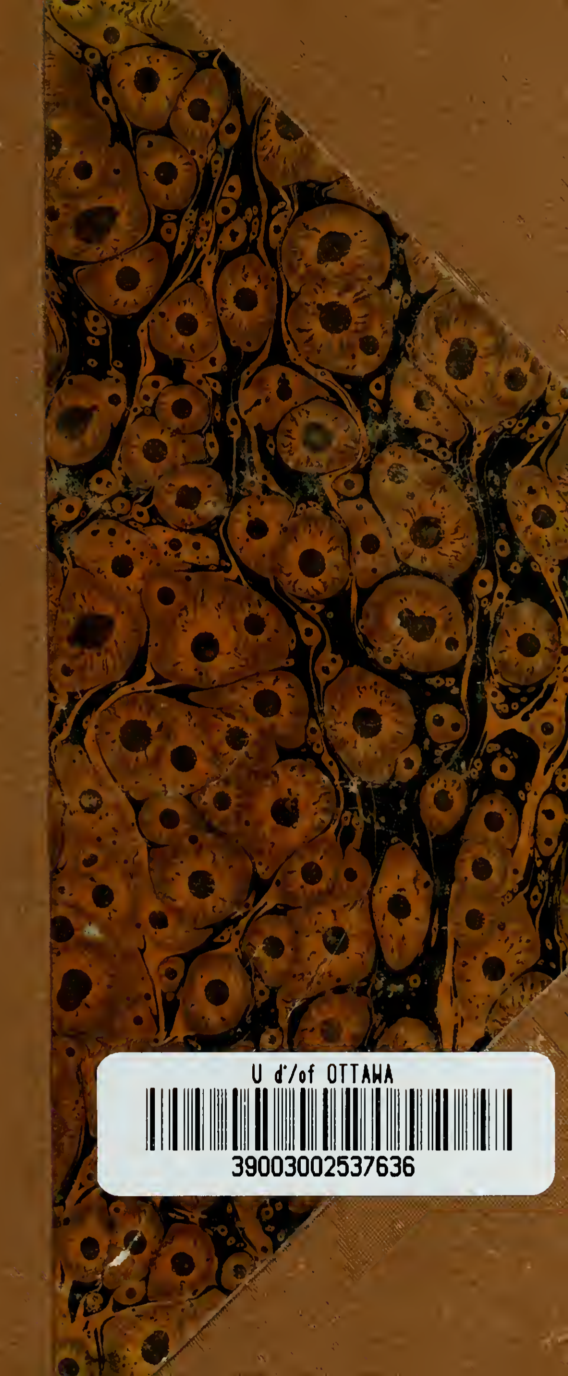

U d'/of OTTAWA
39003002537636



JULES JANIN

ŒUVRES DIVERSES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. A. DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième série)

PETITS ROMANS

TOME PREMIER

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXI



ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième Série)

ŒUVRES DE JEUNESSE

I

PETITS ROMANS

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300 exemplaires	sur papier de Hollande	(nos 51 à 350)
25 —	sur papier de Chine	(nos 1 à 25).
25 —	sur papier Whatman	(nos 26 à 50).
350 exemplaires, numérotés.		

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une GRAVURE A L'EAU-FORTE DE M. AD LALAUZE.





Jouaust éd — Flameng inv et sc — A. Salmon imp

LE PIEDESTAL
(J. Janin)

JULES JANIN

PETITS ROMANS

TOME PREMIER

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE



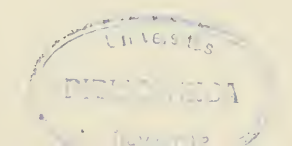
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXI





PRÉFACE

Jules *Janin n'avait peut-être pas, du moins dans les premiers efforts de sa vocation littéraire, une seule des qualités spéciales qui sont nécessaires à un romancier. Il ne savait pas chercher et préparer un grand sujet avec les développements d'une action dramatique ou attachante; il ne savait pas créer et inventer les ressorts d'une composition romanesque, en animant ses personnages et en leur donnant des caractères bien tracés et bien suivis; il s'égarait, il se perdait dans les détails d'une scène qui l'éloignait du but, et, au lieu d'avancer dans l'action qu'il avait entrevue vaguement, il revenait insensiblement à son point de départ.*

Voilà pourquoi, comme il ne se faisait pas faute de le dire, avant d'être parvenu à composer un véritable roman, son chef-d'œuvre : le Chemin de traverse, *il était conteur, et ne se sentait pas encore romancier.*

Il nous a raconté souvent toute la peine qu'il avait eue à finir son premier roman : l'Ane mort et la Femme guillotinée.

« *J'allais à l'aventure, marchant au hasard, disait-il, dans une sorte d'obscurité, à travers des pays inconnus que je n'avais pas même étudiés sur la carte. C'était ce qu'on a appelé depuis un voyage en zigzag. Un chapitre me menait à l'autre, par soubresauts, et, il faut bien l'avouer, deux chapitres voisins étaient parfois séparés par de profondes solutions de continuité.*

« *J'ai failli dix fois abandonner la partie. Je me rendais bien compte du décousu et de l'incohérence de cet ouvrage; mais j'avais une héroïne que je comprenais bien, cette petite fille parisienne, mon Henriette, qui a fait tout le succès du livre.*

« *Il fallait tout le laisser aller du roman et toute l'audace d'un jeune homme sans nom et sans prétention aucune pour se compromettre avec une pareille héroïne!* »

Il nous racontait alors qu'il s'était trouvé absolument arrêté, sans pouvoir faire un pas en avant, quand il eut mis son héroïne en prison et qu'il l'eut fait condamner à mort. Le roman était fini, et il manquait encore quarante pages pour compléter le volume. Ce fut un ami, un romancier, celui-là, qui le tira d'embarras en faisant reculer l'exécution d'Henriette, devenue enceinte, et capable, par conséquent, de fournir à l'auteur les quarante pages dont il avait besoin.

Et Barnave, *me dira-t-on,* Barnave *qui parut avec tant de bruit en* 1831, *n'est-ce pas là un roman, un beau roman?*

Non, répondrai-je, ce n'est pas un roman à vrai dire, quoique ce soit un chef-d'œuvre éblouissant de

fantaisie et de style : c'est plutôt une sorte de poème fantastique en prose; c'est une merveilleuse improvisation en quatre volumes sur un petit coin de la Révolution française.

Et LE CHEMIN DE TRAVERSE? *Oh! c'est là un roman délicieux, unique en son genre, un chef-d'œuvre, comme je l'ai déclaré plus haut. On avait remarqué et constaté cependant que les ouvrages de longue haleine convenaient peu au talent de Jules Janin, on n'admirait franchement et absolument que ses improvisations les moins étendues, ses petits contes, ses petits romans.*

« *Dans* LE CHEMIN DE TRAVERSE, *publié en* 1836, *a dit Gustave Fallot dans son étude sur Jules Janin, on trouve le même mérite d'observation, le même éclat facile de style, sur une donnée plus large; mais ici les détails sont charmants, lors même que la conception générale laisse à désirer et qu'on s'aperçoit trop qu'une course longue à fournir lasse le talent de l'écrivain.* »

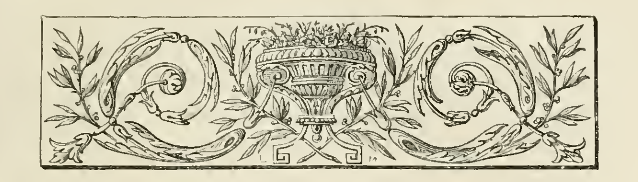
Peut-être, en effet, Jules Janin eût-il plus fait pour sa réputation s'il se fût borné à n'écrire que de petits contes et de petits romans.

Les petits romans qu'il a publiés dans les journaux et les revues depuis 1826 *sont, la plupart, des morceaux achevés, dans lesquels la critique n'a rien à voir. C'est, en quelque sorte, l'expression la plus vraie et la plus saisissante du talent de l'auteur, qui, répétons-le, n'excellait que dans les improvisations rapides : car, après avoir brillé et rayonné dans un laps de temps plus ou moins long, sans sortir d'un cadre restreint et cir-*

conscrit, il s'affaiblissait, il s'alanguissait tout à coup, et, de guerre lasse, il tombait dans les redites verbeuses, sans pouvoir retrouver sa voie, en jetant les dernières étincelles d'un feu qui semblait s'éteindre faute d'aliments. Janin se rendait si bien compte de son insuffisance dans les romans de longue haleine et de sa supériorité dans les petits romans, qu'après avoir fait paraître en 1837 *un livre exquis, intitulé :* Un Cœur pour deux amours, *il avait formé le projet de ne jamais dépasser, dans ses romans à venir, les limites d'un volume, et plus tard, dans les derniers jours de sa vie littéraire, il se rattachait plus que jamais à cette résolution, naguère si bien prise et ensuite abandonnée. C'est ainsi qu'il composa ses plus jolis romans et les plus courts :* la Comtesse d'Egmont, le Crucifix d'argent, les Amours du chevalier de Fosseuse.

Nous avons donc voulu rassembler, dans les Œuvres de jeunesse, tous les petits romans que Jules Janin avait éparpillés çà et là aux quatre vents de la presse périodique, depuis 1826 *jusqu'en* 1835 *et même en* 1840, *sans reproduire, bien entendu, ceux que nous avons déjà mis en lumière dans les Œuvres choisies, entre autres le fameux* Cachemyr, *dont la réputation naissante de Janin s'était parée, en* 1826, *pour faire son entrée dans le monde des lettres et des arts.*

Albert de La Fizelière.



LE PIÉDESTAL

CHAPITRE Ier.

Vous prenez le Rhône à Lyon, tout au bout de l'allée Perrache, vis-à-vis la grotte aérienne et les jardins suspendus au flanc du rocher : là, jetez-vous dans le premier radeau, étendez-vous mollement entre l'eau et le soleil ; la vague vous prendra et vous mènera, bondissante et joyeuse, à travers tout ce paysage de verdure, et de fleurs, et de pampres verts, et de maisons blanches au sommet rouge. En quatre ou cinq heures tout au plus vous aurez rasé légèrement la ville de Vienne, la primatie des Gaules chrétiennes, antique cité fondée sur une cathédrale. La cathédrale couvre encore tout cela de

son ombre un peu fêlée, mais toujours bonne et sainte. A voir ces grands monuments gravement posés au milieu de villes si misérables, on dirait de quelque héros perdu dans un désert et qui cherche vainement à retrouver son chemin.

Ne vous arrêtez pas à Vienne, les eaux sont trop hautes et trop murmurantes pour votre canot léger; avancez de quelques pas, là-bas, au rivage qui penche, non loin du bac criard attaché à cette cabane de pêcheur que vous voyez si modeste et d'une physionomie si calme: c'est là qu'il fait bon s'arrêter et s'asseoir. J'aime ce vallon échancré, qui tend ses deux bras couverts de vignes au Rhône grondeur, comme l'enfant tend ses deux bras à sa nourrice. J'aime la paix de ce hameau, la fumée qui s'élève à midi, et le soir la joie éclatant doublement dans l'eau et dans le ciel, la vigne capricieuse et folle qui se tord, qui se roule et qui grimpe çà et là, vagabonde, échevelée, fertile; c'est à ce beau rivage que je voudrais attacher ma barque, et puis la brûler quand j'aurais touché le rivage, plus heureux en ceci et plus sage que Guillaume le Conquérant.

Mon joli village se nomme Ampuy, la patrie des melons et des vins de Côte-Rôtie; plus d'une fois Ampuy s'est permis de faire d'excellent vin de l'Ermitage, et l'Ermitage n'a pas réclamé.

Ampuy n'est pas sur la carte de Véry, mais il est dans sa cave, et Véry l'envoie chercher quand il vous donne du meilleur. Ampuy est comme une de ces puissances du monde politique que personne ne connaît au dehors, et qui n'en ont que plus d'influence et de renom aux lieux mêmes où se fait la puissance. Vous ne connaissez peut-être pas Ampuy, vous à qui je parle? Cependant parlez-en avec respect : Ampuy a reçu souvent des encouragements de Madère ou de Xérès, Ampuy donne familièrement la main au fertile et puissant coteau du Johannisberg.

CHAPITRE II

Vous croyez peut-être que je vais m'y arrêter avec vous, dans ce joyeux village, et que nous allons déboucher ensemble quelques vieilles bouteilles, assis à la table de chêne du paysan, vis-à-vis un pain bis et un fromage de chèvre rude comme une pierre. Vous êtes dans l'erreur, une grande erreur; ce roman que nous commençons ensemble ne doit pas se passer à boire et à jouir de chaque goutte vermeille qui descend lentement dans votre âme; non pas, certes! Les passions et les héros du monde civilisé ne s'accommodent pas d'un pareil

théâtre ; le chaume dans les arts s'en est allé en feu de paille, la muraille lézardée a fait place aux ruines, la cabane au salon. Ce qu'on déteste le plus aujourd'hui dans les arts, ce sont les moutons, les bergers et les houlettes ; le fromage et le fumier ne sont plus de mise ; Florian pourrit côte à côte de Mme Deshoulières. Même en fait de vin, quoique le vin soit fort à la mode dans les livres, un auteur serait fort mal venu de savourer le vin d'Ampuy ; on ne connaît dans les livres que le vin de Bordeaux ou le vin de Champagne ; le *Bordeaux* et le *Champagne*, pour parler comme messieurs les chansonniers du Palais-Royal ou des Variétés.

Ainsi, arrivés avec moi à Ampuy, ne prenez pas vos aises à la table de chêne, ne demandez pas à l'hôte son meilleur vin et son plus savoureux melon : il faut nous remettre en route tout de suite ; vous n'aurez pas même le temps de comparer les joues de Madelon, la grosse fille, à ces pêches de l'espalier qui viennent vous narguer par les fenêtres, montrant leur joue veloutée. Mes compagnons ! mes compagnons ! nous ne restons ici que dix minutes, et puis, ce sera à repartir bien loin, bien loin, au rebours de l'eau, du soleil, de la lumière et des orangers ! bien loin, bien loin, au rebours de la Provence, au rebours d'Ampuy, au

rebours de Vienne ! Bien loin d'Ampuy, nous allons de ce pas dans le faubourg Saint-Jacques et dans la Chaussée-d'Antin, ces deux extrêmes qu'il faut toucher dans sa vie avant de se dire : *Je suis un homme, et j'ai senti tout ce que peut sentir un homme !* A vrai dire, j'aime mieux le vers de Térence que ma traduction française ; mais vous, Mesdames, et vous surtout, Messieurs, vous ne savez peut-être pas le latin ?

Je sais bien ce que vous allez me dire : « Pourquoi nous faire prendre ainsi le plus long d'une histoire qui sera toujours trop longue ? Puisque nous allons à Paris, pourquoi ne pas descendre la Saône ? pourquoi monter à cheval sur ce Rhône fougueux, dont la bouche est si dure en remontant ? Qu'allez-vous faire à Ampuy, si ce n'est y boire, y manger des pêches et y faire des comparaisons poétiques à propos des joues purpurines de Madelon ? »

Vous avez peut-être raison, Messieurs et Mesdames ; mais, si vous êtes pressés, moi, je ne le suis guère, et d'ailleurs nous avions besoin d'aller à Ampuy, vous et moi, pour y chercher le héros de notre histoire : Claude-Charles-Prosper Chavigny, fils de Jean Chavigny, propriétaire de vignes à Ampuy, homme considéré de tous et ancien adjoint de la commune au bon temps des alliés.

CHAPITRE III

Prosper Chavigny était un beau jeune homme de dix-neuf à vingt ans quand il quitta son village natal ; il avait été élevé à Lyon, dans le grand collège, sur le quai du Rhône, qui fait le pendant de l'hôpital. Sorti du collège à seize ans, Prosper avait mis trois ans à oublier tout ce qu'il avait appris là, ou plutôt à se refaire tout entier : esprit, cœur et science, histoire et morale, latin et grec. Ces trois années d'étude avec lui-même et de communications fréquentes avec l'antiquité avaient singulièrement profité à notre jeune homme. Elles lui avaient révélé le secret de toutes ses ressources intellectuelles ; elles avaient servi à lui faire deviner le monde au delà d'Ampuy et de Lyon ; elles l'avaient préservé d'une innocence trop niaise, aussi bien que du vice trop précoce. Ajoutez à cela qu'il était beau, bien portant, qu'il voyait de très loin, qu'il avait du cœur, et qu'il portait aux hommes tout juste assez d'estime pour ne pas en avoir peur, et aux femmes tout juste assez d'amour pour ne pas les aimer trop. En un mot, c'était une bonne créature, bien élevée et doublement élevée, qui avait profité à la fois des défauts de

l'éducation en commun et des défauts de l'éducation privée, si bien que, du côté de l'éducation, Prosper n'avait presque plus rien à désirer.

Quand il se vit vingt ans, ou du moins quand il sentit que son pied posait sur les premières marches de cette vingtième année qui décide de toutes les autres, il prit conseil en lui-même sur cette question : « Que vais-je devenir ? » Grande et importante question que s'adresse aujourd'hui tout jeune homme qui commence, prenant à deux mains ce lourd fardeau de la jeunesse pour savoir ce qu'il pèse au juste et jusqu'où il pourra le porter.

Il se consulta donc longtemps; longtemps il interrogea les vignes et les terres de son père; il calcula avec soin ce que tout cela pouvait rendre de pain, de vin, de livres, d'habits et d'amour, et si cela lui suffirait à une quarantaine d'années qu'il voulait vivre encore. Son calcul ne fut pas long.

Il eut, en dernière analyse de son calcul, le résultat qui attend tout jeune homme appliquant une des quatre règles de l'arithmétique à la fortune de son père; il vit cette fortune s'en aller chaque jour en impôts, en fumier, en échalas, en passions, en plaisirs, en révolutions, en fonctions municipales, en billets de garde, en

noces, en baptêmes et en funérailles. A travers toutes ces ronces qui, chemin faisant, lui arrachaient toujours quelques plumes mal attachées, la pauvre fortune paternelle se rendait tout droit au partage entre lui et ses deux sœurs; alors, tout en s'attristant dans son âme, il calculait combien lui resteraient de ceps quand la vigne de son père aurait passé à travers les formalités d'enregistrement, de vente, de partage, et surtout à travers le partage lui-même? — Elle devait lui rendre, tout bien compté, — à peine de quoi boire de l'eau le reste de ses jours.

Après quoi, par un second calcul aussi facile à faire, il calcula qu'à mesure que l'héritage de sa maison s'en irait en parcelles inaperçues, de nouvelles charges lui viendraient à lui-même. Un chien à nourrir ou une femme, des petits ou des enfants : car il ne faut pas que l'homme soit seul; l'Écriture l'a dit : *Væ soli!*

Tout compte fait, il résolut de partir. Il prit congé de sa montagne, de son fleuve, de son jardin, de sa maison; il dit adieu à son frais matin, à ses chaudes soirées, à son plein soleil; adieu aussi aux quatre saisons de l'année, si admirablement nuancées dans leurs couleurs tranchées! adieu à tout cela! adieu! Hélas! hélas! il va à Paris, c'est-à-dire il va sous un ciel toujours triste, sans ma-

tin et sans soirée, sans automne et sans printemps. C'est toujours la même saison, c'est toujours le même nuage, c'est toujours le même froid et le même bruit. Pauvre Prosper!

CHAPITRE IV

Quand le vieux Jean Chavigny, qui aimait beaucoup son fils, apprit que son fils voulait partir, il fut tout étonné de ne pas se trouver aussi triste qu'il l'aurait cru d'abord. A son insu, le bonhomme était très chagrin de voir près de lui un beau garçon, qu'il avait fait pour une vie calme, innocente, heureuse, vivre en effet pour vivre, dormir et manger, et se promener au bord de l'eau. Voir partir son fils, cela changeait les allures du père; cela dérangeait sa sécurité et sa confiance. En même temps que son fils entrait dans un monde nouveau, le vieux Chavigny entrait dans des inquiétudes nouvelles. C'est toujours quelque chose. Un père qui n'a pas de soucis pour son fils n'est qu'à moitié père. Les charges de la paternité sont une partie de ses bénéfices. Un père bien fait rend grâces au Ciel des lettres que ne lui écrit pas son fils et des lettres de change que lui en-

voient les créanciers de son fils. Un père au grand complet, c'est le père de l'enfant prodigue. Il n'a plus rien à désirer, celui-là, du côté des joies domestiques. Aussi il tue le veau gras quand lui revient son fils, perdu de dettes et de débauches, mais habile à garder les pourceaux. Il tue le veau gras! Envoyez votre vache noire chez le taureau, bon Chavigny!

Ajoutez que, lorsque son fils s'en va, un bon père, qui jusque-là n'a pas joué un rôle très actif dans ce drame monotone de la vie domestique qui se joue au jour le jour, au coin du feu ou sur un banc de pierre de la porte, prend tout à coup une grande importance. Tout à coup le drame s'agrandit; la scène devient importante. Le fils se tait; c'est au père à parler. Il parle! Je vous laisse à penser ce qu'il dit. Ce sont de longs conseils et surtout ce conseil: « Prends garde aux mauvaises sociétés et aux mauvaises connaissances, et prends garde au vice, mon fils! »

Je ne veux pas transcrire ici le discours de Jean Chavigny à son fils Prosper; vous le savez par cœur. Je dois dire cependant que le digne homme n'abusa pas de sa position dramatique: il parla aussi peu que la circonstance le lui permettait; il contint sa sagesse et sa douleur; il ferma tant qu'il put son âme et sa bourse. Ce qu'il fit de

mieux fut d'embrasser Prosper; et alors vraiment, se sentant dans les bras l'un de l'autre, ces deux hommes qui étaient trop habitués à s'aimer pour savoir combien ils s'aimaient comprirent tout à fait quelle immense révolution s'opérait dans leur existence ; mais ils n'en furent que plus décidés, Prosper à partir, Jean à laisser partir Prosper! Comment, en effet, éviter une nécessité qui se faisait sentir au fils, même dans les bras du père, au père, même dans les bras du fils?

CHAPITRE V

Il partit donc. Il emportait avec lui six chemises neuves, une vieille montre d'or, quelques livres qu'un honnête homme ne quitte jamais: Horace, Molière et La Fontaine; plus 900 francs et de vastes espérances. Du reste, grande santé, grand appétit, grand courage; tout ce qui fait qu'on devient quelque chose. Le village d'Ampuy, voyant partir Charles, fut tout affligé sans savoir pourquoi. Dame! à ces petits essaims d'hommes, un homme de moins fait beaucoup. Dans les grandes villes, la mort ou l'absence agissent tout à leur aise; les hommes se pressent comme un

monceau de sable, sans jamais laisser de vide. Dans les petits bourgs, au contraire, un beau jeune homme de moins, c'est une calamité bien grande; plusieurs vieillards perdent avec ce jeune homme leurs dernières affections; plus d'une jeune fille y perd son rêve de printemps, plus d'une femme voit s'enfuir son bonheur d'automne. Jamais le village d'Ampuy n'avait compris qu'il pût un jour voir partir M. Prosper. En effet, ôtez Prosper à Ampuy, vous ôtez son charme à la soirée, son agaçante moquerie au petit sentier dans la vigne, sa joyeuse chanson le matin en plein Rhône. Otez Prosper à Ampuy, vous ôtez sa plus belle voix au lutrin, son plus habile tireur au jeu de l'arc, son plus léger danseur à la fête du village voisin, vous décolorez tout le paysage, vous désenchantez toutes ces existences, vous fanez la prairie, vous attristez la montagne, vous gelez la vendange, et la jeunesse des deux sexes, triste et les bras pendants, se demande :

« Où allons-nous ? »

C'est à lui qu'il faut demander : « Où vas-tu, Prosper ?

— Tout droit mon chemin, » dit Prosper.

Comme s'il y avait pour les hommes à pied un droit chemin !

CHAPITRE VI

Quand je dis qu'il était à pied, je le flatte : il était dans la diligence Caillard. C'est entrer d'une triste façon dans le monde. Vous avez toute la poussière, toute la chaleur et toute l'infection de la route, sans en avoir les agréments. On vous traîne à heure fixe ; il faut que votre voiture arrive à la minute, non pas pour vous, mais pour les paquets dont elle est chargée. Vous avez faim et soif : le paquet n'a ni faim ni soif, il ne faut pas qu'il attende. Vous avez la fièvre : le paquet se porte bien, il ne faut pas qu'il attende. Le soleil vous brûle ou la pluie vous pénètre : le paquet est à couvert. A la montée on vous fait descendre et marcher pour épargner les chevaux ; à la montée le paquet se prélasse à l'aise, et on le traîne tant qu'il veut ; le paquet passe avant les chevaux, les chevaux avant vous. Si des voleurs surviennent, on répond du paquet ; on ne répond pas de vous. Le paquet est toute la diligence ; l'homme n'est rien : c'est le paquet qui voyage et qui vous mène. Vous êtes son très humble serviteur et valet. Il faut donc aller ventre à terre pendant trois jours

et trois nuits sans descendre. Vous n'avez qu'une chance de vous reposer en chemin, c'est qu'il arrive, en route, un accident au paquet.

Et l'homme, après cela, s'appelle un *animal raisonnable !*

Prosper arriva à Paris à la remorque des paquets. En descendant dans la cour des diligences, il prit la première leçon de Paris.

La diligence les débarqua tous, par une pluie battante, au milieu de la cour; le jour tombait. Prosper croyait avoir gagné quelques amis en chemin, et, à vrai dire, pour un homme qui vient d'Ampuy, il pouvait espérer y avoir quelque droit.

Il avait donné sa place, la place du fond, à un chanoine de Notre-Dame, qui lui en avait juré une reconnaissance éternelle. A peine arrivé, le chanoine monta dans un fiacre sans songer à dire adieu à Prosper.

Il avait porté sur ses genoux l'enfant pleureur d'une dame grande, sèche et maigre, enfant morveux et tout souillé, qui relevait d'une maladie scrofuleuse; la grande dame sèche et maigre, à peine arrivée à Paris, prit un commissionnaire pour porter son enfant, et s'en alla sans songer à adresser un merci à Prosper.

Le chanteur italien qui était avec eux, — un

pauvre diable qu'on eût dit conçu exprès par le vent dans une outre pour représenter au naturel l'ombre de Banco, — avait demandé pendant toute la route des œufs frais de la semaine, qu'il avalait tout crus pour conserver sa voix. — Le chanteur lui avait dit toute la route : « Signor », en italien, tant il était reconnaissant pour les œufs que Prosper avait payés. — Le chanteur, à peine arrivé à Paris, entra chez un apothicaire sans dire : « Signor, addio ! » à notre ami Prosper.

Enfin celle-là même sur qui il comptait le plus, une véritable Lyonnaise du faubourg de Vaise, brune, petite, agaçante, œil vif et petit, longs cheveux sur le derrière de la tête, un peu fatigués sur le devant par le velours rongeur, une Lyonnaise aux sens espagnols, teint espagnol, âme espagnole, peau espagnole, les veines hérissées sous la peau, du feu !

Elle s'était appuyée sur lui, dans son sommeil, si doucement qu'il en était tout brisé le matin.

Elle avait passé son bras sous son bras d'une façon si légère que son bras en brûlait tout le jour.

Elle avait glissé son petit pied entre ses pieds avec tant de grâce qu'on eût dit la tête d'un serpent.

Elle avait mangé tous ses biscuits au dessert.

Elle avait bu son eau fraîche en chemin.

Elle avait tant ri à ses contes!

Il avait trouvé ses dents si belles!

Il avait soutenu son œil de feu, sa prunelle électrique!

Il lui avait rendu tous les services imaginables.

Et puis ils se convenaient si bien, elle et lui, lui et elle!

Elle était seule, il était seul.

Elle venait chercher à Paris

Ce qu'il venait chercher à Paris.

Rien!

Elle était sans but.

Il était sans but.

Elle était sans place,

Et lui sans place!

Ils pouvaient, ils devaient, ils voulaient chercher ensemble une place, un but, un chemin!

Elle le lui avait promis tout bas, au cahot, — quand la voiture roule sur le pavé. —

Eh bien! eh bien! Elle se glissa entre le chanoine et Prosper; elle disparut en même temps que le chanoine, lui en fiacre, elle à pied; elle aussi sans dire adieu à Prosper.

Prévoyante personne! Elle était Lyonnaise, c'est tout dire; elle connaissait les bons chemins de la fortune; elle savait ce qu'elle pouvait courir, et quelle était son haleine, et le chemin qu'elle

pouvait faire rien qu'en trébuchant. Tant pis pour sa ceinture. Vous sentez donc bien qu'elle ne pouvait pas encombrer sa marche de l'innocence, de la naïveté et peut-être de l'amour de Prosper.

La Lyonnaise a fait son chemin : elle est duchesse et nièce d'un Evêque à l'heure qu'il est.

CHAPITRE VII

Prosper restait tout seul de ce monde roulant. La lourde diligence haletante était posée au milieu de la cour, attendant, bouche béante, des voyageurs de Paris à Lyon. Prosper se frotta les yeux et les mains, comme s'il était la dupe d'une illusion.

« A tout prendre, se dit-il en vrai philosophe, qu'aurais-je fait de tous ces gens-là ?

« Le chanoine m'aurait fait porter son bréviaire.

« La grande dame m'aurait fait porter son enfant.

« Le chanteur m'aurait crié aux oreilles.

« Et toi, Fanny la Lyonnaise... »

Pensant à Fanny, il soupirait.

Puis il fut se loger rue Pierre-Lescot, dans une maison garnie, où l'on donne à dîner à tout prix.

Il rêva enfant, il rêva chanoine, il rêva grande et sèche femme, il rêva chanteurs et petits poulets,

il rêva Fanny; mais, au milieu du rêve Fanny, quand le rêve sautillait au-dessus de sa tête et qu'il allait le prendre de ses deux mains pour le presser sur son cœur, il se réveilla!

CHAPITRE VIII

N'avez-vous jamais été amoureux en songe? Oh! le songe! quand il vient sous des traits aimés, quand il vient souriant et pâle, s'agitant dans un lointain lumineux, prenant toutes les formes, tournoyant mollement et laissant tomber de ses lèvres roses un nom qui retentit à votre cœur! Oh! le songe aux pas légers, quand il vient rasant la terre sans la toucher, traversant l'air sans l'agiter, se posant sur la rose sans la courber; — le songe hospitalier qui reçoit l'étranger comme un frère, qui l'endort sur le lit d'auberge, qui fait son lit de ses propres mains, qui frotte le parquet poudreux, qui lave les rideaux jaunis; qui peuple cette désolante solitude, qui brise cet horrible silence, qui jette ses douces odeurs sur cette senteur de renfermé! — Oh! le songe, qui a pitié de vous et de votre âme; — gentil rêve aux ailes d'azur: — c'est alors qu'il fait bon être amoureux; c'est alors

qu'il fait bon pousser des soupirs, verser des larmes, se jeter à genoux, baiser de longs cheveux et de blanches mains; c'est alors qu'il fait bon suivre du haut en bas, de la tête aux pieds, une longue robe blanche; — c'est alors qu'il fait bon dormir. Dors, Prosper, dors, jeune homme, dors et rêve! Paris est un triste réveil!

CHAPITRE IX

Prosper vint à Paris au mois de juillet 1827, en pleine Restauration. L'époque était belle. Jamais la France, jamais aucun royaume de ce monde ne fut plus heureux et plus libre, plus respecté et plus riche que la France l'était alors. C'était une prospérité inouïe, une puissance inouïe, une liberté inouïe! Le luxe regorgeait, l'oisiveté du temps permettait de tout reconstruire, même le clergé et la noblesse. Le même jour voyait engendrer des ducs, des marquis et des bateaux à vapeur. L'usure prêtait au denier cinq et sans gage. On montrait au doigt le Mont-de-piété comme une infâme boutique où le pauvre était volé par le pauvre. A force de prospérité la France était à la morale; la prospérité donnait même la poésie,

l'histoire, la peinture, tous les beaux-arts. En ce temps-là, on achetait des obélisques dans le désert, et on enseignait le syriaque sans plaisanter. En ce temps-là, on reconstruisait l'Opéra-Comique et l'on bâtissait le Calvaire. En ce temps-là, on croyait à tout, aux chansons de Béranger et aux tragédies de M. Casimir Delavigne, aux miracles du prince de Hohenlohe et aux romans de Pigault-Lebrun, on croyait au soldat laboureur et aux silos de Saint-Ouen. Belle et heureuse époque! L'éloquence grandissait comme la poésie. Les grandes cloches et les grands tableaux étaient menés de front; on s'occupait de l'Opéra et des processions; le roi donnait un service de Sèvres à Mlle Noblet, et une châsse d'argent à Saint-Vincent de Paul. Si la France avait continué à marcher ainsi, elle allait droit à la poudre à poudrer, aux bottes à revers, aux filles entretenues, au poëme épique, au Théâtre-Français et aux petits soupers.

Pauvre France! comme elle est changée, hélas! Elle ne croit plus à rien, même à la révolution qu'elle a faite. Elle ne chante plus, même la gloire, elle qui l'a chantée si longtemps. Elle a écrasé les hommes qu'elle avait élevés; elle a perdu à la fois les grandes cloches, les grand'messes, les grands tableaux et les petits dîners; chaque jour elle fai-

sait un pas nouveau pour se mettre à l'abri sous le giron soyeux et brodé de Mme de Pompadour : à présent elle n'a d'autre joie que de s'habiller en garde nationale et de faire l'exercice à poudre; la revue au Champ-de-Mars a remplacé le bal masqué; le tambour, cette grossière musique qui perce la peau pour passer dans l'estomac, a fait taire les petits violons; tout s'est éteint, tout est passé; la mort même des grands hommes a été suivie de silence.

La peste est venue, la cruelle, étendant son cadavre et son ventre livide sur ces sofas qu'on commençait à découvrir. Le XVIIIe siècle, qui déjà nous montrait les papillotes et les faveurs roses de sa coiffure, a reculé dans son néant parfumé pour faire place à la Gorgone des partis. Plus rien en France! plus de cour, plus de seigneurs, plus de règne des poètes et des femmes, plus d'artistes, plus de peintres, plus de prêtres; la Vendée mugissante, la cathédrale dévastée, le prélat errant dans les ruines, l'émeute mal peignée, les luttes intestines, les calomnies, les haines, les mensonges de toutes sortes : quel siècle!

Et ce siècle de 1830, séparé par trois jours seulement de cet autre siècle de 1829! l'or qui touche au fer, sans le métal intermédiaire, une ligne ina-

perçue qui les sépare en deux époques si diverses! C'est toujours, et plus que jamais, le cas de s'écrier : *Dieu est Dieu!* quel que soit le prophète de Dieu.

CHAPITRE X

Ici, si je faisais un roman et non pas une histoire, j'aurais un bien beau sujet de développements de mœurs. J'arrangerais à loisir mon récit, le conduisant, en habile écuyer, à travers toutes les difficultés du terrain, changeant souvent ma voie, prenant la belle route et la route frayée, allant au pas à la descente et à la montée, m'arrêtant sous le peuplier qui borde le chemin; c'est bien!

Mais il n'en est pas de la *nouvelle* comme du roman. La nouvelle, c'est une course au clocher comme on en fait en Angleterre. On va toujours au galop, on ne connaît pas d'obstacles; on traverse le buisson d'épines, on franchit le fossé, on brise le mur, on se brise les os, et on va tant que va son histoire. Nous sommes donc, nous autres, les héros d'une course au clocher. En selle donc, et tenez-vous bien à cheval sur notre histoire! tant

pis pour ceux qui tomberont avant d'être arrivés au but.

Qu'il vous suffise de savoir qu'une fois arrivé à Paris, Prosper fut saisi au corps et à l'âme par cette prostituée parisienne qu'on appelle la misère. La misère se fit son compagnon assidu ; elle amena chez lui ses amis les plus intimes : l'abandon, l'ennui, le découragement; ils s'assirent tous à table, brisant son pain en deux, jetant du fiel dans son eau filtrée, lui montrant avec un sourire tout le luxe de la ville, la calèche qui passe, la femme qui danse, l'homme qui chante, le marchand de soie ou de draps, et le vice au coin des rues. Point de vices pour lui, point de soirées d'artistes, rien d'un homme! et, par-dessus le marché, la compassion de son portier.

Et son père qui lui avait tant dit : « Redoute le vice ! » Et son père qui lui avait tant dit : « Fuis les mauvaises sociétés, mon fils ! » Où est-il, le vice? où sont-elles, les sociétés mauvaises? Et le jeu, et la débauche, et les embûches de Paris, où sont-ils? Le jeune homme avait beau passer et repasser, beau s'étaler dans la rue, beau raser le soir la muraille obscène, c'était là une proie que dédaignait le vice parisien; c'était là une dupe que méprisaient les faiseurs de dupes. On ne fit même pas attention à lui pour le voler; un soir même il

y eut un marchand qui l'avertit qu'il allait perdre son mouchoir de poche. On n'est pas plus malheureux que l'était Prosper.

CHAPITRE XI

Quand il se levait le matin, il restait assis sur son lit des heures entières, et là, entendant bruire la ville autour de soi, il se mettait à penser amèrement à sa triste position. Le malheureux! il était tombé dans un gouffre sans qu'une main bienveillante se fût tendue pour lui porter aide et protection. Ce bruit qui venait de là-bas, c'était le bruit des hommes occupés; ce bruit, c'était la vie qui s'animait, la vie active, la vie à jeun encore ou qui a déjeuné déjà. Ce bruit là-bas, c'est l'homme oisif qui s'endort, c'est l'homme occupé qui s'éveille. Vive Dieu! la ville est immense, elle a cent mille bras occupés et un million de bouches à nourrir. Elle s'est éveillée tout d'un coup en sursaut, et elle s'est levée, sans faire sa prière du matin, sans même faire ses ablutions; elle s'en va à ses affaires d'abord; chacun va gagner son pain ou le salaire de la journée d'abord. Elle est si industrieuse, la ville! C'est grand plai-

sir de la voir courir le matin et de la voir repue le soir, surtout quand soi-même on est repu le soir.

Et lui, il regardait ces masses se mouvoir. Il regardait les autres masses inertes. Il prêtait l'oreille à ces bruits si variés, si nombreux, si divers ! Il suivait dans ses grands pas ce fantôme parisien, qui porte une hotte sur le dos et une couronne de roi sur la tête, qui tient le sceptre d'une main et le crochet de l'autre. Et lui, il se voyait seul, seul et inutile, seul, inutile et pauvre, seul, inutile, pauvre et méprisé ; et il avait beau chercher, il ne se voyait aucun droit même à être mis en prison ou à l'hôpital.

D'abord il avait espéré s'en tirer par la science ; mais ce qu'il avait vu de science à Paris l'avait ébloui, comme on est ébloui le vendredi saint dans les chapelles ardentes. Que de science à Paris ! Ils savent tout dans ces murs : parler français et faire des soupes économiques ; ils ont trouvé la marmite à vapeur et le bateau dragueur ; ils font les vers aussi bien que la prose ; ils sont académiciens et forgerons avec aussi peu de façon et d'orgueil ; ils se connaissent également bien en femmes et en chevaux ; ils ont de l'admiration pour toutes choses, pour le sanscrit, pour le chinois, pour le pain à mécanique et le sucre de betterave. C'est

une race de gentilshommes inventeurs qui ont perfectionné l'éther et l'opium. L'anatomie a fait chez nous autant de progrès que les finances; Dupuytren et M. de Villèle ont poussé jusqu'au bout le scalpel; Montrouge s'est élevé là-haut pour couronner toutes ces œuvres, et le zodiaque de Denderah se fait petit afin de faire asseoir à ses côtés l'obélisque de Luxor. Sois donc savant après cela, Prosper!

Il avait compté aussi sur sa mâle beauté, sans le savoir; il était beau au village, il était un homme; à la ville, sa nature changea : il était trop pauvre et trop nu pour être beau, le pauvre enfant! A la ville, l'habit est une grande partie de l'homme, la grande partie lui manquait, à lui! C'était aux autres à être jeunes et beaux; aux autres, à attirer le regard des femmes; aux autres, à parer leur jeunesse, à la pâlir par les excès, à l'amincir par les joies de l'ivresse, à déployer leur taille dans les enchantements du bal, à faire ruisseler l'or dans leurs mains délicates, à boucler leurs cheveux noirs, à se couvrir d'essences précieuses, à s'éloigner de la boue et du bruit, même en voiture; aux autres les chevaux et les livrées, aux autres tout cela; aux autres la beauté, à lui rien! Moins que ceci, hélas! à lui la misère livide; hélas! déjà ses joues si fraîches sont blanchies par la faim;

hélas ! sa chevelure est triste et se déroule lentement sur ses tempes ; hélas ! car la beauté sur laquelle il comptait à son insu, elle s'en va plus par l'abstinence que par les excès. Où est le rire et le vin d'Ampuy ? Il n'y a plus de rire à Paris pour Prosper. Où est Madelon ? où sont les pêches ? A Paris, il n'y a de pêches que pour les très riches; la pêche est un fruit aristocratique, ce sont les armoiries du dessert, c'est la couronne du marquis placée au-dessus du fromage; la pomme à cidre est le bonnet de coton du dîner parisien ; il se contentait donc de la pomme à cidre qu'il mangeait par-dessus son eau, et il mangeait et buvait tristement, songeant à Ampuy, songeant à Madelon si joyeuse ! Mais Madelon et les pêches et le vin, tout avait fui, hélas !

Ainsi, ni avec son esprit, ni avec sa figure, ni avec ses pensées, ni avec l'action, il ne pouvait prendre une place quelconque dans ce grand tourbillon de Paris ; rien ne lui réussissait, pas même l'espoir. Les plus beaux châteaux en Espagne qu'il élevait autrefois sur les bords du Rhône avec tant de facilité et sur de si hauts étages, c'est à peine aujourd'hui s'il pouvait en creuser les fondements ; ses beaux murs de nuages s'écroulaient à peine élevés; lui qui jadis pratiquait de si vastes galeries, élevait de si hautes colonnes, dominait de si

vastes jardins, hardi et puissant architecte qu'il était dans le monde des féeries, aujourd'hui c'est à peine s'il peut construire une bicoque à la place du château, et encore est-ce là une triste bicoque, mal éclairée, mal jointe, déserte, véritable taudis, où l'imagination est mal à l'aise, froidement étendue sur un grabat du dernier ordre. Et encore, au milieu de son ouvrage, la réalité arrive qui dit à l'imagination : « C'est aujourd'hui le 15, paie-moi le quartier qui est échu ! »

Quand la jeunesse en est venue à ce degré d'isolement et de malheur qu'il lui faille renoncer à s'acheter à bon compte quelque brillant majorat dans le pays des chimères, tenez-vous pour assuré qu'il faut absolument que le jeune homme meure, ou qu'il devienne un ivrogne, ou qu'il brise l'obstacle à force d'audace ou de hasard.

Prosper en était là, quand il prit cette résolution dernière, cette résolution du désespoir à froid, qui a fait gagner tant de batailles, conclure tant de mariages et mener tant de suicides à bonne fin.

CHAPITRE XII

Il avait compris ce qui lui manquait, c'était son piédestal ; il n'était pas en vue, on ne le voyait

pas ; c'était sa faute, et non pas celle des hommes. Il voyait à chacun son piédestal : à celui-là son diplôme, à celui-là sa patente, à celui-là sa boutique, à celui-là son livre, à celui-là son journal, à celui-là son infamie, à celui-là sa gloire, à chacun quelque chose ; l'un était élevé sur l'autel, l'autre sur le trône, l'un sur le gibet, l'un était au bagne, l'un à la cour, l'un à l'armée. Il y avait des femmes élevées sur leur sofa ; chacun était élevé sur quelque chose : Chloé élevée sur une feuille de rose, Ariste sur un chapitre de philosophie, Cléante sur un vers alexandrin, Mondor était couché à plat ventre sur son coffre, et, ainsi couché à plat ventre, il était plus élevé que tous ceux qui se tenaient debout sur la pointe des pieds. Il lui fallut quelque temps pour comprendre toute cette envie de la nature humaine pour se faire plus grande qu'elle n'était. Cela vu, il comprit ce qui lui manquait pour réussir, il ne chercha plus que les moyens de trouver, lui aussi, un piédestal.

Au premier abord, la difficulté était immense. Un piédestal ! Où le prendre ? Le pauvre jeune homme ! Lui, venu de si loin ! Lui, sans amis, sans parents, sans espoir ! Chacun dans ce monde parisien s'était fait un piédestal à sa manière : l'un avait mis en tas les faisceaux et les aigles de l'Em-

pire, et il se tenait d'un pied sur cet amas glorieux; l'autre avait proprement assemblé l'un après l'autre tous les titres de l'ancien régime, et il montait comme un corybante sur ces outres gonflées de vent. Chacun, pour se faire grand, annonçait un secret ou une invention nouvelle. Il y en avait qui prenaient un siècle entier en guise de marchepied; le moyen âge avait ses Siméon Stylite, qui ne descendaient pas de hautes colonnades. Si vous regardiez bien au-dessus de vous, dans le nuage, tout au sommet des tours Notre-Dame, vous y verriez un homme qui rêve; cet homme qui rêve, c'est un grand poète : il a fait de Notre-Dame de Paris son piédestal.

CHAPITRE XIII

Nous avons laissé Prosper Chavigny cherchant un piédestal.

Un piédestal fait à sa taille, sur lequel il pût monter afin d'être vu par tout le monde, afin que le monde pût lui dire à quoi il était bon enfin, et à quoi il pouvait l'employer enfin : car, après tout, il était bon à quelque chose, mais à quoi bon ?

Or, c'était justement pour savoir au juste ce qu'il valait qu'il cherchait un piédestal.

Il cherchait, il cherchait, il circulait lentement à travers tous ces piédestaux qui encombraient son chemin, sa tête frappait le genou des autres hommes, et il maudissait le sort.

CHAPITRE XIV

En maudissant le sort, le mot hasard lui vint à l'esprit et au cœur ; le hasard, ce fut là son piédestal tout trouvé, le piédestal vulgaire, le piédestal de tout le monde, le vaste piédestal ! roc mouvant sur lequel grimpent tous les mortels et duquel ils tombent, fange décevante au-dessus de laquelle peu surnagent. Le hasard ! le hasard à Paris est aux hommes ce que la borne est aux femmes, la dernière ressource, le dernier ami qui vous aide, le premier ennemi aussi, et c'est déjà quelque chose à redouter.

Oui donc, tentons le hasard ! Il prit sur lui toute sa fortune : 12 louis d'or, de ceux qui perdent 4 francs au change, son habit le plus neuf et sa grosse montre en or.

Et il courut à une maison de jeu.

Mais pour entrer à la maison de jeu il y a des conditions que Prosper ne remplissait pas. Il faut être majeur, ou du moins avoir l'air majeur, autrement la maison vous est fermée. Le Jeu est un bourgeois très rangé et très correct, il ne veut pas l'argent non adulte, peut-être parce qu'il sait que les non adultes ont peu d'argent; le Jeu prend très volontiers l'argent du père de famille, mais il méprise les menus plaisirs de son fils. A la porte de l'hôtel splendide où il a choisi son domicile, le Jeu examine de la tête aux pieds tous ceux qui entrent chez lui; il regarde surtout la poche des hommes et la toilette des femmes : il faut une poche bien garnie et une toilette décente. Entrez, riches et belles! la femme excite, l'or s'échappe à la voix de la femme; quand la femme agite son éventail, tire son mouchoir brodé ou fait crier la soie de son soulier, l'or ne se contient pas, il se remue, il s'agite, il faut qu'il sorte. Aussi vous êtes sûr de trouver de l'or partout où il y a des femmes, et réciproquement des femmes partout où il y a de l'or.

Quand il vint à la maison de jeu, notre Prosper, le Jeu l'arrêta à la porte d'un air goguenard, le Jeu le regarda des pieds à la tête, et, comme il avait l'air assez jeune, le Jeu lui dit : « Quel âge avez-vous, jeune homme?

— J'ai douze louis et ma montre d'or, Monseigneur! » Le Jeu pensa qu'on se moquait de lui, il porta la main sur la garde de son épée, et il mit Prosper à la porte.

Prosper se retira lentement, la rage dans le cœur et jetant un regard d'envie sur ce piédestal si resplendissant de lumières, où tous les hommes étaient appelés excepté lui.

« Revenez dans cinq ans d'ici, quand vous serez majeur et que vous aurez fait quelque chose de vos douze louis et de vos vingt ans! »

Pour le Jeu c'est si peu de chose, douze louis et vingt ans!

CHAPITRE XV

Prosper était déjà sur le seuil de la porte, où il s'arrêtait encore afin d'avoir au moins l'air d'être reçu dans la maison de jeu, quand il entendit un grand cri au haut de l'escalier.

Ce cri était poussé par un jeune homme échevelé, hors de lui; il s'emportait contre les gens du dedans, et il sortit sans chapeau dans la cour.

En courant, il se heurta contre Prosper, qui le regardait. Ils étaient placés l'un et l'autre sous le réverbère, et derrière l'inconnu brillait la lan-

terne de la voiture qui porte chez eux les joueurs qui ont gagné; c'est une espèce de feu follet cruel et moqueur, après lequel courent tous les joueurs, et qui les mène plus souvent à Bicêtre qu'il ne les ramène chez eux.

Je ne sais comment il se fit que ces deux jeunes gens se regardèrent; leur coup d'œil porta en même temps l'un sur l'autre; les deux flammes de leur regard se rencontrèrent comme deux épées qui se croisent.

« Combien as-tu d'argent sur toi, et as-tu de l'argent?

— J'ai douze louis et ma vieille montre d'or, » dit Prosper.

« Donne-moi tes louis et ta montre, » dit l'autre. Prosper lui dit: « Tiens, les voilà.

— Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Prosper. Et toi?

— Je m'appelle Ernest. Viens. »

Et Ernest fit entrer Prosper. Ernest était un des favoris du Jeu. Le Jeu lui ouvrait ses portes à toute heure, à lui et ses amis. Ernest et le Jeu étaient deux vieilles connaissances. Ils se battaient tous les deux à outrance; ils s'embrassaient jusqu'aux morsures. C'était un très honnête commerce. Ernest commandait au Jeu, et le Jeu suivait ses ordres en esclave. Aussi la porte s'ouvrit-

elle quand Ernest dit au Jeu : « Laisse entrer mon ami Prosper ! » Prosper entra, suivant Ernest.

Monsieur de la chambre leur prêta quatre louis sur la montre d'or.

CHAPITRE XVI

Avant d'entrer dans le salon principal, ils s'arrêtèrent dans une galerie déserte, un cabinet de lecture, ma foi ! stupide dérision ! comme si c'était pour se livrer au commerce des chastes Muses qu'on venait là.

Ils s'arrêtèrent un instant, instant solennel.

Ernest dit à Prosper, montrant les seize louis :

« C'est tout ce que tu as ?

— C'est tout, dit Prosper.

— Et si je perds, Prosper ?

— Si tu perds, Ernest, je n'aurai plus ni pain ni asile ; je serai un mendiant de la rue, je serai plus vieux de quatre mois. Voilà tout. Et toi ?

— Si je perds, Prosper, moi, je me brûle la cervelle avec ce pistolet que voici. Voilà tout.

— Jouerons-nous ? dit Prosper.

— Tout de suite, dit Ernest ; tout de suite et tout d'un coup, tout d'un coup. Mais il faut que tu

joues toi-même. A toi le jeu; à toi le hasard; à toi cette prostitution d'une seconde. Tiens! tu vas voir là-bas des couleurs sur une table : rouge ou noire; chaque couleur prend votre argent ou le double ; ce n'est pas cela qu'il nous faut. Il ne s'agit pas de doubler notre argent. Que ferions-nous de deux fois seize louis? Il faut que tu ailles, les yeux fermés, sur ce tapis là-bas; — tu verras des numéros sur ce tapis, soixante-seize numéros, entends-tu? Soixante-seize chances sur une pour être morts dans une heure, moi et toi, pour être mendiants dans une heure! Allons, as-tu du cœur? Veux-tu bien jouer ce jeu-là pour moi et pour toi, le veux-tu? le veux-tu? le veux-tu?

— Je le veux, dit Prosper; donne-moi l'or, et ne tremble pas. » Et Prosper s'avança dans la maison de jeu.

CHAPITRE XVII

Ce soir-là il y avait bal et fête à Frascati; c'était grand jeu. Le maître du logis, le Jeu, avait invité l'Opéra à venir prendre ses ébats autour de la roulette; c'était une ronde infernale. L'or sonnait sous les râteaux et le violon chantait sous l'archet. Les femmes montraient leur gorge nue, et les

hommes se meurtrissaient le sein. On ne regardait pas les femmes parées, on regardait l'hôte du logis, le Jeu. On ne regardait pas ces fleurs, cette gaze, cet or, ces diamants, ces bas à jour : on regardait le Jeu tout sec, on courtisait le Jeu ; on baisait le bas de sa robe fangeuse ; on regardait avidement sa poitrine étique et son œil cave, à côté de ces femmes si belles et si jeunes, et de ces seins si frais ! — Les femmes elles-mêmes ne regardaient pas les hommes, elles regardaient le Jeu. Les femmes n'avaient pas un seul coup d'œil pour les glaces transparentes, elles regardaient le Jeu. Le Jeu, hideux sultan, était là dans son sérail, jetant le mouchoir aux premières venues ; et chacune voulait être la première venue. C'était, à voir, hideux et sublime !

La corruption s'oubliait, le vice s'oubliait, tout s'oubliait pour plaire au maître. Le Jeu, silencieux vieillard, ne daignait pas même témoigner un désir, pas même un sourire, pas même voir ; le Jeu était aussi préoccupé que les autres, il regardait le jeu !

Quand Prosper entra, pâle et beau, et tout rempli de cet enthousiasme bâtard qui excuse les mauvaises actions de la jeunesse, pas une femme ne vit Prosper. Les rangs étaient serrés autour de la table. Prosper prit son or, et, par-dessus les fraî-

ches épaules d'une danseuse, il jeta son or sur un chiffre, au coin du tapis; il ne vit pas même sur quel chiffre. La main lui brûlait d'avoir touché l'épaule de cette femme.

La main, et la tête aussi!

Cette femme, se sentant, ou plutôt ne se sentant pas les épaules effleurées, n'avait pas détourné ses regards; mais, quand elle vit une si forte somme jetée sur un seul chiffre, elle détourna la tête et vit Prosper.

Prosper la regardait, elle, de tout son regard; il la dévorait tout entière. Il eût fondu cette cire s'il eût pu. C'était noble et beau à voir.

Elle l'eût peut-être regardé plus longtemps; mais le jeu commençait: elle fut toute au jeu.

Prosper gagna. Il franchit d'un seul coup d'œil ces soixante-seize chances; il gagna!

Calculez la somme.

La danseuse calcula si bien et si vite qu'elle se retourna vers Prosper et lui fit un très agréable sourire. Mais Prosper ne la regardait plus.

A son tour il était au jeu, cet enfant; à son tour il lui appartenait corps et âme; à son tour il subissait ses ignobles étreintes. Le Jeu le serrait de ses deux bras nerveux. On lui fit place à table. Il toucha le tapis vert. La femme sur laquelle tout à l'heure il était penché se pencha sur lui

haletante ; tout à l'heure il touchait son épaule, à présent c'était elle qui touchait la sienne; à présent elle laissait tomber ses cheveux dans ses cheveux; à présent elle le couvrait de son haleine, elle l'enveloppait dans sa vapeur. On eût dit une bonne nourrice qui veille sur son nouveau-né. Mais Prosper, Prosper si jeune, Prosper dans cette atmosphère délirante, Prosper au-dessus de ce trépied aux émanations puissantes, Prosper tout au jeu, tout à ce piédestal improvisé, ne la regardait pas.

CHAPITRE XVIII

Ce vieillard qu'on appelle le Jeu a de si étranges caprices! C'est un de ces vils scélérats gorgés d'or, n'aimant que l'or, toujours prêts à égorger leur femme ou à vendre leurs filles pour de l'or, que vous voyez changer d'une heure à l'autre quelquefois. Une fois que le Jeu, cet avare usurier, est devenu prodigue, sauve qui peut! Tout à l'heure il a fait vendre à l'encan le berceau de l'enfant, il a forcé le père de famille à porter au Mont-de-piété les instruments de son travail, il a jeté la misère et le désespoir dans deux ou trois générations passées, présentes ou à venir; il a vu

d'un œil sec ces grincements de dents, et ces pleurs, et ce pain tout sec. C'est un misérable si avide et si ignoble, le Jeu! C'est un stoïcien si épouvantable et si cruel, le Jeu! Il rit en silence, il se passionne en silence, il vole en silence. Amenez-lui une belle femme ou un vieillard ignoble, il prendra avec le même sang-froid la dépouille du vieillard et celle de la belle femme; il arrachera au vieillard ses faux cheveux, son faux râtelier, son habit, son épée inutile et rouillée, et jusqu'au gant qui recouvre sa main de bois. Il arrachera à la belle femme son cachemire, sa blanche dentelle; il détachera son collier de perles de son cou de perle; il brisera la boucle d'or à sa fragile oreille pour en avoir le rubis; il meurtrira ses doigts effilés et délicats chargés de gages d'amour, pour fondre au creuset ces gages d'amour; et, une fois le vieillard tout nu et la femme toute nue : « A la porte, le vieillard! » dira le Jeu; « à la porte, la belle femme! » dira le Jeu. Oh! c'est un impitoyable scélérat!

Vous aurez beau le supplier, pauvre belle femme toute nue, vous aurez beau vous mettre à genoux devant lui et lui tendre vos bras dépouillés de vos bracelets, et vos mains dépouillées de leurs bagues, et votre sein privé de parure, et lui demander asile pour la nuit ou seulement le man-

teau de son cocher pour vous couvrir! asile, manteau de livrée et même la pitié, cette chose qui ne coûte rien, le vieillard vous refusera tout! Il s'appelle le Jeu!

Et cependant, comme je le disais, le Jeu, ce vieillard toujours jeune, a de singuliers caprices: cette nuit-là, il a dépouillé tout le monde tant qu'il a pu, le diplomate et la danseuse, ces deux extrémités sociales qui se donnent la main sans rougir ni l'un ni l'autre de leur égalité d'une heure. A présent le voilà qui entasse l'or devant notre jeune homme. Prends-en, en voici; prends de l'or! Prosper entassait l'or devant lui, sans choix, sans plan, comme autrefois, quand il était enfant, il ramassait sur les bords du Rhône les petits cailloux.

Il lui sembla qu'il dormait et qu'il faisait un rêve sonore; en dormant, il voyait venir et revenir le râteau fatal, il entendait le cliquetis du jeu, il se perdait dans cette chaude et épaisse vapeur des femmes et de l'or, il était heureux à en mourir. La même chose lui était arrivée un jour dans le jardin de son père, sous l'ardent soleil, à midi. Il tenait entre les mains un oranger, et il était placé sous un rayon de soleil si ardent et si coloré que, sous sa main, l'oranger prenait toutes les couleurs des pierres précieuses: magnétisme sublime

du plus bel arbre de la création tout chargé de parfums !

Je ne sais comment cela se fit, mais il y eut un instant où tout disparut à ses yeux, l'argent, l'or et les femmes. Son rêve cessa, son sommeil aussi : en effet, il venait de s'endormir sur le lit de son nouvel ami Ernest.

CHAPITRE XIX

Ce matin-là, Prosper eut besoin de reprendre ses sens assez longtemps après son sommeil : son appartement de la veille, si pauvre et si nu, était bien changé ; il était à présent dans une belle chambre de jeune homme, toute remplie de ce luxe élégant et confus qui révèle au premier coup d'œil tous les caprices, toutes les élégances, toute l'insouciance d'un homme artiste et riche, d'un homme qui sait dépenser sa fortune, et qui la dépense comme elle lui est venue, au hasard, s'abandonnant en esclave à la passion de l'heure présente, entassant à son gré tout ce qui frappe ses yeux sur son passage : gravures et tableaux, bronzes et porcelaines, le dix-huitième siècle et le moyen âge, Louis XIV et le Régent, l'Allemagne et l'Ita-

lie, tout le monde artiste et poétique, tout le vrai monde. Heureux celui qui est assez riche pour les acheter au poids de l'or, pour les acheter à leur prix, ces profanes reliques des vieux temps !

Vous concevez que Prosper, se voyant au milieu de tout ce dévergondage de richesse, et considérant à demi éveillé ce pêle-mêle confus de fantaisies de tout genre, fut quelque temps à se rendre compte de ce qu'il avait sous les yeux. En ce moment toute la chambre d'Ernest s'agitait devant lui, on eût dit qu'elle voulait se faire passer en revue par ce nouveau venu, à qui elle voulait faire toutes les fêtes possibles. Il vit les gravures de la muraille lui sourire. Il entendit la statue de Psyché qui lui disait bonjour ; les portraits en pied le saluèrent avec la protection d'aristocrates d'autrefois, les grandes dames lui donnèrent un léger coup d'éventail, et même il sentit l'édredon du lit qui l'entourait d'une voluptueuse étreinte, comme une femme timide qui vous fait une déclaration d'amour.

Tout cet enchantement eût duré bien longtemps encore; mais la porte s'ouvrit; aussitôt chaque chose reprit sa place dans la chambre : Psyché se tut, les tableaux restèrent immobiles, et Prosper Chavigny vit entrer son ami Ernest.

CHAPITRE XX

Ernest dit à Prosper : « Déjeunons et causons ! » Prosper dit : « Je le veux bien. » Il se leva, il fit ses ablutions du matin à une riche toilette en marbre blanc ; il passa une longue robe de chambre, il mit ses pieds dans de larges pantoufles brodées, tout imprégnées d'une senteur orientale. Ainsi habillé et mollement étendu dans un canapé de toile perse, on eût pris certainement le fils de Prosper Chavigny pour le fils d'un pair de France avant l'abolition de l'hérédité.

Bientôt ils se mirent à table ; les deux amis, possédés de cet appétit de vingt ans qu'on ne retrouve jamais, firent assaut à qui mangerait le plus. C'était un spectacle à voir. Jeunes et beaux tous les deux, égarés l'un par la fortune, l'autre par la misère, et se rencontrant enfin tous les deux à une maison de jeu, l'un parce qu'il était né trop riche, l'autre parce qu'il était né trop pauvre. Je vous laisse à juger si ces deux jeunes gens se comprenaient, car entre eux la distance sociale avait été comblée par le hasard qui les avait attelés sous le même joug ; car, s'étant rencontrés une fois tous les deux dans la même fortune, ils étaient

comme deux frères de lait, nés d'origine différente, mais qui ont bu à la même nourrice.

Ils n'eurent donc pas besoin, pour se parler et se comprendre, d'entrer dans aucun de ces récits du roman ou du drame si insipides dans tout drame ou dans tout roman qui commence. A proprement dire, leur amitié n'eut pas de premier acte, elle fut sur-le-champ à son troisième acte, sans nullement songer au dénouement.

« Je conçois, disait Ernest à Chavigny, que tu aies été en butte jusqu'à présent à la mauvaise fortune; elle était la conséquence inévitable de ta position sociale. De quel droit voulais-tu que les hommes fissent quelque chose pour toi, toi qui ne voulais rien faire pour les hommes? Le monde est un commerce dans lequel il faut donner quelque chose pour recevoir quelque chose, et encore, comme dans tous les commerces, faut-il avoir une position avantageuse pour débiter sa marchandise. Ces plaintes contre l'état social sont injustes; elles sont plus qu'injustes, elles sont inutiles. De quel droit, je te prie, voudrais-tu que toi, négociant de la petite ville d'Ampuy-sur-le-Rhône, tu fusses aussi achalandé qu'un autre négociant comme toi de la rue Vivienne? A quoi profiterait à celui-ci sa belle boutique, devant laquelle passe toute la ville, s'il ne doit pas y mieux réussir que

toi dans ton échoppe d'Ampuy obscurément appuyée contre les murs de l'église? Ne te plains donc pas, Prosper, de ce que tu appelles ta mauvaise fortune; c'est une chose juste et nécessaire : juste, parce que les hommes ne t'accordent encore que ce que tu t'es donné à toi-même ; nécessaire, parce que ta mauvaise fortune présente te sera plus tard une sauvegarde pour ta bonne fortune à venir.

— Heureusement, dit Prosper, qu'à présent j'ai ouvert, moi aussi, une boutique dans un beau quartier. Frascati est une belle et somptueuse boutique, n'est-ce pas? C'est là l'emplacement que j'ai choisi. Vive Dieu! les chalands et les jolies filles de comptoir ne me manqueront pas.

— Et c'est là justement, dit Ernest à son ami, et c'est là justement ce qu'il faut éviter, Prosper. Le jeu, vois-tu, c'est une ressource comme la corde à laquelle on va se pendre; il est arrivé une fois ou deux que la corde a cassé et que le supplicié en tombant a fait rouler un trésor à ses pieds! mais la chose est rare; presque toujours la corde tient bon, et le pendu reste à la corde jusqu'au lendemain. Ainsi donc plus de jeu pour toi qui es de la foule et qui ne pourrais plus jouer que comme joue la foule, en tremblant, le remords au cœur et poursuivi des mille et une terreurs d'existence qui

gâtent encore plus le jeu d'un homme que le sang-froid et le refait de la banque contre laquelle il joue. D'ailleurs, le vice secondaire n'a jamais été un moyen de fortune, même à Paris; même à Paris, il n'y a jamais eu que ceux qui étaient à la tête d'un vice qui en ont retiré fortune et gloire quelquefois; les subalternes en fait de vices ont fini toujours misérablement. Le fermier des jeux va en carrosse, le ponteur expire à l'hôpital : ne pense donc plus à retourner au jeu. Puisqu'il t'a souri une fois quand tu ne songeais pas à lui plaire, ne songe plus à lui redemander encore ses trompeuses faveurs; sois donc un homme, et laisse-moi, à moi dont le père est riche, à moi qui serai pair de France un jour, à moi qui possède autant d'oncles qu'un neveu de comédie peut en posséder, laisse-moi le jeu, laisse-moi les femmes, laisse-moi le vin, laisse-moi toutes les passions à l'usage des riches et des grands. Et toi, Prosper, conserve toutes les passions à l'usage des petits et des pauvres. Tu as gagné 150,000 francs cette nuit, garde-les comme si c'était l'héritage de ta mère; retourne à Ampuy, Prosper, retourne à ce village, où chacun te connaît et te salue; va languir sous les vieux hêtres avec lesquels on a fait ton berceau, avec lesquels on fera ta bière; marie tes 150,000 francs à 30,000 francs que t'apportera la fille

du médecin ou du maire de ton village. Vous serez riches et heureux autant qu'un ménage peut être heureux et riche à Ampuy, où vous êtes nés; vous aurez des enfants qui prendront après vous les 150,000 francs de leur père, les 30,000 francs de leur mère; vous aurez les plaisirs du dimanche, les fêtes de la famille, les inquiétudes de la paternité, toutes les douleurs de l'enfantement, toutes les joies de ce paradis terrestre qu'on appelle un mariage bourgeois. Adieu, Prosper; adieu, mon ami de fortune; adieu, toi qui m'as donné tes derniers louis et ta première montre, adieu! »

Parlant ainsi, Ernest s'était monté sur un ton plus élevé qu'il n'avait voulu d'abord. Prosper, obéissant malgré lui au diapason de son ami, lui répondit à peu près sur le même ton :

« De quel droit, je te prie, mon cher Ernest, veux-tu me renvoyer à mon village? de quel droit m'imposer cette vie bourgeoise que j'ai rejetée une fois déjà et qui ne peut plus me réussir? Retourner à Ampuy, à son joyeux village, après avoir passé par Frascati, c'est impossible! Relever les murs de ma maison paternelle avec la chaste dot d'une innocente fiancée, c'est impossible! Ce serait là un accouplement horrible, Ernest; ce serait là un crime et une grande honte, Ernest! Non, non, je ne vais plus aux bords du Rhône; non, non!

je ne veux plus m'exposer à entendre toute ma vie les rugissements des passions parisiennes, de l'ambition parisienne, de la folie parisienne; non, non! je ne veux pas regretter douze heures de mon village; non, non! je ne veux pas pleurer toute ma vie ce bruit extravagant de la foule de la capitale, plongé que je serai dans le monotone silence de ma maison recouverte d'ardoises et revêtue d'un cep de vigne. Il y a deux jours encore, tu serais venu et tu m'aurais donné cette fortune, tu me l'aurais donnée innocente et pure, et je serais allé, avec joie et bonheur, loin, bien loin de la ville, pour y jouir en paix, jusqu'au dernier jour, de ma pauvre fortune; mais, à présent que la fortune a perdu son innocence pour moi, la médiocrité de la fortune a perdu tout son charme; à présent que je ne puis plus avoir une fortune honnête, il faut que je me mette à la tête d'un vice, comme tu dis très bien : donc, va pour le vice! Adieu, adieu, Ernest! je pars, tu me verras riche et puissant un jour, ou mort.

— Prends garde, Prosper, prends garde, disait Ernest, prends garde de devenir infâme; elle est bien légère la limite qui sépare le vice de l'infamie, la grande fortune du déshonneur. Prends garde!... »
Ici Prosper prit la main d'Ernest.

« Aussi vrai que tu es honnête homme, dit-il,

aussi vrai je serai honnête homme aussi; ne crains pas que je sorte de mon principe de vertu qui est gravé là dans mon âme, mais je veux sortir de ma médiocrité bourgeoise, je le veux à tout prix; je veux entrer dans le monde à tout prix : que ce soit le hasard ou mon esprit qui m'en fournissent les moyens, peu importe. Déjà le hasard, l'autre soir, m'a bien servi, j'imagine, il m'a fait riche pour un jour, c'est tout ce que je veux. Il m'a offert le premier marchepied pour m'élever, c'est à moi d'en trouver un autre, c'est à moi de bien finir ce que le hasard a si bien commencé. »

Il y avait tant de résolution dans les paroles et dans les regards de Prosper que son ami n'osa pas insister davantage. Ils reprirent tous les deux le ton ordinaire de la conversation. Prosper s'habilla avec les habits d'Ernest, il envoya chercher des chevaux de poste, et il partit dans la voiture d'Ernest sans dire à Ernest où il allait. Il alla d'abord payer ce qu'il devait à son hôtel garni, puis il partit le même soir, et, le même soir, Ernest fut au bal où il ne dit pas un mot, de son nouvel ami, ni des aventures de la nuit passée.

CHAPITRE XXI

Prosper partit donc, il prit congé de cette ville maussade dans laquelle tout et chacun avait été pour lui si compassé et si froid; mais avant de passer les portes il fit arrêter ses chevaux, et du fond de la voiture il se mit à regarder Paris avec autant de mépris qu'il put en trouver dans son regard et dans son âme: car il voulait lui rendre mépris pour mépris, dédains pour dédains, car il voulait montrer à la ville égoïste combien il l'avait comprise et combien il s'était initié aux mystères de son admiration et de ses respects. Naguère il était arrivé à ce Paris, ignorant des choses de ce monde, timide comme un pauvre enfant à son premier rendez-vous d'amour chez une vieille femme; naguère il avait sollicité à mains jointes les plus légères faveurs de cette immense prostituée, Paris. Mais les moindres faveurs lui avaient été refusées, mais lui, jeune et beau, n'avait pas obtenu un sourire, pas un regard, pas un geste qui lui dît: « Je te sais là! » rien! Il avait frappé à toutes les portes, pas une porte ne s'était ouverte; il avait vu venir à lui la misère hideuse et lente, pas un bras ne s'était étendu

entre lui et la misère ; il avait mis au service de ce monde impur tout ce qu'il avait d'esprit, de génie, de talent et d'âme, et dans ce monde personne n'avait accepté ni son âme ni son génie, personne n'avait vu ni ses larmes ni son désespoir. Il n'y avait dans cette immense ville que le personnage infâme qu'on appelle le Jeu qui lui eût fait un bon accueil, et encore avait-il fallu forcer sa porte. Ainsi donc, avant de partir, il jeta, non pas une malédiction sur Paris, mais un dernier regard qui valait une malédiction.

CHAPITRE XXII

« Hélas ! hélas ! prends garde qu'elle ne retombe sur toi ta malédiction, enfant ! prends garde que ta science de la veille ne soit une funeste science et ne porte des fruits amers ! Te crois-tu donc bien avancé à présent que tu as dérobé le secret de ses grandeurs et de ses gloires ? » Mais lui, tout fier de sa science de la veille, moraliste échappé à la maison de jeu, lui, poursuivait son voyage, avide de le rencontrer partout où il sera, ce piédestal sur lequel il doit se poser enfin.

Il a parcouru ainsi des pays bien différents, l'An-

gleterre et l'Italie, l'une si riche, l'autre si pauvre. En Angleterre et en Italie, à Londres comme à Rome, et à Rome comme en France, il trouva partout et toujours la même méthode d'élévation qu'il avait devinée le premier : c'étaient toujours des hommes exhaussés sur un socle ; seulement la forme et la matière du socle variaient à l'infini. L'Angleterre est le plus puissant pays du monde, les hommes y naissent tout élevés sur des piédestaux héréditaires. Quel immense piédestal la pairie anglaise ! quel piédestal qu'un de ces noms qui remontent à Élisabeth ! Quel piédestal, un comité tout entier sous la main d'un enfant qui vient de naître ! Quel piédestal, un château comme le château de Warwick, par exemple ! Mais le moyen de grimper au sommet de ce marbre glissant ! le moyen de s'élever à la hauteur de ces grandeurs qui commencent au berceau de la monarchie ! Là-bas, la grandeur est une nécessité de naissance : aussi Prosper comprit-il au premier coup d'œil que ce n'était pas là qu'il trouverait son piédestal ; le temps n'est pas encore venu où la joyeuse Angleterre marchera sur le ventre à la vieille Angleterre. Voyez quelle différence de hasard chez les deux peuples ; comparez les deux plus grands piédestaux de l'histoire moderne, Austerlitz et Waterloo, par exemple ; Austerlitz, en France, im-

mortel piédestal d'une gloire impériale, tombe en partage à un homme du peuple par la volonté du peuple et par les armes du peuple; Waterloo, piédestal élevé par le hasard, tombe en partage à un prince d'Angleterre; le hasard, en Angleterre, traite les princes comme la fortune traite le peuple chez nous.

CHAPITRE XXIII

Il n'y a donc qu'une nation dans le monde assez finie, assez heureuse, assez esclave, pour qu'un homme d'esprit et de sens y puisse encore trouver facilement son piédestal : cette nation, c'est l'Italie! Comme chacun est noble là, et qu'ils naissent tous fils de princes par la volonté du Ciel, l'Italie a remplacé la noblesse par l'art; comme tout le monde est pauvre en Italie, l'Italie a fait de sa beauté sa richesse. Après avoir passé par toutes les supériorités, toutes les grandeurs, l'Italie s'est arrêtée enfin dans la seule supériorité impérissable: la supériorité de la pensée et de la forme; elle a remplacé la liberté de l'aristocratie, qui lui manquait, par la liberté de l'artiste, par la supériorité de l'artiste, toutes deux immortelles. Noble et

beau pays! si triomphant dans la défaite! il ne ressemble pas mal à ces nobles exilés de la Sibérie qui comprennent tous les malheurs et qui se montrent au niveau de tous les événements à force de dénuement et de malheurs personnels! L'Italie, riant exil de l'artiste! l'Italie, vaste désert de l'artiste! Voyez-les tous, comme ils passent les Alpes à pied, un bâton à la main! Ils s'en vont chercher sous le beau ciel bleu là-bas, et au murmure des lacs, le premier marchepied de leur gloire. L'artiste est un oiseau de passage qui vient oublier sous le chaud soleil les nuages grisâtres du Nord. L'Italie! l'Italie! terre féconde en grands hommes! c'est la terre bonne mère que touchait le géant épuisé, et dont le contact lui donnait des forces toutes nouvelles et un cœur tout nouveau!

Mais lui n'y allait pas en artiste, il était déjà trop savant et trop vicieux pour être un artiste : il faisait le voyage d'Italie comme personne ne l'a fait, excepté les prêtres, depuis longtemps, dans un but d'ambition toute matérielle : l'Italie, pour lui, c'était l'antichambre du ministre de l'intérieur, rien de plus; il faisait ce grand détour pour arriver plus vite au conseil d'État, le malheureux! Il eût brisé Saint-Pierre de Rome pour attirer l'attention d'un huissier de la Chambre, le malheureux! Il couvait trop Paris pour se plaire à

Rome. Plus d'Italie pour lui, plus de Rome! plus Naples, plus Venise ! plus rien de ce monde épanoui là-bas depuis Virgile, monde toujours nouveau, le malheureux! Il sait trop la France pour comprendre l'Italie, il est trop poursuivi par les préoccupations ambitieuses pour s'abandonner aux préoccupations d'artiste. Aussi c'était pitié de le voir errant dans ces belles ruines sans les comprendre, sans s'y intéresser, sans les voir.

De nos jours, le positif a tué l'idéal, le monde réel a tué le poétique. Ce jeune homme que vous avez vu si naïf et si transporté à son premier voyage sur le Rhône, admirant les moindres pierres du grand chemin, le voilà au milieu de Rome sans admiration et sans poésie. Il a passé à travers Paris pour aller à Rome : Rome est gâtée pour lui. Il aurait donc été utile pour notre livre de vous raconter le voyage en Italie de cet homme qui fait ce voyage en ambitieux, en politique, en homme d'affaires; mais je ne fais pas un livre, j'écris une simple histoire, il faut que mon conte aille vite pour qu'il aille à son but. Donc, allons en avant et faites vous-mêmes vos réflexions, si vous en faites par hasard.

CHAPITRE XXIV

Il ne fut pas longtemps à s'expliquer lui-même ce qu'il était venu chercher en Italie : le piédestal convenable et fait tout exprès pour son ambition. Il s'était dit en partant que, puisque la société française était ainsi faite qu'on pouvait y réussir par tous les moyens extraordinaires, ce moyen-là fût-il un vice, il saurait, lui aussi, trouver son vice pour réussir. En général, le vice qui réussit, tout difficile qu'il est à rencontrer, est plus facile encore à découvrir que la vertu qui réussit. Ajoutez à cela que c'est un moyen plus éclatant, le vice. On le voit tout de suite, on l'estime, on le fête, on le juge à sa juste valeur. Il se montre, et tout à coup les flatteurs et les courtisans lui arrivent en foule ; il commande, et la foule obéit ; il passe, et la foule se range. La foule sourit avec son sourire, pleure avec ses larmes, s'emporte avec sa colère, elle s'agenouille quand il prie, elle blasphème quand il blasphème : le vice est le dieu de la foule ; c'est plus que son dieu, c'est son héros. La foule est faite pour le vice; elle le connaît, elle le sent, elle l'apprécie elle-même : heureux qui peut commander en maître, en maître souverain

de la foule, le vice ! Tel était le plan secret de Prosper.

Mais où le trouver, le vice qui règne en maître? Comment ne pas tomber sur un vice vulgaire, en croyant arriver à une supériorité? Comment en imposer à la foule, qui se connaît si bien en légitimités de ce genre? Ces sortes de calculs sont les plus dangereux de tous. Le vice qui réussit, c'est le succès; le vice qui se trompe, c'est l'infamie. Comment réussir ?

CHAPITRE XXV

Je vous ai dit que Prosper y allait de sang-froid. Il voulait réussir à tout prix; aussi fut-il attentif à outrance. Cette molle société italienne, ces plaisirs faciles et cette poésie légère comme l'air, et qui entre dans l'âme par tous les pores comme la senteur des roses; cette langue tout habillée de satin et d'or, chargée de perles, et qui chante en dansant; ces chefs-d'œuvre sous le soleil et sous la terre, tout vivants, tout émanés de la lumière d'en haut; ces vieux siècles imberbes encore, grâce à la pureté de l'air, ce calme officiel dans cet univers qui remue, ces passions si jeunes dans ce

monde si vieux, cet assemblage inouï de prestiges et de réalités, rien de tout cela ne put distraire Prosper de son étude de vice et de son but de vice. Il voulait trouver un vice supérieur auquel tous les hommes pussent répondre ; il le trouva. Ce fut un beau jour pour lui.

Il avait été longtemps à sa recherche. Il avait fouillé avec soin la haute société sans faire lever l'animal qu'il cherchait à la trace. Il trouvait bien, il est vrai, à chaque pas, des vices séducteurs au premier abord ; mais, vus de près, il se trouva que c'étaient des vices trop abandonnés à l'heure présente, des vices heureux d'être des vices, sans ambition, sans prévoyance, sans souci, sans courage, des vices passionnés, des vices amoureux, des vices de femmes italiennes, véritablement. Que faire avec de pareils vices? Comment les gouverner? comment leur faire comprendre un plan quelque peu difficile? comment les amener à un but éloigné quelque peu? Quelles ressources devaient lui offrir ces cires molles qui ne veulent être pétries que par le plaisir d'aujourd'hui, sans jamais songer au lendemain?

« Le vice de l'Italie est comme ses poèmes, disait Prosper : il est éclatant, il est jeune, il est spontané, il ne dure qu'un jour. »

Or il voulait un vice qui pût durer longtemps ;

il voulait un vice qui pût résister à la furie française; il voulait un vice de sang-froid surtout et prévoyant; je vous ai déjà dit qu'il le trouva.

Comment il le trouva et où il le trouva, peu nous importe. Qui le sait, d'ailleurs? je n'en sais rien pour ma part. Le trouva-t-il agenouillé à la chapelle devant les Vierges de Raphaël ou les Christs de Salvator? Le trouva-t-il au théâtre, penché sur le bord d'une loge, l'âme et les yeux ouverts à la musique de Rossini? Le trouva-t-il dans quelque villa en ruines, au milieu d'un bosquet de jasmin, toujours jeune parmi les ruines? Était-il l'enfant d'un prince, la nièce d'un prélat, la fille d'un réfugié, ou bien le nourrisson d'un couvent ou d'un théâtre? Qui le sait?

Peut-être était-il tout cela à la fois, prince, prélat, politique frondeur, artiste et moine, grande dame et danseuse. Car c'était un vice du premier ordre, un vice de pur sang italien, et dans le vice italien il y a de tout cela, noblesse, clergé, art et poésie, et vagabondage de tout genre. Il était impossible de mieux rencontrer que rencontra Prosper.

CHAPITRE XXVI

Moi qui vous parle, je l'ai connue, la femme qui consentit à suivre Prosper. Il est impossible d'être plus séduisante et plus belle. L'œil est noir, le cheveu est noir, la peau blanche, le cil très long; la dent éclate, la lèvre aussi; le sein bat, l'épaule est ronde et glissante, veloutée à l'œil, rude, je crois, au toucher, brûlante à coup sûr. Vous avez vu sur le sable un souffle, c'est son pied; sa main est petite et vive, on la voit, on ne la voit plus; c'est comme son regard. Et puis si frêle et si pliante, et si nerveuse, et si immobile quand elle veut! et dans sa poitrine son souffle est si inégal! il y a tant de souffrance, et d'innocence, et de pudeur, dans toute sa personne! Elle a tant l'air d'être une vierge! C'était un si étrange contresens, elle et son visage! Que de fois vous et moi, dans un théâtre, nous l'avons tenue sous notre regard, cette femme, attentifs à son moindre geste, au moindre pli de sa peau si blanche, au moindre souffle de ses lèvres si vermeilles! Comme nous avons oublié tout autre spectacle pour être attentifs à celui-là, au plus beau spectacle de ce monde, le beau visage d'une belle femme!

Comment Prosper Chavigny la décida à le suivre, elle fêtée et si répandue, et par quels irrésistibles arguments il lui persuada d'abandonner son hiver de Venise et son printemps de Naples; comment il entraîna le vice si complet au milieu de la France? Encore une fois, je vous dis que je n'en sais rien, que je n'y puis rien comprendre, et que je m'en étonne tout comme vous.

D'autant plus que cette association entre elle et Prosper fut une association toute de sang-froid, toute raisonnée, tout calcul. Ils arrangèrent entre eux une espèce de maison de commerce d'où la passion fut exclue. Il voulait bien compromettre tous les autres avec elle, mais lui, il aurait rougi de se compromettre. Il lui expliqua donc de son mieux ce qu'il attendait d'elle. Elle allait venir avec lui à Paris dans la foule, au milieu et bientôt au-dessus de la foule. Elle allait être belle de toutes ses forces! Elle allait faire bonne et longue provision d'ironie amère, d'esprit sceptique et de coquetterie de tous genres: ce sera là sa pacotille, sauf à lui à l'exploiter. Surtout elle allait se mettre à mépriser de toutes ses forces l'espèce humaine, à peu près comme le chevalier de Rhodes, vainqueur du Dragon, avait dressé ses chiens à dévorer le ventre du monstre qu'il allait combattre.

Comme l'Italienne était très belle, elle fut très

attentive à ces leçons : il fallait être si belle pour les comprendre et pour les mettre en pratique, ces leçons!

CHAPITRE XXVII

Quand elle eut jeté son dernier regard sur l'Italie, afin qu'elle fût bien sûre qu'elle n'avait rien à regretter en Italie, excepté la madone; quand elle eut bien comparé en silence les biens qu'elle abandonnait pour les luttes qu'elle allait chercher : ici l'amour, la musique le soir, le lac, les rêves; là-bas l'hiver, le froid, l'ambition, toutes les fourberies, toute la force; ici des hommes si facilement heureux, là-bas des hommes ennuyés et si difficiles à tromper! la vie à Rome, la lutte à Paris! elle se sentit tout animée à la seule idée de ces grandes luttes qu'elle allait soutenir, n'ayant pour second qu'un faible jeune homme. La tâche lui parut belle, et elle n'hésita plus.

Cela lui parut beau, en effet, à cette jeune femme, de passer les Alpes pour venir tout exprès en France faire la fortune d'un homme venu de France; cela lui parut beau de venir, elle la Napolitaine, révéler au monde parisien le mérite d'un homme de Paris. Jamais peut-être

pareille ambition n'avait saisi une femme; jamais une femme n'avait imaginé de venir de si loin et d'être si belle tout exprès pour mettre en lumière les talents d'un homme qu'elle connaissait peu et qui ne l'avait recherchée que pour l'exploiter, comme on ferait d'une terre en friche, uniquement à son profit.

CHAPITRE XXVIII

Jamais, depuis que la conquête française était venue à Rome pour emporter au Musée de Paris les chefs-d'œuvre de l'art antique, on n'avait pris autant de soins que s'en donna Prosper pour le chef-d'œuvre italien qu'il emportait. Jamais on n'entoura une plus belle statue de plus de ménagements. Prosper l'abritait contre le grand jour, sa belle Italienne, pour qu'elle arrivât plus éclatante à Paris. Il lui permit de marcher à peine, même dans l'ombre des montagnes, de peur que son pied ne se déformât. A peine souffrait-il qu'elle ôtât son gant, par respect pour la blancheur de sa main ; et puis, en chemin, il parait son esprit de toutes les grâces qu'il pouvait lui donner encore, il lui enseignait les mille et un détours de la lan-

gue française, cet italien bâtard à l'usage des intrigues politiques; il lui enseignait les mœurs étranges et les amours étranges dans lesquelles elle allait entrer. Elle, de son côté, pleine d'attention, comprenait vivement parce qu'elle sentait vivement; elle était tout esprit déjà, comme elle était tout cœur à Rome, saisissant si bien toutes les nuances morales déjà!

Et le soir, car ils allaient à petites journées, quand ils étaient arrivés à la cabane de quelque villageois, il s'inquiétait des moindres détails du repas du soir et du repos de la nuit; il disposait la table et la chambre à coucher avec l'attention d'un jeune époux dans la lune de miel, qui soupçonne que sa jeune femme est enceinte. L'heure venue, la belle Italienne se mettait à table avec Prosper; elle s'enivrait à force d'eau et de saillies; improvisant une scène toute poétique, elle s'abandonnait à sa bonne humeur jusqu'à la folie. Elle était si sûre de son guide que cet abandon même l'amusait, la folle! Aussi elle se mettait à l'aise avec son spéculateur, jetant son voile et son mouchoir, et son pied mignon, et son sourire, et ses bouderies charmantes, à tout hasard et partout où cela pouvait aller!

Et à la fin du repas, au moment le plus tendre, au moment où l'eau qu'elle buvait devenait vin

de Champagne, pétillante comme la passion, alors l'Italienne causait moitié italien, moitié français, plus français qu'italien d'abord, plus italien que français ensuite, à mesure qu'elle était plus comprise. Elle était charmante alors! Il la regardait pour lui tout seul, lui qui ne l'avait regardée que pour les autres! Que de fois il fut tenté de lui tendre les bras, et de lui dire : « Je t'aime! sois à moi! » de briser son piédestal au milieu de la route, et de rester seul terre à terre, comme il était venu, de renoncer à être puissant dix années pour être heureux un jour!

Mais il tenait à l'humilier, ce monde parisien qui l'avait humilié; mais il tenait à lui prouver ce que c'est que son estime, son admiration, sa faveur.

Il voulait; et alors il reconduisait l'Italienne dans la chambre rouge aux rideaux de damas. Elle y entrait avec un léger sourire; et lui il allait, en soupirant, chercher un coin dans la grange pour la nuit.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, elle et lui, au commencement de l'hiver.

CHAPITRE XXIX

Reprenons notre histoire. Dans la première partie de notre histoire, nous avons vu Prosper Chavigny partir pauvre et inconnu de son village, arriver à Paris plein d'espoir, et, malgré des talents incontestables, y rester inconnu et pauvre; nous l'avons vu ensuite, favorisé par le jeu, son favori d'une heure, profiter de ce hasard inattendu pour se mettre en quête de la seule chose qui lui manquât, un piédestal qui pût le mettre en lumière et du haut duquel le monde qui ne voulait pas le voir pût l'apercevoir enfin. A présent Prosper revient d'Italie, possesseur de son piédestal. Faites place à Prosper Chavigny et à son beau marbre à présent! Il est le maître de Paris, il est le maître d'un vice, notre Prosper. Que Paris salue jusqu'à terre! Faites place à Prosper et laissez entrer Prosper dans la ville, si pourtant vous n'êtes pas commis aux droits réunis.

Les commis de la barrière l'arrêtèrent en effet. Il y avait ce jour-là affluence de nouveaux venus aux portes de la ville. C'étaient des marchands qui payaient les droits; c'était un petit Savoyard, pauvre enfant de Chambéry, qui apportait une mar-

motte de ses montagnes, modeste et dormeur piédestal pour son hiver; c'étaient des contrebandiers, qui passaient en fraude quelques livres de tabac ou quelques litres d'eau-de-vie, aussi heureux que Louis XVIII quand il reprit sa capitale d'un jour; c'était tout ce qu'on trouve en tout temps aux barrières de Paris, des postillons, des solliciteurs, des curieux, des marchands, des oisifs, des escrocs, des assassins, tout ce qu'il y a dans la ville. Prosper, qui avait la tête à la portière de la voiture, voyait tout cela sans rien voir; il ne s'intéressait qu'au petit Savoyard et à sa marmotte, que le pauvre enfant ramenait de si loin.

« Pourvu que ta marmotte soit bonne, enfant; pourvu qu'elle ait le jarret assez souple pour te faire vivre! pourvu qu'elle amuse assez les passants! qu'elle ne soit pas trop vulgaire, ta marmotte! » Disant cela, Prosper jetait un regard inquiet sur l'Italienne, son piédestal, qui était à ses côtés.

Elle, l'Italienne, tranquille et calme comme un héros qui emporte une ville d'assaut, attendait patiemment qu'on lui apportât les clefs de la ville. A la voir de bien près, au fond de l'âme, on eût pu facilement deviner qu'elle était sûre de son triomphe. Elle restait au fond de la voiture, sans daigner regarder la ville qui allait être à ses pieds.

Pas un regard pour Paris! pour Paris! « Oh! pensait Prosper, quelle différence entre cette femme qui entre à Paris pour la première fois, et moi quand j'entrai à Paris pour la première fois! Comme elle est calme, et comme j'étais ému, moi! Comme elle est peu inquiète de son sort, et comme j'étais tremblant pour le mien, moi! C'est qu'elle est femme, elle; c'est qu'elle est belle et jeune, elle; c'est qu'elle a une valeur réelle, cette femme, ma belle Napolitaine, dans cette ville où toutes les valeurs s'escomptent. » Pensant cela, Prosper jetait un regard de mépris sur toutes les marchandises qui entraient dans la ville. « J'ai mieux que cela, et plus beau, et d'un plus sûr débit, » pensait-il.

A la fin, vint leur tour d'être examinés par l'octroi. L'octroi, en veste courte, en casquette de loutre et avec un très niais sourire, ouvrit la portière, et demanda à Prosper s'il n'avait pas dans sa voiture quelque chose qui fût sujet au droit.

La belle Italienne se boucha le nez pour ne pas sentir l'odeur du tabac de régie qu'avait fumé l'octroi.

Prosper dit à l'octroi : « Je n'ai rien à déclarer, Monsieur. » L'octroi municipal ferma la portière de la voiture en faisant un profond salut.

Il courut du même pas après le petit Savoyard pour inspecter rudement la boîte qui contenait sa marmotte.

La marmotte dormait sur sa paille, aussi insouciante que l'Italienne pour le moins, et presque aussi sûre de son fait.

Stupide octroi! qui s'avise de faire payer le droit au vin rouge, au bois à brûler, à l'huile à quinquet, au bœuf, au mouton, au veau qui passe! Imbécile! voici une Italienne de dix-neuf ans, blanche, à l'œil noir, la plus précieuse marchandise dont on puisse faire usage en cette immense ville, et il la laisse passer sans payer le droit, imbécile! Il met un timbre sur un couvert d'argent, un plomb sur un cachemire français, et il ne prend même pas le signalement de cette femme. Imbécile! imbécile et cruel! il fait payer au pauvre une prise de méchant tabac, et il laisse entrer librement le vice du riche. Et, en ceci, le gendarme est comme l'octroi : voyez le gendarme, il va demander son passeport à ce pauvre escroc qui passe, qui l'inquiétera toute sa vie, jusqu'à ce qu'il l'ait envoyé au bagne pour cent et un ans ; et à cette belle dame qui entre à Paris, à cette femme qui doit soulever tant de passions mauvaises, exciter tant de désirs funestes, bouleverser tant d'existences, aiguiser tant de glaives, à cette femme, le

gendarme, aussi poli que l'octroi, ne demandera même pas : « Ou allez-vous? »

Imbécile gendarme! imbécile octroi!

Prosper, grâce à son piédestal, triomphait déjà des portes de Paris. Sa voiture entra dans la ville au grand galop. Paris est à lui à présent!

CHAPITRE XXX

Il descendit dans la rue la plus vicieuse, et par conséquent la plus puissante et la plus riche de Paris. Il se logea vis-à-vis l'hôtel de son ancien patron, le Jeu. A présent il pouvait le narguer, tous les matins, de sa fenêtre; à présent il était sûr de lui enlever, quand il voudrait, ses meilleures pratiques. Il ne s'agissait plus pour Prosper que de bien préparer son piédestal.

Il faut vous dire qu'à peine arrivé dans l'hôtel somptueux où il voulait loger, Prosper sentit l'influence déjà visible de son piédestal encore invisible. Cette femme était si belle que l'hôtesse même prit confiance en Prosper sur la seule figure de sa femme. L'hôtesse ne prit aucune précaution pour savoir ce qu'était Prosper, et s'il avait un titre, et s'il était riche. Prosper, aux yeux de l'hô-

tesse, avait mieux qu'un titre, mieux qu'une fortune : il avait sa femme. Cette femme, c'était une valeur aussi réelle qu'un diamant d'une belle eau au doigt d'un juif polonais. Tous vinrent donc au-devant de Prosper, l'hôtesse et l'hôte, les valets et les maîtres. On lui donna le plus bel appartement de la maison. On n'aurait pas mieux reçu, dans cette maison, un émigré de Coblentz qu'on y reçut Prosper.

Après les premiers jours de repos, Prosper prit une maison à lui. Tout lui réussit à souhait, grâce à son piédestal. Heureux et puissant piédestal ! Cependant on n'avait vu encore que le coin de son voile, sa main gantée, son pied dans la pantoufle verte ; moins que cela, on avait à peine entendu sa voix et son élégant patois toscan ; à peine avait-elle jeté autour d'elle quelques-uns des parfums de sa chevelure. N'importe ! le charme opérait. Le propriétaire de la maison loua sa maison au prix que voulut Prosper ; le marchand de chevaux vendit ses chevaux au prix et au terme que demandait Prosper. Ce fut, dans la maison de Prosper et de sa femme, une affluence inouïe de commerce parisien, qui venait prendre, à sa manière, une action dans cette tontine d'un nouveau genre. Tous ces gens-là se comprirent sans se le dire. La compagnie des Indes ne s'établit pas

plus facilement ni plus vite. Les marchands eurent confiance à cette nouvelle Louisiane que leur présentait Prosper. Chacun apporta à cette nouvelle rue Quincampoix ce qu'il avait d'argent et de crédit; chacun prêta tout ce qu'il put prêter à l'Italienne, l'un son or, l'autre son écrin, celui-ci ses châles de cachemire, le troisième sa voiture, et l'autre ses meubles. Elle était si belle que la spéculation devait être bonne! Ainsi raisonnaient-ils en spéculateurs habiles! Pour elle, elle les laissait faire comme on laisse faire des tributaires qui payent le droit de joyeux avènement et qu'on est sûre de dédommager avec un sourire ou un regard quand on aura le temps.

CHAPITRE XXXI

Lorsque rien ne lui manqua plus, quand il la trouva assez belle et assez parée, son Italienne; quand elle eut atteint, à force de dépense, cette simplicité de bon goût et de bon ton dont quelques femmes d'élite ont seules le secret; quand elle se fut faite assez Française pour qu'on vît bien qu'elle ne restait Italienne que par vanité, Prosper songea alors à la produire dans le monde

et à se produire dans ce monde avec elle, lui, le paysan méprisé par ce monde, lui, Prosper Chavigny, à présent Prosper de Chavigny : car, du jour où il eut sa fortune à son bras, il se fit noble, bien sûr qu'en la voyant sourire, qu'en l'entendant parler, la belle Italienne, les plus nobles ne le démentiraient pas.

Il pensa donc à entrer dans le monde de la Restauration par la belle porte, par la plus belle : il voulut y entrer par l'Église. En ce temps-là, Saint-Roch ou Notre-Dame étaient la seule antichambre de la cour. Le cardinal ou le prince de Croï étaient les véritables maîtres de cérémonies ; M. de Dreux-Brézé lui-même n'était que leur desservant et leur enfant de chœur. C'était une si belle chose l'Église alors ! Elle se relevait mollement, comme se relevaient en même temps toutes les superfluités dorées du dix-huitième siècle ; elle redevenait puissante à son tour, aussi bien que si elle avait vécu dans l'émigration sous l'Empire. La Restauration redorait en même temps ses prélats et ses gentilshommes, ses armoiries et ses autels. C'était une lutte, dans la nation des courtisans, à qui serait prêtre ou noble ; celui qui ne pouvait pas être prêtre ou noble, tout au moins pour approcher du prêtre, pour avoir la permission de porter un cordon du dais ou un cierge à

la procession, aux jours de solennité, celui-là n'était pas du monde. Hors de l'Église, en ce temps-là bien plus qu'en aucun temps de l'Église, il n'y avait pas de salut.

Vous rappelez-vous cela, vous autres enfants de 1804, comme nous fûmes entourés, au collège, de toutes les sollicitudes de l'Église ; comme l'hypocrisie nous tendit de bonne heure son manteau violet et remis à neuf pour nous abriter ! Comme nos maîtres se firent tout à coup apostoliques et romains ! Quelle obéissance ils avaient, nos maîtres ! Un jour, on leur ordonnait de savoir le grec, et ils savaient le grec ; le lendemain, on leur ordonnait d'être chrétiens, et ils étaient chrétiens. Aussi, comme ils nous ont soufflé la piété par tous les pores ! Et nous autres, esprits dévergondés, nous refusions de faire le signe de la croix, par opposition ; nous refusions d'être chrétiens et d'apprendre le grec, n'étant pas habiles comme nos maîtres. Pourtant, mes frères de 1804, vous vous souvenez de quelques solennités religieuses de ce temps-là ; comme elles étaient belles ! Le baptême du duc de Bordeaux, par exemple, au maître-autel de Notre-Dame, par cette brillante cour de France, qui venait là protester contre le meurtre de Louvel et signer le miracle qui perpétuait la royale famille. Mais à quoi bon le miracle,

hélas! Louvel pouvait bien épargner son poignard, et Notre-Dame de Paris son baptême royal : la mère du duc de Bordeaux n'en a pas moins été vendue à beaux deniers par le juif Iscariote; la race de saint Louis n'en a pas moins fini en France, et bien plus tôt que ne l'espérait Louvel!

CHAPITRE XXXII

Voilà par quelle suite d'idées M. le vicomte Prosper de Chavigny, par un beau dimanche d'hiver, descendit de sa voiture au parvis de l'église Saint-Roch. L'église Saint-Roch, au milieu de sa rue marchande, ne ressemble pas mal à une noble dame assise dans un cercle de bourgeoises. Ce jour-là, l'église était plus dédaigneuse que de coutume. Elle était entourée d'équipages et de livrées; ses escaliers de pierre étaient chargés de beau monde, l'intérieur étincelait de mille feux : c'était fête à l'église ; la cour était à l'église. Aussi il eût fallu voir, ce jour-là, Prosper donnant la main à sa femme, sa femme Italienne et femme, Italienne de Naples, encore... Elle se trouvait, ce jour-là, à cette heure, flattée dans sa double dévotion de naissance, dans sa dévotion

de femme et dans sa dévotion de chrétienne. Jamais, dans ses rendez-vous d'amour les plus personnels, dans sa passion la plus intime, elle n'avait été flattée et heureuse comme elle était heureuse et flattée à cette heure et tout à la fois. Figurez-vous, en effet, la Napolitaine montant les degrés de cette église au milieu de tout ce que la cour de France avait de plus éclatant et de plus noble; figurez-vous tous les hommes la regardant, elle! et elle regardant l'autel! Elle marchait, entre ces mille passions éveillées, à la plus grande passion de sa vie, après l'amour: la Vierge et le Christ Elle entrait dans le monde français par la même porte qu'elle était entrée dans le monde italien: l'Église (bonheur inespéré!); si bien que toutes les craintes qui pouvaient l'inquiéter encore pour son avènement dans ce monde nouveau s'évanouirent entièrement à ces chants d'Église, à cette odeur d'encens, à l'aspect de ces puissants du jour agenouillés aux autels. Elle comprit tout d'abord qu'elle ne serait nullement étrangère dans ce Paris si bon catholique; elle comprit qu'elle n'aurait presque rien à refaire à ses mœurs, elle, Italienne et chrétienne, au milieu de ces mœurs galantes et chrétiennes; en un mot, grâce à cette messe solennelle, elle se sentit à l'aise, comme si elle eût été à Rome, devant notre saint-père le pape; elle,

l'égale de tous les cardinaux du sacré collège, à force de jeunesse et de beauté !

Aussi n'eut-elle aucune hésitation, aucune peur. Elle monta les degrés de l'église, appuyée sur son mari, avec autant d'assurance qu'une jeune dame d'honneur de Madame d'Angoulême, s'appuyant sur le bras de sa mère, vieille duchesse d'ancien régime. Les hommes, voyant la belle inconnue marcher à l'église avec tant d'assurance, se demandèrent quelle était cette femme si au fait de leur religion de vingt-quatre heures. Les femmes, la voyant les yeux baissés et si belle, cherchèrent avec inquiétude quelle était la puissance et la fortune de cette femme si bien apprise ; le prêtre lui-même, la voyant de l'autel, au moment où il disait : *Dominus vobiscum !* s'arrêta, les mains à demi tendues vers les assistants. Il eût bien voulu savoir quelle était la nouvelle dame qui, sans être de la cour, daignait ainsi, en plein midi, visiter la demeure de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXIII

Vous vous rappelez ce que c'était qu'une messe sous la Restauration ; c'était une sensation toute

nouvelle pour la France, c'est une sensation perdue pour nous aujourd'hui. Dans ce temps-là, se rendre à la messe, s'agenouiller à l'autel, frapper sa poitrine au *Confiteor*, c'était faire œuvre de courtisan. La messe était plus qu'un devoir en ce temps-là, c'était une mode; la messe, c'était l'acte d'alliance par lequel la monarchie se reportait à son passé; la messe, c'était la conquête la plus visible de la maison de Bourbon recrépie, c'était sa bataille d'Austerlitz. Aussi comme les courtisans se pressaient dans la vieille église! comme ils étaient attentifs à l'acte de foi du prêtre! comme ils chantaient le *Domine salvum fac regem*, afin que l'écho en vînt jusqu'à la chapelle royale, flatterie passée à l'eau bénite et à l'encens. Prosper faisait donc preuve de grande habileté en menant sa femme tout d'abord à la messe. Il savait que là était l'attention et la susceptibilité du pouvoir. Quant à l'Italienne, superstitieuse comme elle était, elle ne demanda pas mieux, même ambition à part, que de faire acte de catholicisme, avant de faire autre chose, dans ce Paris monarchique et religieux qu'elle était venue chercher de si loin.

Elle se mit donc à genoux et à prier avec autant de ferveur que si elle eût été du sang royal; elle seule peut-être en ce lieu s'abandonna avec une véritable ferveur à la prière, tant c'était une femme

sûre, au fond de l'âme, de reprendre tous ses avantages mondains aussitôt qu'elle le voudrait. Elle priait! Prosper était derrière sa femme, assez près d'elle pour faire voir à tous les assistants que cette femme était à lui, elle et sa prière. De toutes les parties aristocratiques les regards se demandaient quelle était cette femme, et les regards se répondaient entre eux : « Cette femme est belle en vérité ! »

Il faut vous dire que, ce jour-là, la quête pour les pauvres était faite à Saint-Roch par la maîtresse du roi régnant, cette Octavie de la Restauration, belle personne qui jouait le rôle antidaté d'une Maintenon constitutionnelle, assistant aux dernières amours et aux dernières ambitions d'un vieux roi. Louis XVIII, en se donnant une maîtresse, avait ainsi fait acte de double flatterie pour la galanterie de ses pères et pour la religion de ses pères : car ce bon roi Louis, usé de corps et d'âme, n'avait guère plus de religion qui lui fût personnelle que d'amour qui lui fût personnel. Cette femme était donc à cette cour un besoin d'étiquette, à peu près comme le prêtre officiant était là aussi un besoin d'étiquette ; cette femme, toute belle et toute jeune qu'elle était encore, était donc à cette cour un pas rétrograde vers le passé, un regret du passé, aussi bien que ce prêtre, tout jeune et tout ardent qu'il était ; cette femme et ce prêtre,

l'une maîtresse royale, l'autre chrétien royal, se tenaient donc l'une et l'autre par un lien secret qui unissait leurs destinées. Voilà pourquoi cette femme faisait la quête à la messe de ce prêtre ; voilà pourquoi cette femme et ce prêtre ont subi le même destin ; voilà pourquoi, lorsque la royauté légitime eut perdu, elle aussi, sa bataille de Waterloo, la femme et le prêtre, qui ne tenaient qu'à la royauté, disparurent en même temps et le même jour. Une fois disparus de la scène du monde visible, ils sont devenus l'un et l'autre ce qu'ils devaient devenir : le prêtre a cessé de dire la messe, parce qu'il n'avait pas assez de foi pour croire à sa messe isolée et dans l'ombre; quant à la grande dame, elle n'a pas cessé de faire l'amour, pour deux raisons excellentes : d'abord parce qu'elle avait foi à son amour même isolé et dans l'ombre; en second lieu, parce qu'à présent, délivrée de l'amour officiel, elle fait de l'amour pour elle-même. Or, vous le savez, de toutes les croyances de ce monde, l'amour est la croyance la plus égoïste de toutes ; il est parfaitement heureux et satisfait, pourvu qu'il fasse de l'égoïsme à deux.

CHAPITRE XXXIV

Je n'ai pas dit le nom de l'Italienne; elle avait un nom de petite fille, que Bonaparte lui-même n'a pas pu ennoblir même à son propre nom de Bonaparte: elle s'appelait Lætitia Laferti, afin de réunir les deux plus excellentes consonnances italiennes, afin d'avoir un nom complet. Donc, lorsque Lætitia, ou, si vous aimez mieux, lorsque Mme Prosper de Chavigny vit cette grande dame de la cour de Louis XVIII, précédée par deux hallebardes, qui tendait sa main blanche à l'opulente aumône de ces chrétiens en habits dorés, Lætitia Laferti se sentit un moment de jalousie, elle comprit d'un seul coup d'œil quelle distance elle avait à franchir avant de venir, elle aussi, hors de ligne et sur les limites les plus reculées du christianisme de cette époque, au nom de la religion et du roi, demander l'aumône pour le culte catholique dans une église catholique. Cette supériorité de position donna beaucoup à réfléchir à Lætitia Laferti. Marcher seule dans l'église, au milieu des courtisans à genoux, quelle gloire! Déjà elle se figurait elle-même, elle, Lætitia, tendant la main comme la tend cette femme, forçant

la libéralité vaniteuse du riche et le contraignant à être bon et charitable malgré lui et par étiquette. Elle se représentait elle-même à elle-même triomphant de l'avarice de tout ce monde et le forçant à l'aumône au nom de la charité chrétienne! C'était une femme qui se connaissait en puissance, elle savait en un clin d'œil à quelle place il fallait frapper pour aller au cœur des hommes et pour les soumettre. Hélas! dans ce rapide moment d'ambition, elle aussi, pour réussir, ne demandait plus que d'avoir la bourse de la quêteuse royale pour tout piédestal!

Prosper comprit le regard de sa femme; il devina cette ambition naissante, il trembla que son piédestal ne vînt à lui échapper, et que lui, Prosper, ne fût obligé de changer de rôle avec Lætitia. Prosper pâlit ; il se pencha vers Lætitia, et tout bas, comme s'il lui eût demandé quelque prière de la liturgie : « Lœtitia, lui dit-il, prenez garde, baissez les yeux, Lætitia ; votre heure n'est pas encore sonnée, Madame ! » Lætitia baissa les yeux ; pour lui, il revint à sa place et se remit à faire semblant de prier, et de fait il était temps qu'il se remît à sa place, car la quêteuse avançait de son côté.

Quand la quêteuse passa devant Prosper, elle regarda Prosper, à cause de sa femme. Elle jugea

tout de suite qu'un homme qui était le maître d'une si belle personne valait au moins un sourire. Prosper eut donc ce sourire, ce sourire lui coûta assez d'argent pour soulager une pauvre famille pendant tout l'hiver. La quêteuse prit le billet de banque de Prosper et passa outre.

Alors elle se trouva vis-à-vis de Lætitia; la position était difficile. Que faire? La quêteuse avait bien pu sourire à Prosper sans se compromettre et obéir ainsi aux lois de la charité et à l'intérêt des pauvres; mais sourire la première à cette femme inconnue et si belle, n'était-ce pas se compromettre doublement? N'était-ce pas hasarder doublement ses deux qualités de belle femme et de favorite? Que faire? De son côté, l'Italienne, qui savait toute sa valeur, se sentait bien résolue à ne pas faire l'avance de son aumône. Elle se savait la main assez blanche et le regard assez beau pour savoir que son aumône valait l'honneur d'être demandée. Il y eut donc un instant de lutte très critique entre ces deux femmes! aucune des deux ne voulait céder à l'autre le moindre avantage; aucune des deux ne voulait tendre la main la première, celle-ci pour donner, celle-là pour recevoir : la belle et puissante quêteuse ne pouvait cependant passer outre sans tendre la main à l'étrangère; elle sentait que passer outre, c'était bien plus que de man-

quer de charité, c'était manquer de politesse ; elle sentait aussi que passer outre, c'était s'avouer vaincue par cette femme en plein théâtre, je veux dire en pleine église. Aussi la quêteuse dans cette anxiété étrange était hors d'elle-même! Quant à Lætitia, l'œil baissé et le cœur triomphant, elle attendait.

A ce moment solennel de rivalité entre deux femmes de ce modèle, il y eut une minute de lutte que je ne saurais exprimer. On eût dit que le service divin lui-même était suspendu; il n'y eut pas jusqu'à l'orgue qui ne fît silence. Entre ces deux femmes, l'une qui ne voulait pas demander l'aumône à l'autre, l'autre qui ne voulait pas faire l'aumône sans qu'on la lui demandât, il y eut un véritable duel plein d'anxiété et de terreur.

A la fin, la belle quêteuse fut vaincue, par la seule raison qu'elle était sur un mauvais terrain, comme cela peut arriver au duelliste le plus habile; la quêteuse céda, elle avait le soleil dans les yeux. Une fois son parti pris, elle s'avança vers l'étrangère et lui tendit sèchement la main avec la formule accoutumée : *Pour les pauvres*, *s'il vous plaît*.

Lætitia, qui la regardait depuis trois secondes pour le moins, et qui suivait ses moindres mouvements dans son âme, releva la tête. Son visage

était fort beau à cet instant; il était coloré comme se colore tout beau visage à l'approche d'une rivale dangereuse. Alors Lætitia regarda fixement la quêteuse, et, en femme qui sentait bien son avantage, elle rendit à la belle quêteuse mépris pour mépris, hésitation pour hésitation.

Ce serait un tableau à faire, en vérité.

Elles étaient là toutes les deux : l'une tendant la main avec l'arrogance du mendiant à escopette dans *Gil Blas*, l'autre regardant la quêteuse face à face, d'égale à égale, d'un regard irrité et qui disait comme le regard de Louis XIV : *Je crois que j'ai attendu.*

Il était impossible de se mépriser, de s'admirer et de s'insulter plus que ne faisaient ces deux femmes en ce moment-là.

Lætitia, sans perdre l'avantage de son regard, qui était tombé d'aplomb sur la quêteuse et qui la tenait en arrêt, tendit sa main par derrière à Prosper, demandant une pièce à donner.

Prosper, lui, plein d'anxiété, n'avait de regard et d'attention que pour la quêteuse; il sentait que sa destinée était pendante entre ces deux femmes: si sa femme était vaincue, il était, lui aussi, vaincu avec elle, vaincu sans retour; il ne vit donc pas la main que Lætitia lui tendait.

En ce moment, c'en était fait de la fortune de

Prosper, son piédestal était brisé, la quêteuse l'emportait sur l'Italienne; l'Italienne, forcée de se retourner, perdait l'avantage de son regard, elle cédait, sa proie lui était enlevée; heureusement elle fut secourue par un de ces hasards heureux que la passion enfante à chaque pas, et ce hasard sauva Prosper.

Le vieux duc de L***, véritable gentilhomme du bon temps, était à la droite de l'Italienne, un peu derrière elle, et pendant toute la messe, qui avait été longue, il s'était amusé à étudier les grâces de cette femme, ses poses pleines de décence et de charme, son cou si ferme et ses cheveux si noirs, et ses épaules arrondies, et son pied si petit; il était tout à elle, en vieux galant seigneur d'autrefois, qui fait bonne fortune de tout ce qu'il voit, et qui se plaît à admirer ce qu'il ne voit pas par ce qu'il voit. Il vit donc le geste de l'Italienne et sa main tendue par derrière, implorant une aumône avec le geste rapide et animé de l'impatience, comme une femme qui sent que l'occasion lui échappe d'humilier sa rivale. Prosper ne voyait pas le geste de Lætitia. Le duc de L***, qui tenait son aumône toute prête dans sa main, tendit sa main pleine d'or à Lætitia; Lætitia, sans se retourner, prit une pièce d'or dans la main du duc et elle la donna poli-

ment à la quêteuse. Ici finit cette lutte si bizarrement longue, dans laquelle l'étrangère eut tout à fait le dessus, grâce au vieux duc.

Cette pièce d'or ayant décidé la question comme à pile ou face, la noble quêteuse fut forcée de continuer sa quête et d'abaisser la première son regard et sa fierté. L'Italienne triomphait; elle était si heureuse qu'elle se retourna pour juger de l'effet de son triomphe sur Prosper. Elle se retourna, et, au lieu de Prosper, elle aperçut le vieux duc, la main tendue encore, et qui souriait comme un homme qui est bien heureux.

CHAPITRE XXXV

Vous pouvez juger par vous-même si cette journée avança les affaires de Prosper Chavigny. D'abord elle mit en vue son piédestal; ensuite elle apprit à Lætitia la mesure de ses forces et la puissance de son regard; enfin, elle attacha au char de la belle étrangère un homme d'un grand nom, auquel elle avait emprunté de l'argent sans le savoir, c'est-à-dire avec lequel elle s'était liée par le nœud le plus fort de la société moderne, l'argent.

Prosper profita de tous ses avantages en homme

adroit. Quand la messe fut finie, il se mit sur le passage de la quêteuse royale, et il la salua humblement, en homme qui sait bien qu'il a une faute à réparer. Le voilà donc tout d'un coup l'obligé d'un grand seigneur et le pardonné d'une grande dame, humilié deux fois, et par elle et par lui, c'est-à-dire dans la plus excellente position pour demander quelque chose, et surtout pour l'obtenir.

Je n'ai, à ce sujet, pas besoin d'entrer avec vous dans les détails usés que se permet le roman, ou dans le dialogue usé encore plus de la comédie. Vous concevez sans peine que cette femme eut mis bientôt le monde sur les traces de ce jeune homme. Prosper, se sentant soutenu et compris, se montra enfin à sa juste valeur. Il fut ce qu'il n'avait jamais pu être jusqu'alors, il fut lui-même. Il fut éloquent parce qu'il osait parler, il fut habile parce qu'il osait agir, il eut du cœur parce qu'il osa montrer du cœur. Il perdit toute sa méfiance de lui-même au milieu de cette tourbe qui venait à lui, qui lui tendait les mains, qui l'appelait de tous ses vœux. Une fois dans ce monde qu'il avait à peine entrevu de loin quand il était perdu dans la foule, Prosper découvrit tous les défauts de ce monde, il en comprit le fort et le faible. Il vit que ce monde de la Restauration man-

quait surtout de deux conditions de durée: la patience et la prévoyance. Il le vit perdu de ridicule, enfoncé dans ses préjugés, vaniteux et égoïste, il le vit tel qu'il était. Il était si bien placé pour le voir petit, ce monde; il était placé au-dessus de sa femme, et le monde était aux pieds de sa femme! Aussi il l'étudia en homme qui veut en profiter, il l'étudia sous toutes ses faces et dans toutes ses positions : à la messe d'abord, à la Bourse ensuite, à la cour après; car ce sont là les trois faces de la Restauration, la cour, l'église et la bourse; la bourse l'eût sauvée, elle est morte par la cour et par l'église, comme l'Empire est mort par la guerre; mais l'Empire n'avait qu'une seule face, la guerre, et c'est pour cela qu'il a vécu beaucoup plus que la Restauration.

Prosper Chavigny mit donc à profit le piédestal qu'il avait si admirablement choisi. Une fois placé sur cette belle hauteur, il profita de tous les avantages de sa position. Toute la société parisienne, dans ce qu'elle avait de plus puissant et de plus noble, passa sous son joug. Chacun vint baiser humblement l'éventail de sa femme. Elle, en femme habile, traitait ce monde en vraie parvenue, elle était la Dubarry de ce monde de hasard et de noblesse, elle l'accablait de ses caprices et de ses prévenances. Tantôt polie jusqu'à l'hu-

milité, tantôt insolente jusqu'au sarcasme; caressante, revêche, mauvaise et bonne tour à tour, toujours femme. Cette société oisive et qui ne demandait pas mieux que de se passionner pour quelque chose, blasée qu'elle était sur les prospérités et sur les revers, s'estima heureuse de se passionner pour cette femme. Aussi Lætitia partagea toutes les admirations contemporaines: elle fut aussi fêtée que la comédie de M. Scribe, cette femme; aussi fêtée que le roman de Walter Scott, cette femme; aussi fêtée que la musique de Rossini, cette femme. Cette pauvre Restauration était ainsi faite: elle allait en avant, tête baissée, cherchant des distractions à toute heure de sa vie, comme si elle eût été fondée sur des bases immortelles. Elle voulait de l'art, de la poésie et des amours, de la religion et de la toute-puissance, à tout prix. Elle a voulu trop de choses, l'ambition l'a perdue, elle est partie on ne sait où... Aussi, depuis ce temps, personne en France n'a plus voulu ni art, ni poésie, ni religion, ni amour. De toutes les ambitions du pouvoir passé, il ne reste chez nous que l'ambition du souverain pouvoir : nous sommes un peuple bien malheureux !

CHAPITRE XXXVI

En homme intelligent, Prosper vit tout d'un coup que, pour bien entrer dans le monde, il fallait être riche. La richesse est le commencement de toute fortune aujourd'hui. Prosper résolut d'être riche. Il commença sa fortune comme tous les hommes sensés la commencent, au hasard ; il voulut être riche, il fut riche. Il y a à Paris toujours un moyen certain de faire sa fortune, c'est de savoir les secrets des ministères, et, quand on sait bien ces grands secrets, c'est de jouer à la hausse et à la baisse, en ayant soin toutefois de jouer à la hausse quand le ministère est à la baisse, et à la baisse quand le ministère est à la hausse. Pour cela, il faut être fort instruit des affaires. Or, il savait toutes les affaires ; sa femme était au courant des moindres mouvements des finances ; elle savait vingt-quatre heures avant le roi les lois qu'on devait proposer, et je vous assure que c'étaient de formidables lois à cette époque ; des lois qui changeaient le taux de l'argent, des lois qui prélevaient un milliard d'indemnité, des lois qui parlaient du droit d'aînesse, des lois sur les blasphémateurs, des lois sur tous les principes de

l'ordre social ; c'était le bon temps alors des secrets d'État. Toute la machine sociale était en jeu, et ceux qui pouvaient appliquer leur oreille pour comprendre à l'avance quelques-uns de ces bruits étranges étaient sûrs d'être les bienvenus de la fortune. Ainsi fit Prosper ; il dressa sa femme à épier les moindres bruits des affaires. Il devint riche comme tous les hommes pauvres qui ont à devenir riches, il s'enrichit en vingt-quatre heures, grâce à son piédestal.

Oh ! quand il se vit riche, quand il eut éprouvé cette sensation nouvelle d'un homme qui foule sa terre, qui se couche à l'ombre de son arbre, qui peut couper cette ombre et la vendre aujourd'hui, s'il lui plaît ; quand il se fut bien posé à deux pieds dans son parc, et qu'il se fut dit, en étendant les bras entre deux mille arpents de terre : « Tout ce que je foule, tout ce qui est ici, entre le ciel et la terre, est à moi. L'air et les abîmes, et le ciel intermédiaire entre l'abîme et l'air, tout cela est à moi. » Oh ! quand il eut réuni ce piédestal, la fortune, à cet autre piédestal, sa femme, qu'il eut de joie ! Comme il bondit, se voyant enfin couché sur le registre de la propriété foncière ! Comme il s'amusa à regarder derrière lui marcher son fermier ! Comme cela lui plut de se dire : « Il y a des hommes qui, tous les ans, sans

que j'aie rien à faire, m'apporteront le fruit le plus précieux de leur travail. Il y a des hommes à présent qui, tout exprès pour me donner de l'argent tous les trois mois, bêchent la terre et mangent du pain noir; tout exprès pour moi ils sèvrent les enfants du lait de leur mère, afin que leur femme nourrisse à prix d'argent des enfants étrangers, et cet argent est pour moi ! Je suis le maître, et je règne ! Et, pour m'assurer ma propriété, les prêtres ont déclaré que le roi était légitime, et, tout exprès pour moi propriétaire, le roi s'est déclaré légitime, lui aussi; et, tout exprès pour moi, la pairie est héréditaire. » Oh ! quelle vive sensation éprouvait son âme alors ! et il se demandait parfois si c'était bien lui, en effet lui, Prosper Chavigny, du village d'Ampuy, le fils du vigneron Chavigny, le voyageur de la voiture Laffitte et Caillard, l'hôte de la maison de jeu, le cornac de Lætitia ; et il était très heureux et très fier quand il se répondait à chacune de ces questions : « C'est bien moi ! »

Il se sentait si habile de se voir si heureux !

CHAPITRE XXXVII

Que si vous me demandez où en était son piédestal, et comment il se conduisit avec elle, et quels mystères d'intérieur se passèrent entre eux, les deux associés...

Je vous dirai d'abord que vous êtes bien curieux.

Mais ensuite, comme, à tout prendre, il n'est rien qu'un écrivain ne respecte et n'estime à l'égal de son lecteur, quelles que soient ses questions, je répondrai à votre question autant que je le pourrai et comme je le pourrai.

Jusqu'au jour où je vous parle, les rapports de Prosper et de Lætitia furent les mêmes que dans leur voyage d'Italie en France. Dans le monde, Prosper et Lætitia, c'étaient le mari et la femme ; une fois rentrés chez eux, c'était Lætitia, c'était Prosper, c'étaient deux étrangers sous le même toit, séparé par un vaste salon ; ce n'étaient pas même deux associés, car Prosper eût rougi de s'avouer à lui-même qu'il était associé avec cette femme. A son sens, cette femme était son instrument, rien de plus. Elle était le dé avec lequel il avait joué contre le monde, comme on joue d'escroc à escroc : tant pis si le dé était pipé ! le plus

escroc aura le dé le mieux pipé, voilà tout. Il se jugeait donc habile d'avoir découvert cette femme, et rien de plus. Il la jugeait habile de s'être abandonnée à lui corps et âme et d'avoir fait à l'ambition utile le sacrifice de sa futile jeunesse. Il l'estimait comme on estime un fort algébriste, rien de plus, rien de moins. Il en prenait tous les soins possibles, il l'entourait de mille prévenances d'esclave, il eût voulu pour elle réchauffer l'air du printemps, épanouir la fleur vingt-quatre heures à l'avance pour qu'elle eût un bouquet plus beau; le soir, pour elle, il ne trouvait pas de tissus assez fins, de diamants assez brillants, de chevaux assez anglais; il ne trouvait rien d'assez beau et d'assez éclatant pour elle; il l'environnait de plaisirs, et de fêtes, et d'hommages; il était attentif à son sommeil, à son repos, au moindre enrouement de sa voix, au moindre voile qui s'étendait sur son regard; il était en peine de ses rêves, il était tout entier à elle, l'étudiant le matin et l'étudiant le soir. Jamais l'amour n'a poussé un homme de dix-sept ans à ces prévenances, à ces petits soins, à ce zèle ardent et empressé de toute la vie. Jamais la passion n'étendit sous les pieds d'une femme un plus beau tapis de fleurs; mais c'était tout ce que pouvait, tout ce que voulait l'amour; il pouvait tout, il voulait tout, hors l'amour. C'était

une liaison étrange et funeste : lui si beau et si jeune, elle si jeune et si belle ! si intelligents tous les deux, si admirés, si recherchés par le monde extérieur ; deux passions en sens inverse, marchant du même pas dans le monde et pendant le jour ; puis, la nuit, quand elles étaient rentrées sous le même toit, se réfugiant l'une et l'autre dans une alcove solitaire : voilà toute leur vie. Pensait-elle à lui ? Je l'ignore ; mais bien certainement lui ne pensait pas à elle ! Bien certainement, une fois à Paris, jamais il n'avait songé à toucher cette main qu'il chargeait de diamants, à baiser le bout de ces cheveux qu'il parfumait avec tant de soin, à toucher en frémissant de plaisir ces légères dentelles dont il parait sa déesse ; jamais il n'avait songé à donner dans le piège qu'il tendait pour les autres. Jamais il n'avait songé à devenir la dupe de ses propres prestiges, à se prendre à la glu qu'il avait préparée, à donner tête baissée dans cette passion exotique à laquelle il avait fait passer les Alpes avec tant de peines, de travaux, de continence et de dangers.

Elle, immobile, elle se laissait aller à l'obéissance passive. Elle s'abandonnait en aveugle à la pensée qui la guidait. Elle passait tête baissée à travers toutes ces fortunes et tous ces honneurs, frayant le chemin à Prosper, lui jetant de côté et

d'autre les fruits dorés, les fruits qu'elle cueillait pour lui à l'arbre de l'ambition, et n'en gardant pas pour elle, la pauvre femme ! Elle avait rempli la corbeille de Prosper, qu'elle n'avait pas même jeté un regard d'envie ou de regret sur la corbeille ; mais, s'il vous plaît, laissons-les tête à tête, elle et lui ; laissons-le à son ambition bâtarde et à son immorale spéculation. Je vous ai raconté, dans la première partie de mon récit, comment, pauvre et nu, il découvrit le secret de toute élévation dans le monde moderne ; je vous l'ai montré allant chercher au loin son piédestal. A présent, il est sur son piédestal, amenant à lui la fortune et les honneurs. Patientez encore, laissez-le encore sur son piédestal une heure. Dans mon prochain chapitre, je vous raconterai comment et pourquoi il en est descendu, si vous voulez.

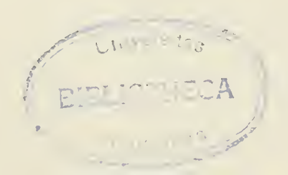
CHAPITRE XXXVIII

UN BAL CHEZ LA DUCHESSE DE BERRY

Donc, à présent, Prosper est riche et puissant. Habile et heureux qu'il est, il a réuni à son profit toutes les grandeurs, celle de l'or, celle du nom,

celle des places. Il a été un des hommes intelligents de la Restauration : il l'a comprise comme il fallait la comprendre, dans ses vanités; il l'a flattée comme il fallait la flatter, dans ses ridicules. Il a laissé de côté le point d'honneur libéral de la foule, et en revanche il a dominé la foule. Le succès de Prosper de Chavigny est facile à expliquer dans ce temps-là; il fut à la fois courtisan actif, chrétien zélé et spéculateur habile. Il se couvrit de cette triple auréole, de cette double consécration : or, de la croyance et de la flatterie, voilà pour la cour! puis il eut une très belle femme, voilà pour le monde! puis, enfin, c'était un homme de mérite et d'esprit, voilà pour l'époque dans laquelle il vécut! En effet, ce que nous avons gagné surtout à faire la révolution de 89, c'est que, grâce à cette révolution, il faut beaucoup de talent et d'esprit même pour n'être qu'un intrigant heureux.

Aussi toute la ville eut-elle bientôt les regards sur Prosper; l'attention générale vint le trouver et l'admirer, et lui dire avec un décevant sourire : «Vous êtes heureux, Seigneur!» Il eut bientôt tous les privilèges du monde aristocrate. Le Gymnase, l'Opéra, les livres nouveaux, le portrait de sa femme en pleine exposition, le père Chaussier pour médecin et le curé de l'Assomption pour



confesseur, l'athée et le jésuite à la fois à son chevet; que vous dirai-je enfin? Prosper eut encore le bonheur d'être vivement attaqué par les petits journaux de l'époque; rien ne manqua plus dès lors à sa faveur, il marcha dans l'opinion l'égal des plus puissants et des plus nobles, il partagea avec eux les sarcasmes de la presse, il eut la croix d'honneur et il fut invité au jeu du roi!

Dans ce temps-là, qui n'était pas une époque d'égalité comme est la nôtre, il faut vous dire que les moindres distinctions étaient puissantes et enviées; le ruban rouge à la boutonnière était presque aussi difficile à obtenir, dans ce temps-là, qu'une diminution dans l'impôt serait difficile à remporter aujourd'hui. Être invité au jeu du roi ou a la messe du roi, ou à la chasse du roi, c'était recevoir un brevet de gentilhomme; aujourd'hui que le premier venu s'en va donner une poignée de main au souverain qui passe, quel que soit son rang; aujourd'hui que la première pierre qui vous touche par bonheur vous fait chevalier d'honneur, vous ne concevriez guère la joie de Prosper de Chavigny à chaque petite distinction qu'il recevait de la cour, et peut-être auriez-vous raison aujourd'hui.

Mais lui, lui qui se souvenait toujours d'Am-

puy et de son village; lui qui se rappelait sans cesse son isolement dans Paris, sa figure pâlie par la faim, son nom méconnu, son malaise inouï, son dégoût profond, la perte de ses rêves les plus chers, lui qui avait toujours une vengeance à tirer de cette ville vénale, il recevait chaque faveur nouvelle avec le bonheur d'un homme qui se venge; on lui donnait la croix d'honneur, et il était heureux et fier comme s'il eût blessé en duel son ennemi mortel. Il eut donc encore cela, qui servit à merveille son succès; on découvrit qu'il était sensible aux honneurs de la vanité, aux distinctions extérieures, à tous les petits honneurs qui entretiennent dans la bonne opinion ce que l'on appelle la cour, et on lui sut bon gré de cette vanité. Plus sa vanité était mesquine, et plus elle flattait les courtisans. Voilà pourquoi pour lui une distinction n'attendait pas l'autre, il ne se lassait pas plus d'en demander qu'on ne se lassait de lui en accorder; il accumulait ainsi en silence les places, les dignités, les honneurs, avec autant de soin qu'un procureur du roi de nos jours entassant ses accusations pour un nouveau procès contre un journal d'opposition.

Plus il avançait en grade et en estime dans le monde, et plus Lætitia lui devenait inutile. A chaque nouvelle grandeur qui venait à Prosper,

son piédestal s'abaissait d'une coudée; mais, il faut le dire à sa louange, jamais il ne manqua un seul instant aux égards qu'il s'était imposés pour Lætitia; jamais, au plus fort même de son crédit et de sa puissance, il ne cessa d'avoir pour cette femme les attentions les plus délicates. Arrivé au faîte du crédit, il la traitait comme il l'avait traitée le premier jour. Il était tout à elle au dehors, soumis, indulgent, prévenant, flatteur, obéissant et esclave de ses moindres fantaisies, amoureux de sa femme comme un grand seigneur très bien élevé, très ambitieux, qui tient à plaire aux femmes des autres, et qui commence par plaire à la sienne en homme comme il faut qui sait son métier.

Du reste, toujours aussi réservé quand il était tête à tête avec elle, il ne lui parlait jamais que d'ambition ou de plaisirs; mais vous savez que dans son plan les plaisirs étaient encore de l'ambition.

Ce jour-là, vous allez croire que je vous parle d'un siècle, M. et Mme de Chavigny avaient reçu une invitation longtemps enviée, longtemps sollicitée, et que Prosper, malgré tout son crédit, avait désespéré bien souvent d'obtenir. Mme la duchesse de Berry, cette jeune femme si vraie et si bonne, princesse italienne et française, poésie ita-

lienne et grâce française, plutôt grande dame que haute princesse, plutôt jeune femme que mère de roi, plutôt populaire qu'elle n'est royale, cette élégante et bienveillante protectrice de l'art secondaire en France, cette femme qui a fait M. Scribe et M. Auber, qui aurait fait M. Gérard au besoin, Mme la duchesse de Berry donnait un bal à toute la cour.

Hélas! à présent elle est captive. La salle de bal a fait place à une prison; les joyeux appartements se sont abaissés de six pieds sur la tête de cette pauvre femme, les festons de fleurs ont été remplacés par des barreaux de fer, les courtisans brodés se sont évanouis devant le commissaire de police en écharpe tricolore, tout s'en est allé de ce monde royal éclatant sous les bougies : musique, amour, rêveries, dévotion, mensonges, flatteurs! Elle est restée seule entre un vieillard et une femme, toute seule! De ces musiciens nombreux, si nombreux à ses fêtes, elle n'a pas gardé le Blondel aveugle. Elle aura beau prêter l'oreille, elle n'entendra que la mer, la mer! comme Napoléon, la mer pour ceinture à cette pauvre femme! Quoi qu'il en soit, la duchesse de Berry, dans ce temps-là, donnait un bal.

Oh! c'étaient là des fêtes immenses, des joies à part, un éclat féodal! c'étaient là des saturnales

au delà de la Charte constitutionnelle, tout autant que les chants de Saint-Roch! C'étaient là des fêtes d'aristocratie et de vieille cour! Aussi, comme ces jeunes gens et ces jeunes femmes se hâtaient de dépouiller le vêtement constitutionnel avant d'entrer dans ces salons du Versailles parisien! Comme ils laissaient à la porte le frac uni pour l'uniforme brodé et l'uniforme brodé pour les costumes du XVIIe siècle! et bientôt le XVIIe siècle pour l'âge féodal, ou, mieux encore, pour les temps de Henri III et de Louis XIII, ces époques de souveraine puissance, auxquelles ils revenaient tant qu'ils pouvaient dans leurs fêtes! Innocente rêverie qui n'était pas sans danger! déguisement trop somptueux pour cette royauté d'une heure, et qu'elle a payé par une nudité de toute la vie! Mais cela était ainsi; il fallait à ces prodigues de l'avenir toutes les révoltes possibles contre l'avenir. Ils aimaient à rejeter la vie présente dans les hasards du passé; ils se plaisaient à défier les accidents de la vieille monarchie et à remonter de nouveau le courant rapide qui avait entraîné si loin les rois d'autrefois. Pauvre et malheureuse royauté! Mais cela était ainsi, cela paraissait beau à ces jeunes gens et à cette jeune femme de jouer à pile ou face toute cette puissance; à ce jeu imprudent ils devaient perdre; ils

devaient perdre, ils ont perdu ; ils jouaient contre le peuple, ce rude joueur! Ils se couvraient donc, aux bals de Mme la duchesse de Berry, d'un habit d'emprunt. Ils prenaient les noms d'autrefois, ceux, du moins, qui n'avaient pas déjà des noms d'autrefois; ils allaient d'un pas haletant jusqu'aux règnes passés; ils voulaient à toute force que le roi de ces fêtes nocturnes s'appelât Louis XIII, par exemple, et que leur reine se nommât Marie Stuart! Insensés! insensés! ils jouent avec des royautés vaincues, ils ressuscitent des pouvoirs détruits, et, rêvant de nouveau des sceptres pourris, ils rendent à l'écho de la vieille histoire des noms devenus ridicules, de formidables qu'ils étaient. L'écho, plus sage qu'eux, ne trouve pas de son pour les répéter, ces noms dépouillés de tout prestige! Insensés! ne dirait-on pas, à les voir jouer les rôles de ces majestés d'autrefois, que leur majesté présente est à l'abri de tout orage, et que c'est pour eux que le paratonnerre a été inventé par l'ouvrier inventeur des États-Unis, le jour où il *enlevait le sceptre aux tyrans et la foudre au ciel?* Mais cela était écrit là-haut, et Mme la duchesse de Berry donnait des bals masqués.

A ces bals se rendait toute la cour; à ces bals les deux éléments, ou plutôt les trois éléments de

cette cour, se réunissaient sans se confondre. Les trois noblesses de l'époque étaient en présence, se toisant de la tête aux pieds avec tout le dédain dont elles étaient capables, et s'étonnant, dans leurs moments de sang-froid, en se comparant, combien elles se valaient l'une et l'autre. Et, en effet, elles se valaient l'une l'autre, car toutes les trois elles étaient sur leur déclin; le même jour avait signé leur arrêt de mort et leur acte de noblesse. La vieille noblesse ressuscitée était morte, la noblesse impériale était morte, la noblesse du talent était morte aussi : car une révolution était proche qui les menaçait toutes les trois, révolution impitoyable, comme ses pareilles, pour tout ce qui est aristocratie! N'importe! cela plaisait au roi et aux duchesses de réunir toutes les aristocraties du pays en un seul bloc, et de voir par leurs propres yeux celle qui était la plus forte. Pour commencer, il fallait que les deux jeunes noblesses, la noblesse soldatesque de l'Empire et la noblesse civile de la Restauration, se revêtissent au préalable du blason et des couleurs de l'ancienne noblesse, comme on mettait autrefois les nouveaux docteurs dans la robe trouée de Rabelais.

Il y avait donc bal à la cour. Prosper y fut invité, grâce à sa femme encore. Ce fut la dernière

fois qu'il se servit de son piédestal. Après l'avoir introduite à l'église, son piédestal lui ouvrit la cour. Cette femme le prenait par la main encore une fois, elle le faisait duc et pair de France pour toute la nuit. Pour toute une nuit de bal, Prosper s'appelait Montmorency, et vivait de compagnie avec les plus vieux noms de la noblesse dans les plus vieux temps de la monarchie. Il allait de pair, enfin, avec tout ce que l'histoire de France présente et passée avait de plus illustre et de plus grand. Prosper au bal de Mme la duchesse de Berry, concevez-vous cela? Prosper Chavigny la dague au côté, le pourpoint brodé en or, le manteau fleurdelisé, Dieu me pardonne! et donnant la main à sa femme, qui est duchesse de Mantoue ou de Valentinois. Voilà ce que c'est que d'avoir un piédestal. C'est le même jeune homme pourtant qui, arrivant de son village plus jeune et plus beau que vous ne le voyez à présent, ne trouvait pas au coin de la rue une femme, le soir, qui l'appelât de sa voix rauque et qui lui jetât au visage son haleine fétide et ses chansons de carrefour! C'est Prosper lui-même, prince du sang, dans cette nuit royale; presque aussi longtemps prince que Henri de Valois et Henri IV, plus longtemps prince que tant de rois de ce monde, qui n'ont pas régné toute une nuit! Il allait donc

tranquillement et tête levée, dans ce bal, conduisant sa femme par la main.

On eût dit que l'Italienne se sentait à sa dernière heure de puissance. Elle n'avait jamais été plus hautaine et plus belle. Encore une fois elle traînait Prosper à la remorque; encore une fois elle venait de le faire quelque chose; encore une fois il était là, devant elle, son ouvrage, à elle seule, lui, ce jeune homme si plein de génie et de force d'âme; lui, ce jeune homme si beau, qui ne l'avait pas aimée, elle si belle, et dont elle avait fait la fortune par sa toute-puissante beauté; elle triomphait encore une fois, l'Italienne; et, comme elle comprenait confusément que sa dernière heure était venue, elle se hâtait d'être heureuse et fière; elle se livrait à tout son orgueil; elle s'enveloppait noblement dans son manteau de drap d'or; elle relevait sa robe et sa tête. Le peuple des courtisans se pressait autour d'elle en battant des mains; toute la cour vint au-devant d'elle pour la voir. Ninon de Lenclos, la joyeuse fille, donnant la main à Mme de Maintenon, la sévère femme; Diane de Poitiers appuyée sur Mme de Tencin; la reine Blanche donnant le bras à Marie Stuart, suivie de son page. Or c'était la duchesse de Berry qui jouait, ce soir-là, le rôle de Marie Stuart; le rôle du page était échu à celui qui fut le roi

Henri V, et qui n'est plus même le duc de Bordeaux; page exilé d'une Marie Stuart captive et chargée de fers par sa famille! Dites après cela que les présages sont menteurs!

L'attitude de Prosper, dans cette noble foule, fut moins assurée que celle de sa femme. Prosper, arrivé à pouvoir se passer de son piédestal, commençait à en rougir, et il commençait à se dire à lui-même que c'est une belle chose de marcher de niveau avec les autres. — L'ingrat! il avait touché à une plus haute élévation qu'il n'avait rêvé! Que cette femme lui parut donc, ce soir-là, orgueilleuse à outrance! L'ingrat! il ne voyait pas que l'orgueil de cette femme lui venait de son profond désespoir, tant elle sentait au fond de l'âme qu'elle devenait inutile à Prosper. J'avais besoin de vous expliquer avec soin toutes ces nuances de vanité intérieure pour vous faire comprendre la scène très périlleuse à décrire, et très facile à concevoir cependant, qui me reste à vous raconter.

CHAPITRE XXXIX

Le bal avait duré toute la nuit. Cette contrefaçon vivante des vieux temps, ces jeunes gens en vieux costumes, s'étaient agités toute la nuit,

dans ce moyen âge de carton doré; toute la nuit, ils avaient fléchi le genou devant la toute-puissance de théâtre qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes, parodie insolente et dangereuse! tout ce monde haletait de fatigue. Ces grandes dames, chargées d'armoiries et embarrassées dans l'ample robe de leurs grand'mères, regrettaient leurs robes plus simples et plus faciles à porter. C'était à voir, ces femmes arrachant les mouches de leurs visages, secouant la poudre de leurs cheveux, soulevant de leur pied mignon la longue queue de leurs robes de brocart! mal à l'aise et encore si sveltes dans leurs amples paniers! Le spectacle qu'elles jouaient était à sa fin; leur costume leur pesait, à présent que le jour allait venir. Il en était ainsi pour les hommes. Ces jeunes gens ployaient sous le poids gothique du velours; leurs manteaux brodés chargeaient leurs épaules, les plumes de leurs chapeaux tombaient lourdement sur leurs yeux éblouis; le haut-de-chausses et le pourpoint allaient mal à ces tailles faites exprès pour le pantalon et l'habit sans grâce de notre époque. Le déguisement allait finir : le jour tombait d'aplomb sur ce monde fardé. Or, quand vient le jour, adieu la féerie, adieu le moyen âge, adieu les troubadours, les héros et les châtelaines, adieu le manoir féodal aux tours gothiques; tout s'en va, et,

revenu du monde où vous êtes plongé, vous n'avez alors que la réalité toute nue : le château des Tuileries, fort simple, sans fossés, sans pont-levis, sans tourelles ; la Seine bourgeoise tout simplement chargée de baignoires et de bateaux de charbon ; le garde royal aux soupiraux des cuisines, et le journal d'opposition rude et fier, et hautain, et ricaneur, qu'on apporte le matin au château ; le journal, cette inquiétante voix du peuple, qui dit au maître chaque matin: *Souviens-toi que tu es un homme.*

Le joyeux matin s'en vient frapper à la porte du château royal, et d'un regard il dissipe toutes les ombres de féodalité dont il s'entoure. Il n'y a pas de prestige possible sous les rayons de ce soleil qui se lève en même temps sur le roi et sur la Charte. La nuit peut favoriser les tournois et les présentations royales, mais tous ces hommes d'autrefois, les pages, et les varlets, et les hérauts d'armes, fantômes surpris après minuit, tout s'en va le matin pour faire place à la vie réelle : au député qui passe, à l'écrivain qui taille sa plume, au poète qui chante, au musicien de la borne qui soulève les passions populaires aux sons criards de l'orgue de Barbarie. Le moyen, après cela, de prolonger ce rêve brillant de toute-puissance, de féodalité et de grandeur !

Ce fut donc le bal masqué, le dernier effort de la vieille royauté pour reconquérir ce qu'elle avait perdu. Ce bal fut aussi une restauration manquée. Hélas! quelques jours après, il fallut que tout ce monde descendît brusquement des hauteurs où il s'était élevé en songe. Le peuple vint, qui brisa d'un souffle tous les apprêts du bal, et, quelques jours plus tard, on vendit à l'encan les verres des buveurs, les armures des chevaliers, la livrée du page Henri, la selle de son petit cheval, et jusqu'à votre dernier voile, Marie Stuart de Blaye! Le bal masqué et la Restauration, deux choses mortes en naissant, deux anachronismes dangereux, tout cela devait finir en même temps.

CHAPITRE XL

Prosper, qui était un homme intelligent et qui portait son intelligence partout, comprit d'un coup d'œil les vanités et les dangers de cette fête, si peu dangereuse en apparence. Il devina la futilité de ces déguisements, il aperçut l'abîme qui se creusait sous les pas folâtres des danseuses; il se trouva alors si misérable et si mesquin dans son déguisement, et ce déguisement lui allait si mal,

qu'il comprit que, de tous ces habits empruntés au monde gothique, pas un seul ne servirait à deux reprises. Alors il se trouva tout nu et il eut froid. Il laissa donc Lætitia au milieu du bal, et, reprenant dans l'antichambre son manteau de chaque jour, il descendit le grand escalier des Tuileries, détruit à présent par le sacrilège d'un maçon, puis il entra dans la vaste cour, et là il se mit à se promener de long en large, à la pâle clarté de cette pâle matinée d'hiver.

Il se promenait de long en large dans ce château noir et sombre au dehors, comptant les dernières bougies qui jetaient leurs dernières clartés, prêtant l'oreille aux accords mourants de la fête, et s'avouant à lui-même que cela était bien mal de jouer, comme de vrais enfants, avec les vieux costumes, avec les vieilles croyances, avec les vieux pouvoirs du vieux temps. Comme il était à réfléchir ainsi, prévoyant confusément l'avenir et avec la perception d'un somnambule, comme il se promenait ainsi à grands pas attendant la fin du bal, il se trouva tout à coup en présence d'une apparition inattendue.

CHAPITRE XLI

Il se trouva en présence d'Ernest. Ernest avait revêtu pour ce jour-là l'habit de cour du temps de Henri III. A voir sa taille élégante et bien prise, son corps fluet, son œil audacieux et libertin, on l'eût pris pour quelque favori de la reine, chargé par elle de refaire et de polir les mœurs et de les jeter dans cette mollesse toute italienne qui profita si bien à son ambition et à sa cruauté. Prosper, lui aussi, avait revêtu l'habit à guimpe et la fraise italienne. On eût dit, à les voir de loin, deux courtisans de Catherine de Médicis.

Mais, sortis du bal, ni Prosper ni Ernest ne songèrent plus à leurs costumes, ils avaient repris l'un et l'autre leur allure de tous les jours. C'était la première fois, depuis la maison de jeu, qu'Ernest se trouvait face à face avec Prosper.

Ces deux jeunes gens qui, sans se connaître, s'étaient à la première vue jetés dans les bras l'un de l'autre quand ils se surprirent tous les deux dans le même revers de jeu, hésitèrent un instant à s'embrasser quand ils se surprirent dans la même faveur, invités au bal de la cour.

Ernest, en sa qualité d'ancien noble et de jeune pair, aborda Prosper le premier.

« Monsieur, lui dit-il, je suis peu étonné de vous voir en si bon lieu. Je viens de laisser votre femme là-haut. C'est un vilain métier que vous faites-là, Monsieur. »

Disant ces mots, Ernest mit machinalement sa main sur sa dague. C'était son mouchoir de poche qu'il cherchait. Prosper, en homme bien appris, porta la main à sa fraise.

« De quelle femme me parlez-vous, Monsieur?

— Parbleu! dit Ernest, je vous parle, je crois, de votre femme, de M[me] de Chavigny, j'imagine, que j'ai laissée là-haut jouant au mieux le rôle de la marquise de Presle, tout au moins. Je suis fort étonné que vous ayez sitôt oublié votre femme et ce que vous lui devez.

— Bah! dit Prosper en arrachant un morceau de ses plumes blanches, c'est une femme qui se retrouvera toujours. »

Ernest, confondu du sang-froid de Prosper, répliqua vivement :

« Mais il me semble que si c'est un autre qui la trouve, cette femme, il pourra bien trouver aussi votre place au Conseil d'État, par exemple, et vos invitations au bal de Madame. Prenez-y garde, Monsieur!

— Pour cela, reprit Prosper, pour cela, je le veux bien, Monsieur. Prenne qui voudra mon titre, ma faveur et ma femme; vous-même, si vous voulez tout cela, prenez-le. Cela me sera aussi facile à vous donner qu'autrefois mes vieux louis et ma vieille montre d'or. N'humilions personne, Monsieur ! »

A ce souvenir, Ernest se sentit ému, il se rappela tout d'un coup cette fatale nuit de ruine où il pensa associer à sa perte ce jeune homme si candide et si bon qu'il avait trouvé sur le seuil de la maison de jeu. Il pensa à l'abandon de ce jeune homme, à sa naïveté, à sa bonne grâce, à leur association d'une heure. Il pensa que c'était lui, Ernest, qui avait jeté dans l'âme de Prosper les premières semences de cette ambition forcenée qui l'avait déshonoré et perdu. Ernest se sentit un remords à la vue de Prosper tombé si bas, de si haut qu'il était; il renonça donc à son dessein prémédité de l'insulter en pleines Tuileries, et, laissant de côté tout sentiment amer, il lui tendit la main avec un sourire et un regard qui en disaient plus que toutes les excuses. Les deux jeunes gens étaient faits pour s'entendre et pour s'aimer.

Prosper fut touché de la démarche d'Ernest; il prit sa main et la serra avec toute effusion. C'était la première fois, depuis sa fortune, que Prosper

avait reçu la main d'un ami dans la sienne sans que cet ami eût l'arrière-pensée de lui enlever sa femme; c'était la première fois que Prosper avait vu un sourire qui ne fût pas pour sa femme. Il sentit donc tout le prix de ce salut amical et désintéressé. Puis en même temps il sentit qu'il devait à cet ami retrouvé un compte exact de sa conduite passée. Il comprit que, puisque Ernest était intérieurement affligé, il devait à Ernest, il se devait à lui-même, de le rassurer complètement. D'ailleurs, à force de prospérités, la conscience était revenue à Prosper : il était trop heureux pour ne pas sentir le besoin d'être aimé pour lui-même; il avait trop de richesses pour n'avoir pas besoin d'estime. Il résolut donc, et tout de suite, de s'expliquer avec son ami; il lui parla donc en ces termes, après lui avoir rendu sourire pour sourire, regard pour regard.

« Ainsi donc, toi aussi, Ernest, tu crois à ce que le monde appelle mon infamie, et cependant, mon ami, je n'ai fait que me servir de tes conseils.

— Tu n'as fait que te servir de mes conseils ? dit Ernest.

— Ne m'avais-tu pas enseigné, reprit Prosper, que pour m'élever dans le monde il me fallait un piédestal ?

— C'est juste, dit Prosper.

— Et ne m'avais-tu pas dit que j'aurais beau être jeune et brave, avoir de l'âme et du cœur, être beau et passionné, tout comprendre et tout savoir, je ne percerais jamais dans ce misérable monde si je restais là tout seul au milieu de tous, ou plutôt là tout seul heurtant ma tête contre les genoux de ces hommes qui sont tous élevés, chacun sur son piédestal ?

— C'est encore vrai, dit Ernest.

— Ne m'avais-tu pas prouvé que rester ici tout seul à espérer en mes propres forces, me confiant à mes seules ressources, c'était prendre un parti plus que désespéré, un parti inepte et stupide ? Ne me l'as-tu pas dit, Ernest? »

Ernest fit un signe de tête qui disait : « Je te l'ai dit !

— Eh bien ! eh bien ! dit Prosper, eh bien ! ce que tu m'as conseillé, je l'ai fait ; tes leçons, je les ai mises en pratique. Ce piédestal qui me manquait, j'ai été le chercher au loin, je l'ai trouvé en Italie ; je l'ai amené à travers les Alpes, et, après mille travaux et mille fatigues, jusqu'à Paris. A Paris, je l'ai disposé avec art, je l'ai paré avec amour, je l'ai fait aussi splendide que j'ai pu, puis j'ai dit à la foule : « Venez voir mon piédestal ! » Et, comme mon piédestal était beau et d'un noble marbre, la foule est venue pour le voir, et en le

voyant elle m'a vu, moi aussi ; et moi, grâce à mon piédestal, j'ai fait une grande fortune, je suis allé à une grande faveur, je suis devenu puissant, j'ai marché de pair avec les plus élevés, je suis parvenu à tout, même à porter un déguisement de prince avec des princes cette nuit. J'ai vaincu le monde, j'ai foulé le monde aux pieds. Il a été mon laquais très humble, il a porté ma livrée tant que j'ai voulu, il m'a servi avec plus de soumission que si j'eusse été le roi de France : car, en me servant, le monde servait ses passions les plus viles et les plus égoïstes ; car il sacrifiait à cette noble et éternelle occupation du monde, l'adultère ; car il se ruait dans cette grande distinction entre les hommes, l'adultère ; car il ajoutait une nouvelle page à cette longue et interminable histoire de toutes les puissances de la terre, l'adultère. J'ai été le maître du monde, grâce à mon piédestal, ou plutôt grâce à toi, mon ami Ernest, grâce à toi ! Sois donc béni par moi, Prosper Chavigny, jadis pauvre, inconnu, mendiant, aujourd'hui vicomte de Chavigny, l'électeur Chavigny, l'éligible Chavigny, le grand officier Chavigny, le conseiller d'État Chavigny, et, comme tu vois, le mignon de Henri III à la cour de France, Chavigny. »

Ernest, entendant Prosper parler ainsi, recula de deux pas.

« Mais, dit-il, est-ce donc moi qui t'ai dit de te servir de ta femme pour aller aux honneurs? L'as-tu donc entendu ainsi, Prosper? En vérité, ton erreur est grande; ce n'est pas moi qui t'ai dit cela, mon ami, en vérité!

— Ce n'est pas toi! reprit Prosper. Et qu'ai-je fait cependant en prenant une femme belle et jeune, spirituelle et jolie, capricieuse, souriante, Italienne et Française à la fois, qu'ai-je fait autre chose, sinon de chercher le plus beau piédestal qui se pût rencontrer dans le monde? Qu'ai-je fait, sinon m'élever à la hauteur de mes nobles compatriotes? Qu'ai-je fait, sinon flatter leurs penchants les plus naturels? Ce n'est pas ton conseil, me dis-tu; mais, je te prie, quel autre piédestal aurais-je donc pu choisir si je n'avais pas rencontré celui-là? Mais, je te prie, où le trouver, ce moyen facile d'être vu par tous? Je n'ai trouvé que celui-là, je l'ai pris, il m'a réussi; qu'importe à présent? Voudrais-tu être le seul à me renier, toi, mon ami, toi qui seul aurais le droit de me plaindre, puisque, seul de tous ces hommes, tu n'es pas accouru à cette facile curée que le monde appelle mon déshonneur? »

Ainsi parlaient nos deux amis. De temps à autre les grands seigneurs de la soirée, descendus des salons du pavillon, demandaient leur voiture;

en passant, ils saluaient tous Prosper d'un geste amical. Prosper, se voyant saluer ainsi, frémissait de rage et d'indignation.

« Oh ! dit-il, c'est vrai pourtant, tu as pourtant raison. Ernest, j'ai joué un triste jeu avec ce paradoxe ! Me voilà terriblement familier avec les hommes de la cour ! Voilà qu'ils me saluent et qu'ils me traitent d'égal à égal ! J'en suis venu là. Oh ! tu as raison, le mépris me gagne, je suis trop haut placé pour que le mépris ne m'atteigne pas à présent ; tu as raison, tu as raison. Il faut en finir, il faut briser mon piédestal ; cela est affreux, cela est affreux, te dis-je ! Me voilà donc, moi, déshonoré, me promenant en habit de duc au milieu des Tuileries, noble en rêve, moi duc comme Mme du Barry était comtesse ! Me voilà, moi, anachronisme brodé au milieu de la société du XIXe siècle ! Oh ! c'est infâme, en effet ! Oh ! ma main s'est brûlée en touchant ces grandeurs factices ! J'ai fait du vice à l'heure où le vice n'était plus possible ! Je me suis grandi sur le déshonneur à l'instant où le déshonneur ne grandissait plus personne ! J'ai mal fait, j'ai mal fait, j'ai mal fait ! Il faut que j'en finisse, il faut que je me venge, mon ami, il faut que je rentre dans le monde, pur et libre, honoré et respecté, il le faut. Et cela se fera, pardieu ! Et cela se fera bien et vite, et cela

se fera à coup sûr! Et tu as beau t'étonner, cela se fera en tout respect des bienséances les plus sévères, des préjugés les plus scrupuleux ; cela se fera aussi vrai que je suis un honnête homme, aussi vrai qu'Ampuy est assis sur les bords du Rhône. Cela se fera, où et quand? Demain, dans huit jours, tout à l'heure, vois-tu! vois-tu! »

Puis il se promenait, rejetant son manteau par derrière, et il se parlait à lui-même, oubliant Ernest tout à fait.

« Oui c'est cela, j'ai été trop loin, j'ai joué avec l'infamie, elle me retombe sur le front; j'ai voulu déshonorer les hommes, et ce sont eux qui me déshonorent. C'est cela, je suis pris au piège. Un piège si bien tendu cependant! Je suis la victime de mon sophisme... Mais comment faire? grand Dieu! grand Dieu! »

Et il se tordait l'esprit et les mains. Et cet homme, qui avait attendu si longtemps l'heure de la vengeance, ne pouvait plus attendre une heure, plus une minute ; son infamie lui pesait à présent plus que sa pauvreté ne lui avait jamais pesé. Il voulait la rejeter à tout prix, et cependant, tout en rejetant sa honte, il pensait à conserver sa fortune. A son sens, et la main sur sa conscience et sur son cœur, sa fortune était à lui, à lui seul ; il l'avait gagnée à force de travail et de talent, et de

nuits passées dans les veilles, à force de courage et d'attention sur lui-même et sur les autres. Tant pis pour les autres s'il avait eu besoin de leur stupide passion pour cette femme pour qu'ils consentissent à se servir de son courage, de son âme, de son talent, de son esprit et de tout ce qu'il valait, lui, le beau et l'honnête jeune homme! Tant pis pour cette société si elle est assez blasée et assez malheureuse pour ne tendre la main qu'aux hypocrites et aux infâmes; tant pis pour elle si elle ne reconnaît le mérite que lorsque ce mérite lui est signalé par une bassesse; tant pis! Et qu'elle prenne garde, cette société gangrenée, au jour où les jeunes et les forts se feront justice, au jour où ils oseront être jeunes et forts tout seuls et sans condition! Quelle prenne garde à elle! En attendant, il a su se faire justice à sa manière, lui, Prosper, de cette société mauvaise; lui, le nouveau venu de son village, l'innocent enfant qui n'a trouvé ni aide ni protection parmi les hommes; lui, le savant écolier, qui parlait si bien, qui pensait si bien, doué de toutes les vertus de l'esprit et du cœur; lui, Prosper le pauvre, le méprisé, l'inconnu Prosper, fils de Jean Chavigny le vigneron.

Rien ne saurait peindre l'agitation de ce jeune homme, rien ne saurait exprimer cette poignante

violence d'un remords qui vient tout d'un coup, et qui tombe d'un seul bond sur une âme innocente et tranquille, lueur horrible dans une nuit profonde ! Ainsi était Prosper. Le premier geste de mépris qu'il avait rencontré sur sa route lui avait révélé toute l'horreur de sa position. Le simple coup d'œil de Prosper lui avait dit plus que tout ce qu'on avait pu lui dire. Il fut décidé sur-le-champ : il résolut de briser son piédestal. Le cruel !

CHAPITRE XLII

Mais comment en sortir, de cette position funeste, et comment en sortir sur-le-champ ? Là était toute la question. Il est vrai qu'avant d'entrer dans cette fatale carrière d'ambition, il avait eu soin de se réserver une porte secrète pour en sortir quand il voudrait. Mais comment ouvrir cette porte tout de suite ? Ne perdait-il pas le fruit d'une retraite habilement combinée ? Et puis, il y a des préjugés que la société exige impérieusement qu'on observe. Il avait beau se répéter à lui-même la grande raison qui lui conservait sa propre estime, il sentait que ce n'était pas assez de

sa propre estime pour être estimable, qu'il lui fallait encore l'estime des autres, et qu'avant de se servir d'aucun de ses avantages, il devait obéir au préjugé.

Il était si malheureux, il y avait tant d'anxiété et de douleur sur son visage, qu'Ernest en eut grand'pitié. Ernest garda le silence et baissa les yeux.

Un incident très naturel vint heureusement les tirer tous les deux de leur embarras, et donner à Prosper les moyens de se mettre au moins au pair avec les préjugés de ce siècle.

CHAPITRE XLIII

La fête royale était tout à fait finie; la foule s'était évanouie comme elle était venue; le silence avait fait place au bruit des voitures. Prosper était dans la cour du château, presque seul avec Ernest.

Tout à coup une femme passe devant eux d'un pas rapide. Cette femme était suivie de près par un cavalier qu'elle paraissait vouloir éviter avec ardeur. Ernest les vit à peine passer l'un et l'autre, mais Prosper les vit bien distinctement,

et d'un bond il arrêta le cavalier au milieu de sa course; la jeune femme s'arrêta aussitôt, comme si elle eût été retenue par la même main. Elle était arrêtée autant par l'indignation que par sa course rapide. Le cavalier qui la poursuivait cherchait en vain à se débarrasser des ongles de fer de Prosper. Ernest arriva assez à temps pour considérer ce poétique tableau.

Ils étaient là tous les trois, elle triomphante, Prosper en délire, le jeune amoureux humilié à en mourir. La présence d'Ernest rétablit l'équilibre entre Prosper et le jeune homme. Prosper lâcha le jeune homme lentement, comme l'oiseau lâche une proie meurtrie, qu'il est sûr de ressaisir aussitôt. Prosper dit au jeune homme : « Monsieur, vous insultez ma femme! vous me ferez l'honneur de m'en rendre raison. »

L'Italienne, entendant ainsi parler Prosper, se figura que Prosper était jaloux enfin! Elle voyait Prosper s'irriter contre un de ses amants enfin Elle triomphait, l'Italienne, de la fureur tardive de Prosper.

Quant au jeune homme, bien qu'au fond il se crût brave, il se sentit atterré par cette réparation que lui demandait Prosper et qu'il ne pouvait pas lui refuser. A vrai dire, en offrant ses hommages à Mme de Chavigny, le jeune homme n'avait pas

compté sur la colère de ce mari facile, et il s'était arrangé en conséquence. Il avait donc laissé de côté, en entrant dans ce nouvel amour, tout bagage inutile, les précautions officieuses, les prévenances cachées, le mystère et même son épée. Surpris ainsi au milieu d'une sécurité profonde par une colère et par un époux qu'il n'attendait pas, le jeune homme ne put s'empêcher de pâlir. Cependant, comme il était Français et militaire, il répondit à la provocation de Prosper ce qu'on répond toujours en pareil cas : « Très volontiers, Monsieur.

— Nous nous battrons sur-le-champ, dit Prosper : le temps est beau, le jour commence; voici encore quelques-uns de vos amis qui sortent; choisissez vos témoins; M. le comte Ernest de Creps sera le mien. Partons! »

En même temps, Prosper prit galamment la main de sa femme, qu'il reconduisit poliment jusqu'à sa voiture. Il avait tout à fait l'air froid et calme d'un époux offensé, qui n'a aucun reproche à faire à sa femme, si ce n'est d'être trop belle. Le jeune homme, qui se nommait Arthur Berineau, venait de trouver deux témoins qui s'étaient attardés dans l'entresol des Tuileries après le bal.

CHAPITRE XLIV

Justement les deux témoins choisis par Arthur Berineau étaient au nombre des admirateurs les plus zélés de Mme de Chavigny. Ils furent donc étrangement étonnés en apprenant qu'il s'agissait d'un duel avec Prosper; et, quand ils virent Prosper si résolu et d'une colère si calme, ils pâlirent en pensant que, huit jours plus tard, cette colère aurait pu les regarder. Ils ne firent donc aucun effort pour empêcher ce duel, qui les mettait à l'abri, trop heureux de ne pas éveiller les soupçons de Prosper en s'opposant à une réparation que le jeune Arthur allait donner à lui seul, au péril de ses jours et pour eux tous.

Cela se fit vite et bien, en gens de cœur. Le bois de Boulogne n'est pas loin des Tuileries, les rues sont peu encombrées le matin, et l'aurore de la porte Maillot, formidable clarté qui offense l'œil des plus braves, se tient debout, raide et sèche à toute heure, ouvrant la porte aux premiers venus, sans s'inquiéter comment ils sortiront de là. Avez-vous remarqué, vous autres, ce que c'est au juste que le crépuscule du matin au bois de

Boulogne? Il ne ressemble à rien de ce que les poètes élégiaques, épiques ou champêtres ont écrit sur la campagne. Ce n'est plus le même arbre, ce n'est plus le même chant des oiseaux, ce n'est plus le même soleil levant. La fleur y perd sa couleur, l'allée tortueuse y perd le charme de son mystère; tout se dénature dans cette forêt civilisée. Le meurtre habite là tout le jour. Je ne sais pas comment, sur les deux heures, il y a des femmes en calèche qui viennent y rire et folâtrer, sans songer que le gazon qu'elles foulent et les allées qu'elles parcourent sont tachées de sang.

Ils étaient donc au bois de Boulogne tous les cinq, tous les cinq fort résolus et fort bien disposés. Ils n'avaient oublié qu'une seule chose, d'apporter des armes avec eux.

Arthur Berineau fut le premier qui s'écria : « Nous n'avons ici ni épées ni pistolets, Monsieur?

— Qu'importe ? dit Prosper. N'avons-nous pas un poignard à notre ceinture, un véritable poignard du moyen âge, Monsieur? Tirez le vôtre. Le mien est très reluisant et très effilé; vous vous battrez comme au vieux temps; vous soutiendrez jusqu'au bout votre rôle de jeune amoureux. Mon gentilhomme, grâce à nos poignards, nous nous verrons de plus près, et d'ailleurs ce genre

de combat va mieux avec notre costume brodé que l'épée ou le pistolet. En avant donc, Messire, et dégainons! »

M. Berineau, voyant les témoins garder le silence, tira son poignard et le saisit d'une main forte. C'était un jeune homme médiocrement habile à l'escrime, comme cela convient à un homme qui ne veut ni être assassin, ni victime de profession, et qui tient à savoir défendre sa vie bien plus qu'à attaquer celle d'autrui. Disons aussi, à la louange de Prosper, qu'il avait fort peu pratiqué l'escrime, et qu'il y allait aussi bon et franc jeu qu'Arthur. Seulement Prosper avait ce grand avantage sur Arthur, c'est que, froissé comme il l'était par l'opinion et surpris à l'improviste comme il l'avait été par le mépris des hommes, il lui importait fort peu d'être tué à l'heure qu'il était.

Les deux champions s'avancèrent donc l'un sur l'autre en gens de cœur. Ceci déconcertait toutes les habitudes reçues; à les voir, en costumes de comédiens, se mesurer dans ce duel étrange, on eût dit quelque scène mal faite de mélodrame moderne. Cependant rien n'était plus sérieux que ce duel. Ils se tenaient si près l'un de l'autre, ils se voyaient de si près, à un demi-pied de distance tout au plus! Ils furent calmes d'abord,

comme cela arrive toujours au commencement; mais bientôt, quand le fer eut senti le fer, quand le grincement de ces deux âmes se fut électrisé à ces deux lames, quand ils se virent bien face à face, tous les deux altérés de sang, flamboyants tous les deux; quand ils furent les maîtres de s'insulter de si près du regard et du geste, insolents tous les deux jusqu'au meurtre, ce fut alors un formidable combat d'une minute, qui dura un siècle. — A la fin, Arthur Berineau fut frappé à la poitrine d'un coup de poignard. Prosper regarda tomber son rival.

Ce qui est triste quand un homme meurt ainsi frappé, c'est que d'ordinaire il se croit forcé de s'improviser de suite une belle mort. Le duel vous ôte toute la naïve nonchalance du trépas; on joue sur le terrain le cinquième acte d'une tragédie, on se drape dans son manteau taché, comme si on n'avait plus qu'à voir baisser la toile et à rentrer dans la coulisse. Ainsi mourut Arthur Berineau. Il tendit la main à Prosper, et, d'après l'usage immémorial, il se prépara à consacrer ses dernières paroles à la justification de Mme de Chavigny.

Mais Prosper eut trop de générosité pour souffrir que le trépas de ce jeune homme fût ridicule. Prosper, sous le calme apparent des témoins

d'Arthur, devinait le sourire prêt à naître à propos de la confession du blessé. Il eut donc pitié des derniers moments de ce jeune homme; il s'assit près de lui, il releva sa tête appesantie. « Ne dites rien, s'écria-t-il, Monsieur Arthur, pas un mot; ne parlons pas de cette femme; ce n'est pas pour cette femme que vous mourez; que m'importe cette femme? Si quelqu'un avait dû mourir pour cette femme, ces messieurs que voilà, vos témoins, seraient morts pour elle et par moi, ou moi par eux et avant vous; mais que m'importe cette femme? Vous mourez pour mon compte, Monsieur, vous mourez pour moi, pour moi déshonoré par le monde, à qui le monde demandait la vie d'un homme ou la mienne. Vous mourez parce que j'ai voulu jeter au monde en holocauste une noble victime, un homme pur qui n'a fait d'autre faute que de vouloir être vicieux avec le vice du monde. Ne vous inquiétez pas de cette femme. Pensez à votre mère, Monsieur. »

Arthur pensa à sa mère tout bas, sa pauvre mère! Mais, avant de mourir, il songea qu'il fallait penser tout haut à sa maîtresse, pour obéir à l'usage. Il ouvrit donc sa poitrine, sur laquelle pendait un médaillon qu'il envoya à Élisa.

Il mourut, le beau jeune homme, à la suite d'un bal, pour une femme qui n'était pas la

sienne, pour expier la honte d'un autre; il mourut dans des habits et dans des sentiments d'emprunt, il mourut dans un duel à armes toutes nouvelles.

Il mourut tout à fait comme la maison de Bourbon est morte.

Plaignez-le !

Et plaignez-la !

CHAPITRE XLV

Quand Prosper, sorti du bois de Boulogne, se trouva seul avec Ernest, il lui dit :

« Ernest, ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le monde, ce duel me réhabilite, j'en suis sûr, comme le monde veut qu'on se réhabilite. Je suis tranquille à présent de ce côté. Mon adultère a le sang qu'il lui faut; il est lavé. C'est beaucoup pour eux, mais ce n'est pas assez pour moi, Ernest. Ici se termine mon fatal système; je ne veux pas profiter de ce sang qui me lave, je ne veux pas monter d'un degré à l'aide de ce duel, je ne veux pas faire un piédestal de ce cadavre. Non, non pas, c'est fini, je reviens à terre. Plus de piédestal pour moi, je vais briser le mien de-

vant toi-même et devant tous. Écoute-bien, et sois exact au rendez-vous. C'est aujourd'hui dimanche. Dans six jours, à onze heures, l'heure du bal, viens chez moi ; j'y donne une grande fête, c'est la dernière. Ne manque pas, sois exact. Et, à minuit, l'heure des fantômes, si à toi, si aux autres, et si à tous, si à moi-même, je ne démontre pas que je suis net et pur de toute souillure, si je ne vous prouve pas à tous que ce que vous appelez tout bas mon infamie est votre infamie à tous, je me tue de ce poignard. Serez-vous exact, Ernest ?

— Je serai exact, Prosper. »

Et ils se séparèrent. Prosper rentra chez lui, et il renvoya à la friperie ses habits de duc ; il garda seulement le poignard.

Ernest attendit impatiemment le samedi fatal, fort curieux de ce qui devait arriver ce jour-là.

CHAPITRE XLVI

Vous savez que Prosper a promis à Ernest de briser dans huit jours son piédestal. Le jour fatal arrivé, Prosper se rendit le matin dans la chambre

de sa femme. Il la trouva dans l'attitude d'une méditation profonde, la tête appuyée sur sa main, et rêveuse comme il ne l'avait jamais vue. Depuis qu'ils étaient à Paris, elle et lui, c'était la première fois que Prosper entrait dans l'appartement de cette femme. Jusqu'à présent il s'était arrêté sur le seuil de cette porte sans vouloir la franchir, il s'en était fait un point d'honneur, un devoir de conscience : aussi la belle Italienne, plongée dans sa longue rêverie, n'entendit pas venir Prosper : elle l'attendait si peu ! Prosper, les bras croisés, regardait cette femme si frivole au dehors et devant tout le monde, si pensive au dedans quand elle était toute seule. Cela l'étonnait de surprendre cette femme dans une attitude qui n'était ni de l'orgueil, ni de l'amour, ni de l'ambition, ni du plaisir. Mais elle, la profane Italienne, combien elle fut étonnée quand elle vit dans sa chambre, à ses côtés et dans toute l'intimité du matin, Prosper de Chavigny lui-même. Elle poussa un long cri d'effroi que je ne saurais vous rendre : on eût dit une jeune fille de seize ans, qui n'a pas quitté l'aile de sa mère et qui est surprise à minuit par un homme inconnu et audacieux. C'était là un étrange effroi, l'effroi de cette femme si abandonnée aux premières amours venues. Ce cri de terreur alla frapper l'âme de Prosper, et il parla à

l'Italienne avec plus de respect qu'il ne lui en avait jamais montré tête à tête.

« Je vous demande pardon, Madame, de venir ainsi vous surprendre chez vous, mais j'ai une faveur à vous demander, et j'ai été bien aise de choisir le moment où vous étiez seule pour vous parler, » lui dit-il.

A ce discours, l'Italienne quitta son air effrayé, elle descendit du haut de sa méditation de tout à l'heure, elle redevint tout à fait l'Italienne au sourire moqueur, au regard insolent. Ce regard et ce sourire étaient la seule supériorité qu'elle eût conservée sur Prosper depuis que Prosper n'avait plus un besoin aussi immédiat de son secours.

« Monsieur, dit-elle à Prosper, quel est ce nouveau projet qui vous pousse? Il faut que ce soit un projet d'une haute importance pour que vous veniez me voir si matin dans ma chambre. Quand j'ai été malade, c'est une faveur qui m'eût soulagée, que vous m'avez obstinément refusée. A vrai dire, Monsieur, votre visite m'étonne, et je cherche en vain à en comprendre le sens caché. Quel besoin avez-vous donc encore de moi, grand Dieu! Je vous croyais tout à fait au comble de vos désirs. A quelle nouvelle faveur aspirez-vous, Monsieur? Quel est l'homme, quelle est la puis-

sance du jour qu'il me faut séduire? N'êtes-vous donc pas las de tant de prostitutions de tous genres? N'avez-vous pas assez d'honneurs? C'est une grande pitié pour moi, mais c'est une grande honte pour vous, Monsieur! »

Prosper, qui n'était pas accoutumé à ce langage, devint pâle d'une pâleur mortelle; son œil s'enflamma, et il voulut donner à son regard toute la fascination puissante au moyen de laquelle il avait dompté cette femme, jusqu'à la forcer de mettre du calcul dans ses vices et de l'art dans sa passion. Mais cette fois le regard de Prosper fut sans force et sans puissance; il voulut parler, l'Italienne lui imposa silence, et, se levant de la chaise longue dans laquelle elle était couchée, elle bondit dans la chambre comme une jeune lionne, renversant les meubles sur son passage, brisant les porcelaines et les flacons de sa toilette. Elle était bondissante, elle était échevelée, elle était toute nue, elle était superbe.

« Monsieur, Monsieur, disait-elle, pas un mot de plus, je ne veux pas vous entendre, c'est assez d'infamies comme cela, Monsieur; je suis lasse de ce triste métier d'esclave auquel vous m'avez condamnée, je n'en veux plus. Je ne veux plus de cet amour vénal, je ne veux plus de ce vice ambitieux, je ne veux plus de ces calculs de bou-

doir et d'alcôve, je ne veux plus être ce que j'ai été jusqu'ici, la très humble servante de votre infamie. Loin de moi, Monsieur! Je ne veux plus être votre femme la vicomtesse, je veux redevenir ce que j'étais, la prostituée Lætitia il est vrai, mais enfin la prostituée avouée, reconnue, se livrant au plaisir, à la joie et aux fêtes, par amour pour le plaisir et les joies et les fêtes; la prostituée italienne sous les orangers en fleur, et non pas la prostituée française dans les hôtels de vos ministres. Non pas! non pas! il n'en sera pas ainsi, je n'ai plus un regard pour vous servir, je n'ai plus un sourire à vos ordres. Ce serait le roi lui-même; le roi lui-même vous ferait duc et pair à condition de me baiser la main, le roi n'embrasserait pas ma main, j'aimerais mieux la brûler dans la fournaise, moi, moi-même, la Lætitia qui s'est vendue pour un ruban rose et pour un morceau de pain jadis! »

Elle bondissait, elle se tordait les mains, elle se regardait dans la glace, puis elle s'écriait de nouveau :

« Oh! oui, je suis bien vile, mais je n'étais pas faite pour cette infamie calculée! Oh! oui, je suis une misérable femme, mais je n'étais pas faite pour changer le vice en guet-apens de cour. Oh! oui, la passion m'a perdue, mais je n'étais pas

faite pour m'abandonner corps et âme à ces Français de soixante ans, cadavres chargés de croix et d'honneur, et qui sentent déjà la tombe. Lætitia était faite pour mieux que cela, grand Dieu! Jésus sauveur! tu l'avais faite, ta Lætitia, pour le bonheur des Italiens de dix-huit ans; Lætitia devait servir à la gloire, à la passion, à l'amour de l'artiste. Lætitia, la Napolitaine, était faite pour être la compagne d'un brigand de la Calabre, et non pas d'un intrigant des Tuileries. Donnez-moi un musicien, donnez-moi un peintre, donnez-moi un vicaire, donnez-moi un cardinal, donnez-moi un batelier des lagunes; mais, par Dieu! ne me donnez pas un conseiller d'État, ni un vieux général d'Empire, ni aucun de ces débris français dont la dernière Romaine ne voudrait pas pour être son jouet d'une heure! Donnez-moi du pain noir, donnez-moi la marque, la prison et l'hôpital; mais, par Dieu! ne me donnez pas vos robes de soie, pas des baisers qui font horreur; mais, par Dieu! ne me menez pas dans vos églises, où l'encens est infect, où le pavé est boueux, où la sainte Madone est horrible à voir, où le prêtre est sombre et brusque. Moi, je n'aime pas cela, voyez-vous; moi, je n'aime pas votre France : elle est triste, elle est nuageuse, elle est pluvieuse, on y gèle! Votre

France ne croit à rien : ni à la dévotion, ni à l'amour, à rien ! Les femmes y sont laides et médiocres, et les hommes y valent les femmes. Adieu donc, Monsieur! adieu donc! Vous êtes vicomte, vous êtes conseiller d'État, vous serez ambassadeur. Moi, je reprends ma robe de courtisane, ma ceinture de courtisane; je vaudrai toujours mieux que vous. »

Disant cela, il est impossible de savoir combien cette femme était éloquente, était admirable. Prosper, ému, confondu, la regardait parler sans trop l'entendre, comme on regarde une belle personne de théâtre qui parle une langue inconnue. Cette femme qu'il avait trouvée si soumise et si obéissante, comme elle était changée tout à coup ! quelle grandeur d'âme, quelle noblesse, quelle volonté puissante et irrésistible ! quel courage! Était-ce bien la même femme qu'il avait trouvée errante, le soir, dans une rue italienne, et qu'il avait ramenée en France pour faire du vice, de concert avec lui ? Que croire et que penser? Il restait confondu sans répondre, et il jouissait du beau spectacle qu'il avait sous les yeux, en attendant qu'il pût le comprendre. Pour elle, quand elle eût bien donné cours à son indignation, elle s'assit au pied de son lit de soie, et, couvrant ses yeux de ses belles mains, sur lesquelles retom-

baient ses longs cheveux, elle resta là, ne songeant plus même à sa colère, soumise de nouveau à Prosper, et toute prête à se livrer encore au premier venu au premier ordre de Prosper.

Prosper comprit tout d'un coup cette transition subite, il comprit que cette colère, irruption d'un instant, n'était pas encore le dernier mot de cette malheureuse femme. Cette soumission subite, après tant de colère, le toucha autant que cette colère même l'avait étonné. Pour la première fois de sa vie, Prosper eut un moment de joie sans mélange, car il comprit qu'il ne lui serait pas impossible d'estimer cette femme. Quelle découverte pour Prosper! Il s'approcha d'elle alors, et, quittant les formes respectueuses pour le ton de l'amitié, il lui dit avec sa voix si douce et qui allait au cœur de toutes les femmes :

« Lætitia ! chère Lætitia ! »

Elle alors, ôtant ses cheveux de ses joues et ses mains de ses yeux, le regarda pour savoir si ce mot, *chère Lætitia !* ne lui était pas adressé par quelque Italien de ses beaux jours; elle vit Prosper, Prosper presque tendre, elle le prit en pitié.

« Oui, lui dit-elle, aimez-moi un peu, Prosper, car ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous, uniquement pour vous; et, à présent que votre

voix est plus douce, je reconnais que j'ai eu tort et que ma colère envers vous est une faute. Que suis-je, en effet, et qu'étais-je, en effet, quand vous m'avez trouvée? Une femme vendue, une femme à vendre, rien de plus; une pauvre Italienne gagnant sa vie en aimant, comme le spadassin gagne sa vie à tuer des hommes. Vous, vous avez agrandi la carrière dans laquelle je marchais, vous lui avez donné un but plus riche et plus utile. Je vous dois des actions de grâce, Prosper, pour toutes les peines que ma corruption vous a données; vous avez été loyal avec moi, et j'en ai profité autant que vous. C'est bien! c'est bien! mon ami. A présent, je ne dois pas manquer à mon associé, qui ne m'a pas manqué encore; tant que notre contrat ne sera pas rompu, j'y dois être fidèle, à mes risques et périls. Ordonnez donc, ne tenez aucun compte de cette colère de tout à l'heure. Dites-moi, Prosper, quel est l'homme que je dois subjuguer ce soir? »

Elle souriait, la noble fille; mais, cette fois, c'était un sourire si malheureux qu'elle eût fait pitié au plus insensible libertin. Prosper sentit que son émotion allait en augmentant.

« Vraiment, Lætitia, lui dit-il, je ne vous fais aucun reproche de votre colère, au contraire, je fais comme vous, je l'approuve; vous avez raison,

c'est un triste et vilain métier que nous avons fait là tous les deux, Lætitia ! Mais, mon enfant, la fin de notre acte de société approche, notre pacte sera rompu ce soir, dès ce soir, entendez-vous? Ainsi, demain vous serez votre maîtresse, votre amour vous appartiendra, votre passion redeviendra votre bien, à vous toute seule, mon enfant; je ne vous demande plus qu'une faveur bien simple, me l'accorderez-vous ? »

Lætitia, apprenant que cette fois il ne s'agissait plus de corruption ni d'infamie, Lætitia sentit un frisson dans son cœur; elle baissa les yeux sans répondre. Prosper continua :

« Vous avez conservé vos habits d'Italienne, Lætitia ?

— Oui, dit-elle, je les ai conservés, et bien souvent je les regarde pour les comparer, ces simples et faciles vêtements, aux habits de grande dame française que vous m'avez forcée de porter.

— Ce soir, reprit Prosper, ce soir, mon amie, il faut remettre vos habits d'Italienne. Il faut, quand je vous appellerai, et un peu avant que vous entriez, être vêtue ainsi que je vous ai rencontrée le premier soir, comme une joyeuse fille qui cherche aventure le soir. Consentez-vous à cela, Lætitia ?

— C'est donc encore bal masqué ce soir? dit-

elle, et cependant, Seigneur, voici huit jours que nous sommes entrés dans le saint temps du carême et que le mercredi des cendres a jeté sa poussière sur nos fronts.

— Il faut vous habiller en Italienne ce soir, Lætitia ; il faut que vous veniez en robe flottante et découverte. N'oubliez pas votre croix d'argent. »

Cela dit, Prosper appelle toute sa force d'âme et se prépare pour le bal.

CHAPITRE XLVII.

L'heure venue, les salons de Prosper de Chavigny furent ouverts. Ce jeune homme était encore le favori du grand monde, sa femme était si belle ! Le grand monde fut fidèle au rendez-vous de cette soirée. La cour de l'hôtel se remplit d'équipages, les salons se remplirent d'hommes et de femmes. Seulement, comme c'était ici le supérieur qui venait chez l'inférieur, le grand personnage chez le parvenu, chacun se mit à l'aise chez Prosper, et les conversations particulières s'établirent bientôt au milieu du bal qui commençait.

Prosper se tenait assis à la porte d'entrée, caché dans la foule. A ses côtés se tenait Ernest, qui était arrivé un des premiers, impatient de connaître le mot de cette fatale énigme. Son ami le reçut gravement, en homme qui est sûr de sortir à sa gloire d'une épreuve difficile. Difficile épreuve en effet : il s'agissait, pour Prosper, de démontrer à toute cette assemblée de sceptiques et de vicieux qu'il n'était pas un infâme, lui, Prosper de Chavigny, poussé par sa femme à la richesse et aux honneurs.

Prosper s'empara donc de son ami, et, à mesure que le laquais annonçait un nouveau venu à haute voix, Prosper faisait à Ernest la biographie de ce nouveau venu, et il accompagnait chacune de ses paroles d'un sourire et d'une raillerie indéfinissable et dont lui seul avait le secret.

« Ce vieillard qui entre et que vous voyez là, Ernest, salué par tous les hommes et saluant toutes les femmes, c'est le premier courtisan qui soit venu à notre secours, en pleine église, un jour de quête solennelle. Il a prêté fort à propos un louis d'or à ma femme, il l'a mise en cour ; ma femme a été à lui, à ce prix, pendant tout un mois. Il fallait bien commencer par quelque chose, n'est-ce pas ? »

La porte, qui s'était refermée, s'ouvrit de nou-

veau. On annonça un financier très connu. Il entra la tête haute, quoique en saluant tout bas. C'était tout à fait un salut de financier, car, au milieu de toute cette vaniteuse noblesse, l'homme d'argent sentait sa force depuis le crâne jusqu'au torse exclusivement. Il était noble jusqu'à son portefeuille; passé la ceinture, il redevenait un plat flatteur.

« Ce gros homme, dit Prosper à Ernest, est le premier qui m'ait fait jouer sur les fonds publics; il m'a appris avec grand'peine tous les mystères de ce noble jeu où se ruinent les dupes; il m'a fait entrer dans les petits détails de cet agiotage de tous les quarts d'heure, il m'a enseigné le mensonge politique, et comment, en fait de bourse, la vérité peut devenir mensonge et comment le mensonge peut devenir vérité; il m'a appris tout cela, il m'a fait jouer à coup sûr, et, ce jour-là, il a joué avec moi. C'est un digne homme! aussi il a conduit plus d'une fois ma chaste épouse dans sa maison des champs, ayant bien soin de la faire passer par le bois de Boulogne en calèche découverte, son voile flottant à l'air. Misérable vanité! Cet homme-là, vois-tu, avec lequel j'ai gagné un million, je le hais plus mille fois que le courtisan de là-bas, qui ne nous a donné qu'un écu d'or. Ce gentilhomme, tout vieux qu'il est, aime les

femmes pour elles-mêmes. Il a aimé la mienne avec toute la décence possible, il a enveloppé son amour dans le mystère le plus profond; il ne l'a jamais tutoyée, j'en suis sûr, même dans le tête-à-tête; il ne l'a compromise, s'il l'a compromise, qu'à force de politesse et de respect. L'homme d'argent a produit ma femme dans le monde comme il eût produit une livrée nouvelle. Sa passion n'a été qu'une vanité mesquine. Tu vois bien ce gros corps, ces petites jambes, ce regard indécis, cette tournure de danseur d'opéra, voilà notre homme, l'homme qui nous a enrichis. Cela te cause un grand dégoût, n'est-ce pas, Ernest? Oh! tu as raison; mais, puisque tu as attendu jusqu'à cette nuit, puisque tu as cru à ma probité jusqu'à cette nuit, donne-moi encore une heure, je t'en prie, une heure, et après, si je ne tiens pas ma parole, crache-moi au visage si tu veux. »

Ernest, confondu de tant d'assurance, se contenta de ne rien répondre. Prosper continua ses sarcasmes à mesure que la soirée s'écoulait.

« Regarde, Ernest, cet homme pâle et sec, à l'œil creux, au teint jaune, profond politique s'il en fut. Eh bien! cet homme, il a tenu ma destinée dans ses mains puissantes. Il avait besoin de moi, cet homme, ou plutôt la patrie avait besoin de moi, car, tu le sais, je suis actif, infatigable, intelligent,

propre à tout; cet homme ne m'accordait pas un regard. Son antichambre seule me fut ouverte, parce qu'il aimait à savoir que son antichambre était pleine, cet homme! J'y allais tous les jours, j'attendais tous les jours, implorant une place, de quoi vivre et porter un habit neuf tous les trois ans. Rien, rien pour moi! Ils sont tous faits ainsi, ces habiles de la Restauration; ils n'ont tendu la main à aucun homme d'une certaine valeur, ils n'ont découvert aucune capacité cachée, ils n'ont soutenu aucun mérite ignoré, ils se sont crus assez forts pour se passer du concours des jeunes gens sans naissance et sans fortune, et ces jeunes gens sans naissance et sans fortune les renverseront d'un souffle quand le temps sera venu. Eh bien, cet homme sec et pâle, si sourd à la voix de ma misère, quand ma misère était seule et tremblante, cet homme, libertin comme un courtisan d'ancien régime, est accouru à moi aussitôt que j'ai eu ma femme. Je lui demandais à genoux une place d'expéditionnaire, il s'est jeté à mes pieds pour me faire entrer au Conseil quand j'ai eu ma femme. Regarde, le voilà accordant les places et les honneurs à sa passion du moment. Pauvre humanité! »

Disant cela, Prosper se tordait les mains; Ernest tenait ses regards baissés à terre sans oser respirer.

« Et celui-là, reprenait Prosper, ce petit jeune

homme, sautillant, souriant, qui essaye ses jolis doigts sur le piano ouvert et qui se regarde à toutes les glaces, celui-là, qu'aurait-il fait pour moi si je n'avais pas eu ma femme ? Tel que vous le voyez, celui-là est un juge ; il fait partie de la loi ; c'est lui qui la jette à nous autres dans la foule. Il m'aurait fait perdre, sans ma femme, tout l'argent que j'ai gagné avec le financier grâce à ma femme. Ce petit juge, Ernest, regardez-le bien, c'était un misérable qui rédige un jugement aussi bien que personne et qui pouvait me perdre en trois mots. C'est un de mes amis les plus chauds et les plus prononcés, à présent qu'il a parlé à ma femme : cela le met en effet à un si beau degré, faire la cour à ma femme qui est aimée à la fois par le grand seigneur et par le financier, ces deux pouvoirs !

« Et enfin celui-là qui m'a donné la main tout à l'heure avec un air si amical, celui-là, un bon jeune homme sur ma parole, très honorable, très honoré, très respecté, très homme du monde, celui-là, il a séduit ma femme aussi uniquement parce qu'il était mon ami intime. Celui-là m'a couvert d'infamie d'une manière très naturelle, par amitié tout simplement, et moi je me suis laissé couvrir d'infamie par celui-là, d'une façon très désintéressée aussi, et sans lui demander en re-

vanche autre chose que son amitié. Aussi il a été fidèle au contrat; voyez comme il m'aime. Il m'aime autant que si j'étais son frère; il se battrait en duel pour moi au besoin, car il sait que j'aime à me battre en personne, de même qu'il me prêterait tout son argent, car il sait très bien que je n'en ai pas besoin. Ainsi donc, Ernest, vous voyez comment j'ai acheté mon entrée à la cour par ma femme, ma fortune pécuniaire par ma femme, ma fortune politique par ma femme, mes amitiés privées par ma femme. N'est-ce pas là, je vous prie, un beau contrat où j'ai joué le rôle d'homme habile et dans lequel les autres ont fait métier de dupes ? N'est-ce pas là un beau marché ? Répondez-moi, répondez-moi ! »

Ernest était confondu. L'opprobre apparent de Prosper retira Ernest de sa léthargie ; il se leva lentement de son siège, et il dit aussi bas qu'il le put au malheureux Chavigny :

« Après ce que j'ai entendu, Monsieur, il est impossible que vous et moi nous restions dans aucune espèce de relation. Les excuses que vous me donnez peuvent être fort bonnes pour vous, mais à coup sûr elles ne valent rien pour moi ; je suis surpris et affligé que vous m'ayez choisi de préférence pour des confidences de ce genre. Adieu ; permettez-moi de me retirer, restons-en à l'avenir

sur le pied de deux hommes absolument étrangers l'un à l'autre, s'il vous plaît. »

Ernest se retirait en effet, mais Prosper le retint d'une main ferme. « Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis, Ernest.... Je vous demande encore dix minutes. »

Ernest s'arrêta sans répondre et il se perdit dans la foule, jetant un coup d'œil très significatif sur la pendule qui allait marquer minuit.

Quant à Prosper, après avoir demandé à son domestique si tous les invités à sa fête étaient arrivés, il entra, sans qu'on l'aperçût, dans l'appartement de sa femme.

CHAPITRE XLVIII

Lætitia était dans son boudoir, assise encore à sa toilette, mais sans y prendre aucune espèce d'intérêt. Pour obéir à Prosper, elle avait mis sa robe d'Italienne, sa chaîne d'argent, ses longues dentelles noires. Elle était belle ainsi, mais, sous ces habits évaporés du joyeux Midi, sa tristesse ne lui allait pas, il était facile de voir que l'Italienne mentait à son costume. A peine étaient-ils séparés depuis deux ans, elle et son costume, que déjà ils

ne se comprenaient plus. Elle était donc là, en attendant les nouveaux ordres de Prosper, dans cet état moitié veille, moitié songe, si pénible et si fatigant pour l'âme; elle était là, sans espérer et sans craindre la venue de Prosper.

Prosper entra. « En vérité, dit-il, la voyant si pâle et si triste, en vérité, notre belle Lætitia ne se ressemble guère à elle-même. Quoi donc ! je la prie ce matin de s'habiller en Italienne et la voilà ce soir qui ne prend que la robe d'une Italienne et qui laisse de côté les plus beaux attributs de l'Italie, la joie et le sourire velouté, et l'œil qui brille, et le sein qui bat ! Pourquoi donc, ma belle, ne faire les choses qu'à demi ? Pourquoi cet air rêveur dans ces habits de fête ? Pourquoi cette tristesse du Nord dans ces tissus du Midi ? Pourquoi cela ? Allons, Lætitia, mon associée, ma compagne Lætitia, songez que c'est là ma dernière volonté, songez-y ! Prenez donc un air plus folâtre, Madame, profitez davantage de ce pied mignon et de ce bras fait au tour ; votre gorge me paraît bien couverte aujourd'hui, mignonne ? Mais qu'avez-vous donc ? Je le veux, écoutez bien. Il faut que vous paraissiez ce soir telle que je vous ai vue la première fois, folle, vive et à demi-nue ! Laissez de côté la vicomtesse pour la courtisane, comme vous disiez ce matin : le temps presse, Lætitia ! »

Et elle, pauvre femme fascinée, se mit sur-le-champ à sourire, sur-le-champ elle se leva folâtre et rieuse ; elle laissa son allure de comtesse pour la vive allure d'une Vénitienne, un jour de carnaval.

« Allons donc, Seigneur, dit-elle à Prosper, allons, ta courtisane est prête. Viens avec moi, mon joyeux amant, viens, viens, viens, viens, ma chambre est toute prête ; allons donc, la gondole vénitienne ! Allons la mascarade vénitienne, allons la sérénade vénitienne, allons aux bords du Lido ! » Et sa gaieté était si atroce que Prosper recula d'un pas, tant cette gaieté forcenée entrait dans ses projets.

CHAPITRE XLIX

La société du salon, après s'être toisée de haut en bas, n'ayant plus rien à se dire, s'inquiète tout d'un coup de ses hôtes. — Où était Prosper ? où était la vicomtesse ? Les femmes de ce temps-là commençaient à aimer Prosper, car dans la vie d'un homme de quelque valeur il se rencontre à coup sûr un instant qu'il faut attendre, avant lequel les femmes ne nous aiment pas encore, après lequel les femmes ne nous aiment plus. Il

en était donc là, Prosper; il était à ce moment-là, notre très aimé et très fêté, et les dames s'apercevaient de son absence quand elles n'avaient rien de mieux à faire. On se demandait donc où était Prosper.

Tout à coup un grand éclat de rire se fit entendre derrière la porte du salon : c'était Lætitia qui riait. Prosper entra, la tenant par la main, mais d'un air si hautain et si fier qu'il la rejeta plus d'un seul coup d'œil qu'elle n'avait pu le faire elle-même dans son ancien métier de courtisane. La surprise fut grande dans l'assemblée. Cet homme parut très grand à tous, et cette femme bien misérable! Ce moment-là vengea Prosper de tout ce qu'il avait souffert et le remit à sa place. Les rôles changèrent alors entre lui et Lætitia. Lui, il fut ce qu'il aurait toujours été si les hommes avaient voulu, un homme supérieur, rien qu'à le voir marcher et sourire; l'autre, elle ne fut plus qu'une femme jolie, moins jolie que cet homme n'était beau. Prosper, sentant que tous les regards et tous les cœurs étaient arrêtés sur lui, et que l'estime de tous lui venait à mesure qu'ils perdaient leur admiration pour sa femme, Prosper traversa lentement le salon, montrant Lætilia telle qu'il l'avait faite, pauvre, humiliée, vêtue au hasard, belle au hasard, véritable Italienne, sans

passion présente, qui attend l'occasion de se passionner pour quelque chose. C'en était fait, le piédestal de Prosper était brisé, à jamais brisé, sans qu'il eût dit encore un mot. Il fallait voir les femmes à l'aspect de Lætitia ainsi faite ! Comme elles étaient humiliées de l'envie qu'elles lui avaient portée, l'envie, cette admiration suprême de la femme ! Il fallait voir ces hommes, à l'aspect de Lætitia ainsi humiliée ! Comme ils regrettaient les respects et les hommages et les bassesses de tous genres dont ils l'avaient entourée ! De Lætitia, les regards se portèrent sur Prosper, et plus on accablait sa femme de mépris, plus on s'accordait à trouver Prosper digne de la haute fortune ; seulement on le plaignait d'être un époux malheureux.

Car ces hommes et ces femmes stupides, se rappelant tout à coup le duel d'il y a huit jours, n'allaient-ils pas se figurer, ô Ciel ! qu'ils assistaient tout simplement à une scène de jalousie bourgeoise, qu'ils allaient avoir sous les yeux une séparation de corps, comme dans la rue Saint-Denis ou dans la Chaussée-d'Antin, et qu'ils n'étaient là que pour assister en masse à un divorce, usurpant à l'avance les bénéfices de la *Gazette des Tribunaux ?* Voilà ce qu'ils s'imaginaient tous. Je vous laisse à penser combien ils se seraient

amusés de cette scène, si Prosper n'avait pas été protégé contre le ridicule par le sang encore tout chaud dont il s'était couvert dans son dernier duel.

Prosper comprit leur pensée, et son sourire fut empreint d'une nouvelle amertume. A cette idée, son mépris augmenta pour tous ces hommes, et il se surprit encore à estimer plus haut que toute cette foule la pauvre femme qu'il traînait à sa suite; elle valait donc mieux qu'il ne pensait, cette pauvre femme, puisque tout ce monde avait trouvé moyen de lui faire jouer un rôle encore plus ignoble que le rôle qu'il lui avait fait jouer, lui, Prosper. Une fois donc assuré que son auditoire était aussi vil qu'il le voulait, Prosper n'hésita plus à briser tout à fait son piédestal. « Messieurs, dit-il, Mme la vicomtesse de Chavigny, que vous avez déshonorée, elle et son mari, est morte pour son mari et pour vous, ou plutôt elle n'a jamais existé. Je vous présente à sa place la signora Lætitia Laferti, de Naples, qui vous a ruiné dans un seul hiver à Venise, marquis de Malleval. »

Disant ces mots, Prosper attirait violemment Lætitia vers un jeune homme pâli par les excès, et qui restait muet de surprise et d'horreur.

« Oui, Marquis, disait Prosper, oui, Marquis,

soyez témoin, à cette femme que voilà, de ses désordres passés, soyez le parrain de son infamie. Levez la main, Marquis, et jurez à ces messieurs qu'il n'y a pas de femme Chavigny, que Prosper de Chavigny n'a jamais eu de femme, qu'il n'existe au monde que cette fille que voici, Lætitia Laferti, pour vous servir, Messieurs. Attestez-vous cela, Marquis? La reconnaissez-vous bien telle que je vous l'enlevai, à vous, dans cette folle nuit de carnaval? Voyez! c'est bien son regard, c'est bien son sein, ce sont bien ses épaules. Voyez! vous les avez déchirées là vous-même, avant de venir vous battre avec moi sur le Lido. Reconnaissez-vous Lætitia Laferti, Marquis?»

Hélas! c'était la première nuit, depuis son retour en France, que Malleval passait au milieu de la foule. Il avait senti autrefois le fer de Prosper, mais cette nouvelle blessure de Prosper le frappait au plus profond de son âme; il doutait s'il était éveillé, si c'était réalité ou mensonge. Elle-même, elle, Lætitia elle-même! Même costume, mêmes cheveux échevelés, elle, sa maîtresse, perdue à Venise, retrouvée à Paris, et comment retrouvée? dans un bal. Et, dans ce bal, proclamée une prostituée par ce même jeune homme qui la lui avait enlevée le fer à la main. O Ciel! ô Ciel! le malheureux jeune homme n'en pouvait

revenir, il gardait un silence stupide; mais son silence et sa pâleur disaient assez pour lui que Prosper ne mentait pas.

Prosper, profitant de tous ses avantages, reprit la parole sur un ton très simple, et il n'avait pas besoin de faire du sublime à présent pour avoir un auditoire attentif.

Lætitia était à ses côtés, le marquis de Malleval lui faisait face, toute la foule était derrière le marquis. Prosper dominait l'assemblée, mais il n'adressa plus la parole qu'au marquis.

« Oui, Monsieur, lui dit-il, quand je vous enlevai cette femme au péril de mes jours, l'épée à la main, j'étais mieux qu'un frivole amoureux venu de France pour les beaux yeux d'une Italienne. Je vous enlevai Lætitia parce que je la trouvais plus belle que toutes les autres, et qu'elle répondait à tous mes plans. Ne m'en veuillez pas, Monsieur, car il y allait, à la possession de cette femme, de l'avenir de toute ma vie, tandis qu'à vous, il n'y allait que de quelques instants de plaisir. C'était ma position sociale, cette femme. J'en avais besoin pour arriver à vivre, de cette femme. Voyez ce quelle a fait de moi, Monsieur : elle a fait de moi une puissance, elle a fait de vous une ombre ! Elle m'a fait riche, elle vous a ruiné; elle m'a fait noble, elle vous a fait joueur. Les

femmes font de nous ce que nous voulons qu'elles en fassent; il n'y a qu'à savoir s'en servir. Ne soyez plus mon ennemi, car je me suis sauvé en vous sauvant de votre ruine totale. Ne songeons donc plus à cela, s'il vous plaît. Pour vous distraire, regardez plutôt la figure allongée de tous ces hommes; voyez comme ils ont l'air de pauvres dupes. Ces hommes ont fait comme vous, ils ont aimé Lætitia, mais ils l'ont aimée parce qu'ils l'ont crue ma femme; ils l'ont aimée parce qu'ils ont rêvé qu'ils déshonoraient un galant homme; ils l'ont aimée parce qu'ils se sont figuré qu'ils jetaient la honte sur le front de leur protégé, moi, Prosper : voilà pourquoi ils ont aimé cette femme. Les voyez-vous, ces gens du monde, comme ils ont peur de la reconnaître, votre Lætitia, à présent qu'elle n'est plus que Lætitia Laferti, à présent qu'elle n'est plus ma femme. O les lâches! ô les lâches! Messieurs, à présent que ma prétendue femme n'est plus qu'une facile fille de joie qui peut appartenir au premier venu, à présent que je reprends mon nom, à moi tout seul, et que je lui rends son nom de carrefour, je n'ai plus rien à vous dire, Messieurs; allez chercher autre part à déshonorer des femmes légitimes; il n'y a plus pour vous ici qu'une femme qui a appartenu à tout le monde. Allez, Messieurs.

Pour moi, j'ai de vous tout ce que je voulais, je me suis mis à la place qui m'était due, et, si j'ai consenti un instant à passer pour un infâme, tant pis pour vous, mes protecteurs et mes juges, tant pis pour vous qui m'y avez forcé ; vous m'avez forcé à tous vos vices, à l'hypocrisie, au mensonge, à l'adultère ; mon infamie est la vôtre et non pas la mienne, qu'elle retombe sur vos enfants. »

Or, il parla avec tant d'indignation et de colère, il fut si grand et si beau à cette heure, que sa justification fut complète. L'assemblée s'écoula en silence, personne ne se permit ni une réflexion ni un sourire, et devant tous Ernest donna la main à Prosper. Prosper et Lætitia restèrent seuls dans leurs salons déserts.

DÉNOUEMENT.

Mais quand il la vit, hélas ! quand, revenu de sa grande colère, il laissa tomber son regard sur cette pauvre femme qu'il venait de briser, et dont les débris étaient à ses pieds sans mouvement, quand il vit son brillant piédestal mis en pièces par lui-même, lui si haut, elle si bas, elle qui l'avait porté si haut ! lui là, elle là ! lui honoré,

elle avilie! quand il comprit ce que cette femme avait fait pour lui et ce qu'il faisait pour cette femme, quel sublime dévouement! quel profond égoïsme! Il venait de la rejeter sans pitié dans un abaissement immense. Vous sentez bien que le cœur de cet homme ne fut pas assez fort pour supporter toutes ces misères : il faut que le cœur, arrivé à un certain gonflement, crève tout à fait ou qu'une larme le soulage. Le cœur de Prosper était si plein que Prosper se mit à pleurer : c'était la première fois qu'il pleurait depuis qu'il était entré dans l'ambition.

Ses larmes tombaient goutte à goutte sur Lætitia. A chaque larme qui la frappait à l'âme, cette pauvre femme semblait renaître; elle se relevait comme la fleur sous la rosée; elle était plus bas que terre tout à l'heure, à présent elle est au niveau des genoux de Prosper, elle le regarde à présent, et c'est à son tour à trouver qu'il est bien malheureux, Prosper.

Et, comme il continuait à pleurer sans interruption ni relâche, elle se releva tout à fait, elle prit ses mains, et, comprenant qu'il avait besoin de consolation dans son triomphe, le pauvre vainqueur, elle lui parla avec sa mélodie italienne.

« Pourquoi pleurer? dit-elle, et sur qui pleurez-vous, Prosper? Tout vous a réussi, mon ami,

vous avez pris une éclatante vengeance de ces hommes, vous les avez brisés contre mon infamie, vous triomphez! pourquoi pleurer? Peut-être pleurez-vous sur moi, votre pauvre associée? Mais pourquoi pleurer? qu'avez-vous affaire de ce chagrin superflu? Moi, qu'ai-je à me plaindre? Vous m'avez appelée votre femme pendant trois ans, mais je n'ai jamais été votre femme. Vous m'avez donné un habit, vous m'avez prêté un habit de comtesse, je vous le rends, je vous rends votre nom; reprenez tout cela, Monsieur, et puis à présent, adieu pour jamais. »

Disant cela, cette pauvre femme était belle; elle était résignée, elle venait de compléter cette profonde abnégation de soi-même à laquelle elle s'était résignée dès le premier jour. Mais c'était la première fois qu'entre cet homme et cette belle femme se passait une scène d'intimité. Scène de séparation, il est vrai, mais se dire entre eux deux : « Quittons-nous, » c'était s'avouer, c'était se dire qu'ils avaient vécu ensemble; or ils en avaient douté jusqu'à ce jour. A présent donc qu'elle s'en allait, Lætitia était son associée, il ne pouvait plus s'en défendre.

« Adieu donc, Lætitia, adieu, Madame, lui dit-il; mais avant tout il faut que je vous rende mes comptes, mon associée, il faut partager avec moi

cette fortune que nous avons ramassée en semble. Ainsi, Madame, ma maison de la rue de la Paix est à vous. Cette maison vous fera plutôt grande dame que le titre de comtesse que je vous avais prêté. Elle rapporte quarante mille francs par an, c'est une fortune; à Paris, c'est une noblesse.

« Adieu donc, Lætitia, adieu; soyez heureuse, partez! jouissez dignement de votre position nouvelle, et, quand vous aurez besoin d'un ami, pensez quelquefois à moi. »

Ici Lætitia se releva fièrement.

« Écoutez-moi, dit-elle, écoutez-moi, Prosper! Ceci est ma dernière volonté, mais elle est arrêtée irrévocablement là, dans ma tête; là, dans mon cœur. J'étais votre associée, il est vrai, nous avons fait notre fortune ensemble; mais de cette fortune acquise pour vous et par moi je ne veux rien, pas un débris, pas un lambeau; rien, vous dis-je : car, vous savez cela, Prosper, si je partageais avec vous, moi, il faudrait à votre tour partager avec moi, vous. Or, dans cette fortune que nous avons faite, nous avons eu deux parts bien inégales! vous avez pris pour vous les honneurs, et vous m'avez jeté l'infamie. Gardez tous vos honneurs, Monsieur, je garde toute mon infamie. Je suis, moi, la victime émissaire qui porte tous les vices de notre société

en commandite. Adieu donc, Prosper, adieu! »

Elle allait sortir, Prosper l'arrêta par la main.

« Mais où vas-tu de ce pas? lui dit-il, où vas-tu, chère Lætitia? » Elle se retourna vers lui, et d'un son de voix qui allait à l'âme:

« Je retourne à Venise, dit-elle, à présent que tu m'as rendu la ceinture relâchée de la prostituée. Je retourne au Rialto, le soir; je retourne à l'amour vénitien, je n'appartiens plus à la passion française. Adieu la France, adieu vos vices d'égoïste et vos passions d'ambitieux. Adieu, Prosper. »

Un soir, je venais de Paris et j'allais à Condrieux voir mon père et les quatre vignes qu'il a plantées au devant de la maison où ma mère venait tous les ans. La pluie m'avait retenu de l'autre côté du Rhône, à Vienne, dans une méchante auberge, vis-à-vis de la cathédrale, pauvre cathédrale isolée dans cette méchante ville, qui ne la comprend plus. L'ennui me prit d'attendre là toute une nuit que le Rhône fût calmé, et je passai le Rhône comme je pus. Il était terrible cette nuit-là. Arrivé sur la rive d'Ampuy, l'orage reprit de plus belle. Je fus forcé de demander asile dans une jolie maison bourgeoise, peinte en vert, avec des tuiles rouges, ce qui indique toujours

que le propriétaire a lu Jean-Jacques Rousseau. Le maître de cette maison m'accueillit avec bonne grâce, comme on accueille un compatriote mouillé et qui a besoin de repos. Il me présenta à sa femme, dont il avait l'air passionnément amoureux, et j'avoue que j'ai vu peu de femmes plus touchantes et plus belles. Elle avait tout à fait l'air d'une de ces femmes faites pour un trône, mais qui, jetées par leur naissance dans les paisibles embarras d'une existence médiocre et cachée, ont accompli tranquillement les devoirs de cette vie domestique sans se douter qu'il y avait d'autre bonheur, surtout pour les jeunes et pour les belles. C'est là un contraste qui ne manque jamais son effet.

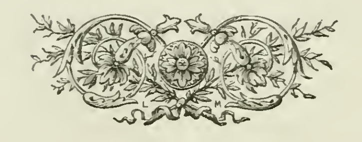
Après le repas, qui fut excellent, véritable souper d'un riche propriétaire qui se permet toutes les sensualités de sa maison des champs, la conversation devint plus intime entre moi et cet heureux ménage. C'étaient les deux héros de notre histoire. Ce bourgeois si simple, si naïf et si bon, c'était Prosper de Chavigny; cette bonne femme, si belle, si aimée, si respectée, mère de ces deux jolis enfants, c'était Lætitia Laferti.

Le bonheur, le repos, l'estime de tous, étaient venus les trouver dans leur village d'Ampuy. Là, il s'étudiaient à rendre heureux Jean Chavigny

le vigneron, leur vieux père, et à élever leurs deux jolis enfants.

Ils enseignaient, entre autres choses, à leurs enfants, qu'il n'y a qu'un chemin dans le monde pour arriver à la fortune, le grand chemin ouvert à tous, et qu'à ceux qui veulent s'élever sans regrets ni remords, il n'y a qu'un piédestal qui leur soit permis : la probité, le travail et la vertu.

1832.





LA CENT MILLIÈME ET UNE

ET DERNIÈRE

NOUVELLE NOUVELLE

Le 29 juillet, jour de fête commandée qui succède au deuil commandé, à l'instant même où la France quittait le crêpe noir pour se revêtir du crêpe rose, j'étais nonchalamment assis dans un frais salon d'une maison très fraîche et très calme, loin de Paris, sur les bords de la Seine, qui là coule à longs flots, soulevée et argentée par les rayons du soleil, si bien que vous ne diriez pas que c'est la même rivière qui coule sous les arches du Pont-Neuf. Bref, j'étais à la campagne, tout à fait oisif, c'est-à-dire tout à fait heureux, l'âme épanouie, le cœur

ouvert, la poitrine dilatée, l'œil à demi fermé, la pensée assoupie, me reposant du repos de la nuit. Oh! quel bonheur! oh! quel rêve tout éveillé! Oh! quelle fête, celle-là qui n'est pas commandée au son du tambour et par monsieur le maire en écharpe tricolore! Oh! quel perpétuel bourdonnement de la feuille qui chante tout bas, de l'oiseau qui chante tout haut, du ruisseau qui murmure, de l'insecte qui s'agite! Oh! le ciel bleu! la verdure de la mousse! le gui du chêne! le balancement du peuplier d'Italie! les caprices aériens du papillon qui voltige! Oh! quel bonheur de sentir que tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout ce qui vient, tout ce qui s'en va, le fruit et la fleur, le fruit qui se dore, la fleur qui se fane, le gazon qui se sèche, l'air, les eaux, le bruit, le silence, le pâtre qui sommeille, la chèvre qui broute, le voyageur haletant, la génisse joyeuse, la chèvre qui grimpe, le chien qui aboie, la poule qui appelle ses poussins, le renard qui veille le soir, la perdrix qui fend l'air en poussant le cri d'alarme, le petit lapin qui prend ses ébats en dansant au clair de la lune, la taupe qui laboure, espèce de volcan silencieux dont vous voyez les ravages amoncelés sous vos pas; le cheval qui hennit, la charrue qui serpente, le bateau qui glisse, l'étoile qui file au ciel, une main blanche qui vous salue au som-

met du balcon, le coin d'un voile qui disparaît derrière la charmille, le jardinier qui arrose ses pavots, le tournesol qui passe sa tête joyeuse et ronde au-dessus du mur, et qui, avec un calme et bon sourire, vous dit le bonjour. Oh! quelle joie! quelle joie de voir, d'aimer, de sentir, de posséder tout cela! Ainsi étais-je dans ce calme salon, sur les bords de la Seine, loin des fêtes, loin des *Te Deum*, loin des *De profundis*, loin, bien loin du Paris de Juillet.

Vous jugez si j'étais heureux, et rêveur, et nonchalant, et peu songeant au métier littéraire, insipide métier, le plus insipide et le plus charmant de tous, décevant comme toutes les passions décevantes, qui a tous les charmes du vice sans en avoir les tristes conséquences! Malheureusement Paris n'est pas toujours aussi loin que je voudrais, quand je suis loin de Paris. Malheureusement le monde littéraire n'est jamais dans un si parfait silence qu'en prêtant bien l'oreille on ne puisse l'entendre glapir et coasser. Vous êtes mollement étendu dans une bergère revêtue de son enveloppe de satin, vous ne pensez à rien au monde, heureux que vous êtes! Tout à coup vous entendez la grille de fer crier sur ses gonds, le chien de la basse-cour aboie en agitant sa chaîne, un homme accourt en sueur. O désespoir! Adieu campagnes,

adieu prairies, adieu fontaines, adieu blanches génisses, adieu le murmure des eaux et des arbres! Cet homme apporte les nouvelles, les journaux, les bruits, les rumeurs et les livres de Paris. Envoyez-moi chercher un fiacre; faites-moi retenir une stalle ce soir au Vaudeville; appelez le porteur d'eau; conduisez-moi dans une maison de jeu; apportez-moi la carte du restaurateur. Que de livres et de journaux! Ne sommes-nous pas à Paris, s'il vous plaît?

Voilà ce qui m'est arrivé justement l'autre jour, 29 juillet. Dans le moment du plus grand oubli et du plus grand calme, le facteur villageois apporta la pâture quotidienne que l'esprit de Paris envoie chaque jour ou chaque semaine aux esprits de province, pâture nauséabonde, espèce d'olla-podrida où sont mélangées les meilleures choses aux plus mauvaises; véritable hachis littéraire dans lequel les nuances les plus fugitives sont confondues, et pourtant, voyez l'habitude! à chaque nouvel envoi de Paris, la province accourt, elle s'empresse, elle ouvre les mains et les oreilles. Que dit Paris? que pense Paris? comment s'habille Paris? que mange Paris? Paris est-il triste ou gai, jeune ou vieux, économe ou dissipé, libertin ou marié, avare ou joueur? Donnez-nous, de grâce, les modes, les mœurs et les

vices de Paris! Et voilà comment on reçoit avec tant d'empressement les journaux et les livres de Paris.

Moi, tout au rebours, quand arrive dans le vallon solitaire la cargaison littéraire de Paris, je me plains tout bas qu'on n'exige pas une quarantaine de quarante jours du fatras qui nous vient ainsi chargé d'inutilités de tout genre. La misanthropie me prend à l'aspect de ce papier tout doublement timbré, et je me prends à être triste jusqu'à la mort en songeant à toutes les peines que se sont données les cerveaux contemporains pour enfanter tant de lignes. Hélas! hélas! messieurs les heureux de la province, pourquoi ne pas donner de temps à autre un cours de quelques mois aux beaux esprits de Paris? Pourquoi les retenir dans leur triste demeure, pendant que vous êtes dans les bois à imiter les satyres qui dansent comme le berger des Bucoliques : *Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus?* Pourquoi les forcer à coucher sur le papier leur corps et leur pensée, pendant que vous êtes nonchalamment étendus sur le gazon? Pourquoi, pourquoi, je vous prie, ne pas les prendre en pitié, dans le printemps, ces pauvres romanciers qui vous servent de bouffons toute l'année, comme si dans les beaux jours on avait besoin d'un bouffon pour se

distraire? Hélas! hélas! entre le public et les gens de lettres, c'est toujours l'histoire du sultan amoureux et trompé qui dit incessamment à sa maîtresse : « Conte-moi un de ces beaux contes que tu sais si bien, » sauf à étrangler sa maîtresse quand celle-ci n'a plus rien à conter.

Eh bien! soyez satisfait, sultan notre maître! Que Votre Hautesse accomplisse toutes nos destinées; envoyez-nous le lacet fatal. Vienne l'eunuque noir nous apporter le cordon, nous tendrons le cou volontiers. Aussi bien, mieux vaut encore mourir tout de suite par les mains des muets que de s'égosiller soi-même à raconter des histoires de toutes les températures, de toutes les zones, de toutes les nations et de tous les âges de la vie; mieux vaut mourir par les ordres d'un despote jaloux que de faire le triste métier de Schehe-razade, que de le distraire nuit et jour, ce despote qu'on appelle le public, en prostituant à ses yeux blasés les appas les plus cachés de cette jolie et pudique fille, l'Imagination, l'aimable folle du logis. Oui, certainement, mon maître, envoyez-moi votre cordon de soie. Je ne consentirai pas plus longtemps à interrompre mon sommeil la nuit, à gaspiller tous mes rêves, à ouvrir les yeux avant le jour, à torturer mon esprit et mon cœur, uniquement pour vous distraire une heure, uni-

quement parce qu'il vous plaît de me dire chaque matin : « Allons, conte-nous un de ces contes que tu sais si bien ! » Non pas, certes ; non, il n'en sera pas ainsi. J'aime mieux divorcer avec vous, sultan, mon maître, ô mon seigneur, mon très vénéré despote souverain qu'on appelle le Public.

Telles étaient mes réflexions à la vue du messager venu de Paris, chargé de livres et de journaux. J'étais fier de penser que parmi ces livres il n'y en avait pas un qui fût de moi, que parmi ces journaux il n'y en avait pas un qui eût un seul de mes articles. Vive Dieu ! l'indépendance littéraire est la plus noble et la plus glorieuse des indépendances. Concevez-vous cette joie, Messieurs et Mesdames, de garder pour soi sa passion quand on a de la passion dans le cœur, de garder pour soi son roman ou son drame quand on a un roman ou un drame dans la tête, concevez-vous cela? Être libre, se raconter à soi tout seul ce qu'on raconterait aux autres; garder ses mains dans les poches de sa veste de chasse, sans être obligé de donner la patte au premier venu et de mettre des griffes acérées au bout de cette patte; concevez-vous cela? N'être pas un homme littéraire ! ne faire ni contes, ni critiques, ni romans, ni histoires ; ne plus danser sans balancier et des paniers aux pieds sur cette corde tendue et si fra-

gile, la renommée; sur ce glissant fil d'archal, la gloire poétique! concevez-vous cela? Après avoir raconté tant d'histoires pour les autres, et fait tant de critiques pour les autres, avoir à son tour des romanciers dans son antichambre, des critiques dans sa basse-cour, des poètes oubliés sur les bancs de la charmille; les appeler ou les renvoyer à volonté; ouvrir un livre et le fermer sans amour ou sans haine, le lire sans être obligé de l'achever ou de le juger; être bonhomme, être facile à divertir, être comme tout le monde, concevez-vous cela? Ajouter foi à ce qu'on lit, ne pas combattre l'émotion quand elle vient, ne pas disputer avec l'intérêt quand il arrive, ne pas cacher ses larmes quand les larmes tombent des paupières avec délices; être un homme enfin, voilà le grand bonheur, voilà le grand rêve de ma vie, voilà ma joie réelle; voilà pourquoi j'aime la campagne tous les deux jours, le jour où l'on vit seul, le jour où on n'entend pas de bruit, le jour où le messager du village ne rentre pas la hotte pleine de politique et d'esprit, le jour où l'on n'a pas les livres, les journaux et les nouvelles de Paris.

Hélas! si heureux hier, si humilié ce matin! C'est aujourd'hui le jour du courrier; il va venir, il vient, il est venu. Toutes ces dames demandent leurs lettres, tous ces jeunes gens tombent sur

leurs journaux, tous ces vieillards s'arrachent les livres; et quels livres, quelles aventures, quelles histoires ! O littérateurs de Paris, qui ne savez pas le néant des vanités littéraires! arrivez dans un calme village le dimanche, vous verrez tomber sur la vaste table du salon la missive littéraire de la semaine. Que de livres! que de contes! que de romans! que de comédies! que de vaudevilles! Est-il possible, grand Dieu, qu'une seule semaine, une simple semaine de sept jours ait produit tant de lignes écrites et imprimées? Puis, par un juste retour sur vous-même, vous vous demandez si vous ne faites pas le même métier que ces messieurs; et, quand la réponse est affirmative, vous allez vous mettre dans un coin du salon en vous écriant tout bas : *O altitudo!*

Heureusement ce jour-là, si je fus désagréablement affecté à la vue de la pacotille hebdomadaire, je ne fus pas longtemps à me livrer à ces réflexions pénibles. Toutes les fois que vous êtes dans une honorable maison bourgeoise, aux habitudes décentes et réservées, vous courez la très heureuse chance de rencontrer peu de gens de lettres, peu de joueurs par métier ou par habitude, peu de belles dames lançant de dédaigneuses sentences du haut de leur pruderie équivoque, peu de poètes de salon en bas à jour, en gants jaunes, en lor-

gnons dorés, insupportables rimeurs de romances qui font antichambre chez M. Panseron ; peu de galants diseurs de riens, vrais niais de coulisses, dont ils prennent tous les ridicules sans pouvoir y corriger aucun vice ; peu de parvenus à la Bourse, tout bouffis d'orgueil parce qu'ils ne savent pas l'orthographe, et qui abusent de leur ignorance comme tant d'autres abuseraient de leur savoir ; non, vous ne trouveriez rien de cela dans les maisons honorables ; il n'y a pas de femmes de lettres, il n'y a pas de femmes pédantes, il n'y a pas de savants d'académie, il n'y a rien des salons de Paris : il y a de bonnes gens, en un mot, qui ont souvent beaucoup d'esprit, beaucoup de sarcasme, beaucoup de grâce, d'abandon et de justesse dans le discours. De pareilles gens vous ont bientôt consolé des livres, des journaux et des discours de Paris.

Ainsi est fait le simple lieutenant Godart, lieutenant de la garde, il est vrai, mais rien qu'un lieutenant cependant. Godart n'a rien du militaire, pas même la moustache et la croix d'honneur. Godart n'a pas d'éperons, quoiqu'il n'ait pas de cheval. Godart ne parle pas de ses blessures, quoiqu'il ne se soit jamais battu. Godart n'a jamais vu M. Gonthier ou M. Lepeintre aîné jouer des rôles de militaires. Godart est un bon homme

qui ne jure pas ; il est très caustique, il est très causeur, il déteste beaucoup et par instinct tout ce qui est faux et mauvais, par conséquent il déteste de toute son âme les vers, la prose, la littérature, les contes et les journaux de Paris. Voici ce que j'ai deviné tout d'abord en devinant Godart. J'ai compris que ce diable d'homme n'était pas facile à dompter ; aussi me suis-je bien gardé de lui parler familièrement, de lui faire l'histoire de mes travaux passés et présents, et de lui dire avec familiarité : « Mon lieutenant ». J'ai bien soin, au contraire, de lui dire toujours : « Monsieur Godart ».

Il fallait le voir, le jour dont je parle, quand le messager fut venu, parcourant un à un tous les journaux, feuilletant un à un tous les livres : quel sourire goguenard ! quel dédain profond et bien senti ! A chaque nouveau journal qu'il dépliait, on voyait se gonfler la narine de Godart ; elle s'enflait, s'enflait comme la calomnie dans le « Figaro » de Rossini. Godart a une singulière manière de lire les journaux, et je vous la recommande parce qu'elle est très expéditive : il commence par lire le titre du journal ; le titre lu, il jette un regard sur les annonces ; des annonces son œil se porte sur le timbre, « 5 centimes » ; du timbre son même regard ironique s'arrête sur le prix d'abonnement : « 80 francs » pour l'année. Et alors, ma foi ! la

narine de notre homme est ouverte comme une porte cochère. Il reste ainsi deux ou trois minutes dans cette muette contemplation, après quoi sa narine revient par degrés à son état habituel, jusqu'à ce qu'il ouvre un autre journal, c'est à recommencer. Que ce journal soit républicain, carliste, juste-milieu, politique, littéraire, tout homme qui fait un journal est bien malheureux en voyant lire un journal par le digne lieutenant Godart.

Le lieutenant Godart n'en fait pas d'autres pour tout ce qui est imprimé; il traite les livres aussi lestement que les journaux. Quand un livre nouveau lui tombe sous la main, il prend ce livre, et, selon la couverture de ce livre comme couleur, il le tient plus ou moins longtemps dans ses mains. J'ai remarqué que la couleur qu'il préfère, c'est la couleur jaune des livres publiés par Charles Gosselin; aussi le libraire Charles Gosselin est-il à ses yeux le meilleur libraire de Paris. Quand donc il tient un livre, il lève ce livre à la hauteur de son rayon visuel, il considère ce livre du haut en bas, comme un ivrogne qui juge d'une liqueur contenue dans une bouteille; cela fait, il regarde sur le dos de la couverture, non pas le titre, mais le prix : « 7 fr. 50 cent. », et par la poste : « 9 francs ». A cette vue, la narine droite du lieu-

tenant s'enfle aussi prodigieusement que sa narine gauche pour les journaux : car, s'il a la même indignation, il n'a pas la même narine pour les journaux que pour les livres. Estimable lieutenant Godart, va !

Ce n'est pas que le lieutenant Godart n'ait jamais lu de journaux ou de livres ; au contraire, il en a lu beaucoup, et beaucoup trop pour son malheur et pour le nôtre, qui faisons des journaux et des livres. Son érudition en ce genre est même d'autant plus effrayante qu'on la soupçonne beaucoup moins. Moi qui vous parle, j'ai été bien effrayé quand j'ai découvert que le lieutenant Godart avait lu tant de journaux et tant de livres : c'était une haine sans espoir de pardon et sans remède.

Quand il eut bien ouvert tous les journaux, quand il eut bien tourné tous les livres : « Pardieu, dit-il, votre veine de contes et de nouvelles ne s'épuisera jamais. Pardieu, cela devient fatigant de n'entendre que des récits d'adultères pris au moyen âge, au XVIIIe siècle ou dans l'année 1830 ou suivantes. Pardieu, cela m'ennuie et me fatigue de lire tous ces petits romans qui n'ont pas de dénouement. Pardieu, dans les romans ordinaires, vous avez au moins, pour soutenir l'intérêt, les développements, les passions, les inci-

dents divers, les épisodes; dans ces romans, vous n'avez une exposition qu'au premier volume; une fois ce premier volume avalé, vous profitez pendant les trois autres volumes de vos frais d'exposition. Pardieu, quand un tel livre est commencé une fois, vous vous habituez bientôt à ce livre, et alors il dure tant qu'il veut ou tant qu'il peut; mais, pardieu aussi, il n'en est pas ainsi des contes et des nouvelles. Un conte, c'est aussitôt fini que commencé; une nouvelle, c'est tout exposition et jamais dénouement. Un conte et une nouvelle, ça n'a pas de caractère et ça n'a pas de dialogue, c'est tout uni, c'est comme une femme tout d'une pièce qui n'a pas de taille et pas de hanches, qui est droite comme un I, avec un point sur l'I, pour me servir de l'expression d'un poète. Mais quand donc s'arrètera ce déluge de romans et de nouvelles? Je croyais qu'il n'y en avait plus; en voici encore, en voici toujours: *Salmigondis*, *Livre des Conteurs*, *Journal des Conteurs*, *Cent et une nouvelles Nouvelles*, *Revues*, *Journaux*, *Veillées*, *Soirées*, *Ombrages*, *Vallons*, *Montagnes*, *Rivages*, *Coucaratcha*, *Contes du bord*, *Contes maritimes*, *Contes marins*, *Contes du gaillard d'arrière*, *Contes du gaillard d'avant*, *le Lit de camp*, *le Coin du feu*, *le Château*, *la Chaumière*, *Entre onze heures et minuit*, *De une heure à*

deux, Sous les tilleuls, Sous les ormeaux, Dans ma jeunesse, Dans ma vieillesse, Titine, Contes d'économie politique, Contes littéraires, Contes philosophiques, Nepenthès, le Perroquet de Walter Scott, Contes nouveaux, Nouveaux Contes, Contes inédits, Contes fantastiques. Quoi encore? Quoi de plus? Que voulez-vous? Que sais-je? Où en sommes-nous? Les contes pleuvent; ils tombent comme la grêle, ils vous attendent au coin du bois, au coin du feu; ils s'étendent avec vous sur votre oreiller; ils sont dans le nuage qui passe, dans le vent qui gronde, dans la tour déserte, sur la roche escarpée, dans la calèche qui voyage, dans le vaisseau qui vogue; ils ont le teint noir, cuivré, doré, tout blanc. Le conte est oriental, américain, anglais, allemand, persan : peut-on être autre chose que Persan quand on est conte? Le conte se charge de musc; il boit du vin, il jure, il est vicieux, il est colère, il est grognard, il porte moustache et perruque, il s'étend sur le sofa brodé et sur le gazon humide. Assez de contes, assez de nouvelles, assez de mauvaises narrations comme cela, pardieu! »

En même temps le lieutenant jetait de dépit sur la table une nouvelle intitulée : *Contes de la semaine*, qui nous annonçait un conte de plus tous les huit jours. Tout le monde riait sans contredire

le lieutenant Godart : car, au fond, tout le monde était de son avis; tout le monde a bien assez de contes comme cela; moi seul, étonné de voir cet homme savoir à point nommé le titre de tous nos recueils de nouvelles, et voulant défendre cette branche inoffensive de littérature innocente et médiocre, littérature à la portée de ceux qui écrivent, tout autant de ceux qui lisent, je me mis en devoir de tenir tête au terrible lieutenant, sans savoir au juste à quels dangers je m'exposais.

« Mais, Monsieur, lui dis-je, il me semble que votre haine pour le conte et pour les conteurs va beaucoup trop loin. Le conte est un vieux produit de l'imagination qu'on retrouve chez tous les peuples, à l'Orient, à l'Occident, dans le Paris de Louis XI et dans le harem de Haroun-al-Raschid; c'est justement parce que le conte prend facilement toutes les formes, parce qu'il se plie à tous les tons, qu'il ne faut pas lui faire la guerre, Monsieur. Dans tous les temps et dans tous les lieux, le conte a porté des fruits heureux; il a été le reflet des rêves de l'Orient; il a été la consolation des pestes de l'Italie; il a été la comédie de la vieille France, avant que Molière donnât la comédie à la France. Le conte est l'enfant gâté des enfants et des vieillards; il enseigne en peu de pages ce que le roman n'enseigne pas en beaucoup de volumes.

Enfin le conte est facile à lire et facile à faire ; c'est de la petite monnaie littéraire qu'il ne faut pas trop dédaigner, Monsieur, par la littérature qui court. »

Quand j'eus parlé, il me sembla que je n'avais pas trop mal parlé et que ma dissertation n'était pas sans quelque succès. Et, en effet, j'avais été écouté favorablement par tout le monde, excepté par ce diable de lieutenant Godart. Il m'écoutait en enflant ses narines, probablement parce qu'il ne savait pas au juste si je parlais comme un livre ou comme un journal ; il me laissa parler tant que je voulus. Quand j'eus bien parlé : « Bah ! dit-il, ce que vous dites là est trop logique pour que vous ayez raison. C'est justement parce que l'Orient a fait des contes charmants, pleins de génie, pleins de foi, pleins de croyances, pleins de vizirs honorables, honorés, vertueux, tout-puissants, pleins de foi surtout, que vous ne devez pas faire de contes orientaux ; c'est justement parce que l'Italie, tremblante sous la peste, s'est déshonorée par son égoïste ardeur à écouter des contes, que vous n'avez pas le droit de faire des contes graveleux en temps de peste ; c'est justement parce que depuis Louis XI et depuis la reine de Navarre vous avez eu la comédie de Molière, que vous ne pouvez plus avoir le conte bon enfant,

graveleux et bourgeois, qui plaisait si fort aux dignes compères de Tristan l'Ermite ; c'est justement enfin parce que vous n'avez plus croyance d'aucune sorte, ni terreur panique, ni intérieur de famille, ni poésie, ni imagination, ni gaieté surtout, la gaieté, ce don si rare, qu'il n'est permis qu'à un seul livre d'être gai dans la langue française, *Gil Blas;* c'est justement pour cela que vous n'avez pas le droit, vous autres, de faire des nouvelles et des contes comme *les Mille et une Nuits,* comme *le Décaméron,* comme les *Cent nouvelles Nouvelles.* Quant à ce que vous dites que le conte est une chose facile à lire et à faire, je veux bien vous accorder que c'est une chose facile à faire, quoique je n'en sache rien personnellement, Dieu merci ! mais, pour ce qui est de le lire, je soutiens que c'est autre chose, et je le soutiendrai jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé, une fois sur cent et une fois seulement, le contraire. » Cela dit, le lieutenant Godart jeta un coup d'œil de profond mépris sur les livres vierges encore qui jonchaient la table du salon.

Cette sortie du lieutenant me fit grand'peur. Malgré moi, je trouvais cet homme-là terriblement littéraire. Je sentais que les miens et moi nous étions singulièrement compromis si les doctrines de cet homme restaient sans réponse. Je

me crus donc obligé de réfuter de mon mieux le lieutenant. En conséquence, je lui citai quelques noms d'une grande importance, quelques livres d'une grande renommée, de hautes réputations de conteurs toutes nouvelles, entourées d'une admiration toute fraîche. Je fis donc en ceci de mon mieux; j'y employai toute mon éloquence. Le lieutenant me laissa dire jusqu'au bout, après quoi il se mit à me réfuter avec son air goguenard.

« Ah bien! oui, parlez-nous de vos conteurs, parlez-nous de vos faiseurs de nouvelles. Je ne sais pas comment vous osez asseoir ces messieurs à côté de la reine de Navarre, la noble dame! Ces messieurs, selon moi, se divisent en trois catégories : la catégorie des femmes, la catégorie de la marine, la catégorie du moyen âge, et vraiment ces messieurs ne sont pas amusants du tout. »

Moi, j'écoutais le lieutenant Godart avec la plus scrupuleuse attention; lui cependant continuait toujours avec son même sourire ironique et moqueur.

« M. de Balzac, dit-il, est le chef de la catégorie des femmes; c'est M. de Balzac qui a inventé les femmes. Dieu! que de femmes sont sorties du crâne de M. de Balzac! La femme pleine de cœur, la femme sans cœur, la femme de

trente ans, la femme de quinze ans, la femme veuve, la femme mariée; il n'est question que de femmes chez M. de Balzac. On n'y voit que mousselines blanches, chapeaux roses, blondes tombantes, rubans de soie, ablutions le soir, mystères de l'âme, soupirs, regards, déclarations, silence. M. de Balzac joue aux propos interrompus avec la passion; il la peint et la dépeint, il la repeint; il présente les femmes sous tous les aspects, il les habille et les déshabille, il leur sert de femme de chambre, il est leur valet de pied, il porte la queue de leur manteau, il les contemple dans leur sommeil, il ramasse leur mouchoir de poche quand il tombe sur la mousse du chemin. Je suis sûr que les mains de M. de Balzac sentent la pommade, que ses habits sentent la poudre à poudrer, que son linge sent le musc, qu'il a des cors aux pieds pour avoir mis des souliers trop étroits. M. de Balzac, c'est une femme manquée, une femme avec de la barbe et des moustaches. M. de Balzac, c'est le roi des ruines de l'hôtel Rambouillet. Pour ma part, j'aurais bien voulu voir M. de Balzac à l'hôtel Rambouillet, tête à tête avec le jeune Bossuet le jour où celui-ci prononça son premier sermon. »

Ce lieutenant Godart a de singulières idées; et vraiment oui, il a raison, c'eût été un curieux

spectacle de voir Bossuet, jeune homme, lisant un compte féminin de M. de Balzac. Mais c'est un spectacle que les dieux ne nous ont pas donné.

« Le département de la marine, reprit le lieutenant, est commandé par le capitaine Eugène Sue. Corbleu ! morbleu ! vive Dieu ! mille sabords ! carguez la voile ! Celui-là caresse les vaisseaux comme M. de Balzac caresse les femmes. Il pose les mains sur leur croupe arrrondie (je parle toujours de M. Eugène Sue et des vaisseaux), il caresse leur flanc potelé, il se jette dans leurs haubans arrondis ; le vent souffle, le pirate se trouble, les matelots se précipitent. M. Eugène Sue est toujours sur un vaisseau, comme M. de Balzac est toujours dans un boudoir. C'est le même amour exagéré, c'est la même passion monotone, c'est toujours le même vaisseau ou la même femme. Corbleu ! morbleu ! sacrebleu ! capitaine Sue, larguez vos voiles ! Hélas ! pardon. Bonjour ! bonsoir ! monsieur le marquis de Balzac, prenez votre manteau couleur de muraille, qui doit être diablement fané à l'heure qu'il est. » Ainsi parlait ce diable de lieutenant Godart.

J'écoutais le lieutenant Godart. Après avoir passé par le boudoir et le vaisseau de guerre, le lieutenant, qui ne laissait personne en repos, en vint au moyen âge.

« Le moyen âge, par sainte Aldegonde! le moyen âge appartient corps et âme au vénérable bibliophile Jacob. Le vieux Jacob! malepeste! en voilà un qui est vieux et ridé! en voilà un qui sait sur le bout du doigt le moindre pignon de la vieille ville! Ladreries, hôpitaux, palais royaux, parcs, maîtresses, mauvais lieux, cathédrale, cour des Miracles! Louis XI, l'abbé souverain, les tournois, les trouvères, les cours d'amour, les bohémiens, Nicolas Flamel, le diable et les sorciers, et les femmes galantes à la ceinture d'or, et les bourgeois de la rue aux Ours au bonnet fourré, et très vénérable dame Micheline, et très gentille jeune fille Isoline, et les cagous et les coquillards, et tout le moyen âge enfin, voilà le domaine du très vénérable et très vieux bibliophile Jacob! Pardieu, ma bonne épée! pardieu! cordieu! ventre de biche! Oh! les beaux conteurs! ô les plaisants historiens! L'un galant et dameret, celui-là galant et maniéré, le dernier, galant de moyen âge! Voilà pourtant les rois parmi vos conteurs, voilà pourtant les princes parmi vos faiseurs de nouvelles! Tudieu! Messieurs, ce n'est pas pour vous flatter, mais le lieutenant Godart vous trouve parfaitement ennuyeux. »

Ce cher lieutenant Godart commençait à m'embarrasser tout à fait. Parler avec si peu de respect

des chefs et des maîtres du roman et du conte modernes! Les traiter avec ce ton leste et frivole, lui, un misérable lieutenant en demi-solde! ne pas admirer ces chefs maîtres conteurs pour lesquels la curiosité contemporaine n'a pas assez d'oreilles! Mais, bon Dieu! qu'allons-nous devenir, nous autres du second ordre, qui faisons des contes au hasard, qui écrivons nos nouvelles en amateurs; nous autres romanciers bourgeois, qui faisons le roman à notre aise et à nos heures, et sans aucune prétention de lutter avec nos maîtres? Mon Dieu! que je dois être petit aux yeux du lieutenant Godart! pensais-je en moi-même. Pensant cela, j'aurais voulu m'envelopper dans mon obscurité pour échapper à l'atroce sévérité du lieutenant Godart. Hélas! hélas! ce que je craignais arriva bientôt; la fureur du lieutenant n'était pas assouvie; MM. de Balzac, Eugène Sue et le bibliophile Jacob, immolés à sa ruse, ne lui suffisaient pas.

« Et de là, reprenait-il, si nous descendons aux autres auteurs, que trouvez-vous, je vous prie? Que de belle dames sur le retour qui écrivent l'histoire de leurs sensations! que de voyageurs qui racontent leurs souvenirs! C'est une horrible fatigue, voyez-vous, de suivre tous ces messieurs et dames dans les nombreux labyrinthes où se perd leur imagination blasée ou trop jeune! » Puis,

tout à coup, se souvenant de sa colère de tout à l'heure : « Que pensez-vous de M. Alphonse Karr? me dit-il, et de M. Michel Raymond? de M. Frédéric Soulié, et encore d'un autre qui a fait une guerre si atroce aux verbes, M. Jules Janin? Peste soit de vos contes, Monsieur, et de vos conteurs ! » Et le diable de lieutenant Godart me regardait de côté d'un air triomphant, comme s'il eût deviné quelle horrible botte il venait de me porter.

J'avoue une chose, c'est que je fus très mortifié de la dernière remarque du lieutenant Godart. Je n'eus donc pas besoin de faire un grand effort sur moi-même pour avoir l'air sévère et solennel.

« Capitaine lieutenant, lui dis-je, votre littérature me paraît un peu bien cruelle ; il me semble pourtant que les hommes que vous traitez si mal ont plutôt droit à votre reconnaissance qu'à votre blâme. Leurs fictions vous ont fait oublier plus d'une fois les loisirs de la campagne ; ils vous ont fait paraître plus rapides les lentes heures de l'hiver ; ils vous ont initié à des détails de mœurs sur les pays lointains et sur la civilisation présente ; ils ont fait, en un mot, ce que personne ne peut faire, excepté eux, un drame resserré dans un petit espace, une histoire dont l'intérêt est traité sans rien perdre de sa puissance,

une chose, je le répète, lieutenant Godart, une chose très difficile à faire, s'il est vrai qu'elle soit difficile à entendre. Il y a longtemps qu'on l'a dit, lieutenant :

> La critique est aisée, et l'art est difficile.

Vous devriez, ce me semble, vous en souvenir plus souvent. »

Le lieutenant, sans se déconcerter, me répondit :

« J'avoue, Monsieur, que je ne suis pas un grand clerc; je ne suis guère un plus grand auteur que je ne suis un grand soldat : car dans ma vie je n'ai pas eu plus l'occasion de me battre que l'occasion d'écrire. Toutefois je suis si persuadé de ce que je viens de vous dire que moi, le lieutenant Godart, l'ignorant Godart, Godart le soldat, c'est tout dire, je me suis tellement imbu de contes, nouvelles, romans, récits, souvenirs et autres menues denrées de la littérature conteuse de l'an passé, que je consens à passer pour un misérable homme de lettres si d'ici à demain je ne vous ai pas trouvé, inventé, arrangé, écrit, débité un conte tout aussi intéressant que tous les contes qui se font de nos jours, un conte dans lequel il y aura une femme, un adultère, une mort funeste, tout ce qui fait les bons contes. J'en prends ici l'engagement formel, Messieurs et Mesdames. Je veux enfin que, grâce

à moi, vous ayez le dernier conte de tous les contes, la nouvelle la plus nouvelle de toutes les nouvelles. Ainsi donc, d'ici demain à la même heure, moi-même, je prends l'engagement de vous raconter une histoire composée, arrangée, écrite par moi, le simple et naïf Godart. En revanche, vous, Messieurs et Mesdames, vous prenez l'engagement de m'écouter comme si je m'appelais Alphonse Karr, Michel Raymond, Ch. Nodier, Eugène Sue, bibliophile Jacob, Frédéric Soulié, Léon Gozlan ou Balzac. »

Toute la compagnie, en levant les mains, applaudit avec acclamation le lieutenant Godart, et l'on se promit bien de l'écouter le lendemain avec la plus grande attention.

Le soir se passe, le lendemain arrive; le joyeux et frais matin montre son visage épanoui derrière les grands arbres; bientôt le nuage se colore, midi arrive, haletant et couvert de sueur; le grand silence envahit la campagne, l'herbe se courbe sous le rayon d'un soleil de plomb; peu à peu revient le zéphir, qui sommeillait dans la forêt; peu à peu le chant revient à l'oiseau, le mouvement à la feuille, le murmure au ruisseau, la fraîcheur à la rose penchée; puis le dîner sonne, les belles dames descendent épanouies; puis le dessert arrive, dessert d'été et d'automne, quand

l'été est là, recevant dans sa corbeille les présents vermillonnés de l'automne ; puis on s'échappe à travers les portes entr'ouvertes. « Où est le lieutenant Godart? Lieutenant Godart! » Lui cependant, brave homme et calme, savourait sa tasse de café, adossé à la statue de cet amour en plâtre qui se détache au milieu du gazon. Les dames et les jeunes filles s'inquiètent du lieutenant Godart. Moi, qui le connais, je lui trouve l'air plus calme et plus goguenard que d'habitude. Quand donc le lieutenant Godart commencera-t-il son récit?

Quand il eut pris son café et son petit verre, le lieutenant dit aux dames qui l'entouraient: « Je suis prêt à vous raconter mon histoire, Mesdames; elle est faite, elle est là, rien n'y manque; préparez vos mouchoirs et vos nerfs; seulement, avant de commencer, je vous dirai que je ne suis pas d'avis de vous raconter cette histoire en plein air, pour que j'enroue ma voix déjà si enrouée, pour que je ne sois écouté par personne, pour que vous vous amusiez à jeter du biscuit aux cygnes du bassin. Non pas, certes! non, il ne sera pas dit que je serai sorti de mes bonnes et calmes habitudes pour n'être pas écouté dans le plus grand et le plus entier silence. Ainsi donc, Mesdames et Messieurs, je vous donne encore une heure, profitez encore une heure de votre honorable liberté; après quoi, je

vous somme, aux termes de votre promesse, de venir écouter le conte qui me reste à vous raconter. »

On applaudit le lieutenant. L'heure s'écoule ; toute la société arrive au salon, il n'y a plus qu'Ernest et sa cousine qui sont absents. Où est Ernest ? où est Julie ? Le lieutenant, qui, sauf son horreur pour les contes et pour les conteurs, est un homme excellent, ne voulant pas que la mère de Julie remarque l'absence de sa fille, se hâte de tirer de sa poche son énorme manuscrit. « Le titre de ma nouvelle est très simple, dit-il, voici le titre : *Le Cercueil.* »

On se mit à écouter attentivement le lieutenant Godart.

Et alors il nous lut ce qui suit :

LE CERCUEIL

Vous connaissez tous le château de Sainte-Assise : il est posé sur une hauteur qui domine la Seine ; il est abrité par de grands bois, son pied est baigné par la rivière, qui coule lentement. On voit au loin un joyeux moulin qui anime l'autre rive. Les villageois passent et repassent sur le bac chargé de bêtes de labour. C'est le vieux manoir des anciens ducs d'Orléans.

Ici le lieutenant fit une pause comme pour in-

terroger la pensée de l'auditoire. Il n'y eut, à ce commencement, aucun murmure flatteur; on écoutait tout simplement, sans admiration et sans enthousiasme. Le lieutenant, surpris, m'interrogea du regard, comme s'il avait deviné que je fusse quelque peu du métier.

« Hélas ! lui dis-je, il me semble, lieutenant, que vous choisissez pour votre histoire un triste château et une triste époque. Le château dont vous parlez a été inondé de plus de contes, histoires, petits vers, petites comédies, narrations, style épistolaire et autre menu fretin littéraire, qu'on n'en pourrait user dans notre époque. Que vous auriez été malheureux, lieutenant, s'il vous avait fallu entendre tous ces madrigaux le matin, jouer un rôle dans toutes ces comédies le soir ! En vérité, je ne veux pas vous décourager, lieutenant Godart, mais pour votre histoire vous avez choisi une difficile époque et un triste château.

— Et voilà justement où je voulais en venir, s'écria Godart en posant son manuscrit. C'est que dans mon conte il ne s'agit ni de la Seine ni du château de Sainte-Assise. Mon conte est tout à fait vénitien et se passe sur les bords de la Brenta chargée de gondoles. Mais, comme je n'ai vu ni la Brenta ni Venise, et comme je sais que le conte moderne ne se passe pas facilement de descriptions,

je me suis mis à vous faire la description des lieux que nous connaissons tous, sauf à moi, quand ma description sera faite, à vous transporter avec mon histoire dans un autre lieu que nous ne connaissons, ni moi qui le décris, ni vous qui écoutez ma description bouche béante. De cette manière je concilie toutes choses, la vérité de ma description, les règles du conte et l'intérêt de mon histoire, qui ne peut se passer qu'à Venise, et au XVe siècle encore, quand Venise était une grande puissance, à ce qu'on dit. »

A Venise donc, reprit le lieutenant (et si je ne vous fais pas la description de Venise, c'est que je viens de vous faire la description de Sainte-Assise), à Venise donc il y avait un noble seigneur, riche et considéré, chargé de blessures, qui, après avoir épousé la mer douze ou quinze fois en qualité de doge, épousa sur la fin de ses jours une jeune Vénitienne. C'était tout à fait une Vénitienne de Venise : le langage d'une Vénitienne, le regard d'une Vénitienne, la passion cachée et tremblante d'une Vénitienne. Elle avait apporté en dot au Vénitien son époux la même dot que Falieri lui avait apportée : grâce, esprit, beauté, frêle jeunesse, paupière humide, un sein qui bat, un cœur tremblant, une grande et indicible tristesse. Le

vieillard, de son côté, lui avait donné tout ce que peut donner un vieillard de Venise qui a été doge trois fois, qui a passé son élégante jeunesse en France, à la cour de Versailles, où il vivait en cavalier vicieux, élégant, riche, prodigue ; qui, revenu de France, a passé son âge mûr dans les affaires de l'État, au conseil des Dix, au bas de la gueule du lion d'airain, sous les plombs ou dans les puits à écouter les gémissements des captifs ; puis qui, devenu vieux, s'est rappelé sa jeunesse, ses amours emportées, ses habits d'or et de soie, ses importunes sérénades à minuit, ses longues surveillances autour de sa maîtresse, ses espions par les chemins et ses jalousies redoutables ensevelies ave peine dans son sein. Tel était ce vieillard, aussi Français que Vénitien : Français dans sa jeunesse, Vénitien dans son âge mûr, il était redevenu Français dans sa vieillesse ; et il vivait tout-puissant à l'ombre de cette aristocratie toute-puissante à laquelle il s'était dévoué trente ans de sa vie. Du jour où il s'était marié, le noble seigneur Contarini n'avait plus pensé qu'à sa jeune femme, pensé à lui plaire, pensé à l'aimer, pensé à l'entourer de toutes les séductions de la fortune et du pouvoir, pensé à faire glisser pour elle les heures de la vie comme glisse la gondole vénitienne sur l'Adriatique, aux chants poétiques du barcarol.

A cette dernière phrase du lieutenant, qui en effet était sonore et cadencée, l'assemblée encouragea le conteur par un très flatteur murmure. On voyait qu'elle commençait à s'attacher sincèrement à cette narration qu'elle avait d'abord écoutée comme une simple bouffonnerie; mais le lieutenant Godart, interrompant brusquement son récit :

« Voilà comme vous êtes tous! s'écria-t-il. Vous vous laissez tout d'abord prendre aux belles paroles, vous préférez une période bien faite à une narration bien disposée. Les grands mots d'un discours remplacent parfaitement pour vous l'intérêt qui est absent. Pauvres gens que vous êtes! Parce que j'ai trouvé une période ronflante au bout de ma plume, vous vous intéressez déjà à cette vieille histoire de jalousie vénitienne qu'on vous raconte depuis trois siècles. Mais enfin, puisque vous le voulez ainsi, ainsi soit-il fait, selon votre volonté. »

Alors le lieutenant reprit son manuscrit et continua sa lecture.

Mais ce que vous avez prévu au commencement de cette histoire arriva bientôt. La jeune fille, rêveuse et triste, ne tarda pas à sentir combien était froide et désolée la couche d'un vieillard. L'ennui

la prit sous ses rideaux de soie, l'ennui, cet époux décharné aux longs bras maigres, aux baisers livides, au sourire édenté. Elle pencha la tête sous le fatal hymen, la pauvre fille! mais, hélas! en penchant la tête, elle aperçut à ses pieds ce qu'une jeune femme y voit toujours la première fois qu'elle baisse à ses pieds ses yeux remplis de larmes. A ses pieds elle vit, hélas! un jeune homme de sa maison, frêle et timide Italien aux yeux noirs, au cœur tremblant, brûlé au soleil de Naples, pauvre jeune homme timide et nerveux qui n'attendait qu'une passion pour mourir. Le jeune homme s'appelait Luidji. Il était le fils d'un fermier du comte. Le noble comte avait recueilli cet enfant dans son palais, pour donner à ce vieux palais, qui n'était pas encore habité par la jeune femme, cet air de vie qui suit la jeunesse même dans les murs les plus sombres. Rien ne vaut, en en effet, pour animer ces murailles ducales, sévères et silencieuses comme la tombe, un jeune homme bruyant, animé, tout brodé, tout colère, qui chante, qui crie, qui pleure, qui fait l'amour; jeune homme qui sait fêter la folle nuit du carnaval, qui sait où se tiennent les nobles banquiers du pharaon, qui distingue entre mille la gondole de l'usurier qui passe, qui sous le masque reconnaît à n'en pas douter la plus belle courtisane vé-

nitienne ; jeune homme insolent qui s'en va le matin par la porte pour un duel, qui sort le soir par la fenêtre pour un rendez-vous d'amour; jeune homme favori de l'épée, de la guitare, du dé qui roule, du matelot qui chante, du bravo qui passe, de la comédienne au théâtre et du vieux seigneur Contarini, qui, avant son mariage, s'estimait heureux d'avoir encore dans son palais tout l'attirail de sa jeunesse dorée, la duègne mystérieuse, le prêteur d'argent, le laquais sans galons, l'épée tachée de sang, le billet parfumé, l'écharpe aux chiffres entrelacés, toute sa jeunesse d'autrefois. Voilà pourquoi le jeune Luidji était si cher au vieux doge avant que le vieux doge se fût jeté dans ce dernier et fragile amour.

Ils changèrent donc à peu près de rôle le même jour, Luidji et Contarini son maître. A peine la jeune femme fut-elle entrée dans le vieux palais, à peine le palais eut-il entendu sa voix si douce, eut-il répété l'écho de ses pas si légers, eut-il courbé sa vieille épaule sous les petites mains de la Vénitienne, quand celle-ci, légèrement appuyée sur le balcon doré, contemplait la cime des montagnes toutes blanches sous le ciel bleu; à peine eut-il changé de maître une dernière fois, le vieux palais du doge, que le jeune seigneur Luidji devint aussi réservé, aussi triste, aussi caché, aussi

modeste qu'il était autrefois avide, emporté, audacieux et sans frein. C'en est fait : qui pourrait reconnaître le blond chevalier sous ce manteau noir et sans broderie, sous cette toque sans panache, sous cet air modeste et réjoui ? C'en est fait, Luidji fait silence, il se tient dans l'ombre, il se cache, on ne le voit plus; sa guitare est muette, son chien baisse la tête, ses laquais aussi. Le mois passé le seigneur Luidji a payé toutes ses dettes, il a renvoyé toutes ses maîtresses, il a accroché son épée à la muraille : les jolies femmes, les bretteurs et les usuriers de Venise n'y comprennent plus rien.

En même temps le seigneur Contarini se livre à un autre désordre. Il se parfume, il se lave, il se pare. Il n'y a plus assez de broderies pour lui dans tout Venise. Il a fait donner le fil à son épée; il a ramassé, pour la mettre à sa toque, la plume de héron qui parait la toque de Luidji. On dit même qu'il a essayé d'écrire en grands vers une suite de stances langoureuses, et que ses vieux doigts goutteux ont raclé les cordes d'une guitare. Celui qui, par derrière, les verrait passer tous les deux, Luidji et le doge, dirait : « Assurément, celui-ci est le beau Luidji, et celui-là se rend au Conseil des Dix; » puis, en montrant le seigneur Contarini, il dirait à son compère : « Heureusement

pour moi, Fragoletta ma jolie fille n'est pas à sa fenêtre; voilà un jeune gaillard qui en passant lui enverrait plus d'un baiser. »

Mais, hélas! au palais, Luidji, dans son manteau de velours noir, était toujours le jeune homme pâle et frêle; Contarini en manteau brodé était toujours le jaune et sec vieillard; si jaune et si sec, le vieillard, et si aimable, lui, si triste, si pensif et si réservé, le jeune homme, qu'elle aima le jeune homme et qu'elle lui dit : « Je t'aime ! » et que lui, il a su entendre ce mot : « Je t'aime ! » Mais ce fut un mot qui retentit jusqu'à son cœur, un mot qui porta l'épouvante dans ses sens, un mot qui devait le tuer, un mot qui le tua en effet, car comment lutter avec son noble seigneur et maître, lui, le faible, le tremblant, le timide, le condamné Luidji ?

Ces vieux palais vénitiens sont d'une intelligence funeste; ils ont été bâtis avec les vieux marbres de la vieille république, quand dans tout Venise il n'y avait pas une pierre qui n'eût des oreilles pour entendre et une langue pour parler. Le vieux palais Contarini était né avec la noble famille dont il portait le nom et les armes; il avait passé à travers toute la fortune de ses maîtres : il avait été un magasin d'abord, quand ses maîtres avaient été des marchands; il avait été une forte-

resse aussi, quand ses maîtres furent soldats; il avait été un noble palais enfin, quand ses maîtres posèrent à son fronton l'orgueilleuse couronne ducale. Ce noble palais était tout à fait Contarini, depuis ses toits de plomb jusqu'à ses fondations de chêne. Il était plutôt l'enveloppe que la maison du vieux seigneur, plutôt sa cuirasse que sa demeure; il aimait son maître, il était fier de son maître, il connaissait son maître; il était triste quand son maître était triste, il était furieux quand son maître était colère; il chantait quand son maître se livrait aux plaisirs de la table; il était jaloux, cruel et vindicatif comme son maître; il avait le cœur, l'âme et le nom de son maître : il s'appelait Contarini.

Donc que pouvaient faire, enveloppés et perdus dans ce palais, jeunes plantes transplantées loin de leur soleil, Luidji et la dogaresse? Que pouvaient-ils faire, les malheureux, espionnés par ces murailles, duègnes inflexibles comme le devoir? Au premier baiser d'amour que l'Italien déposa sur la main de la Vénitienne, le vieux palais frémit d'effroi, et, de son large écho réveillant son vieux maître qui dormait, il lui dit tout bas à l'oreille que l'adultère était là, prêt à déchirer la robe nuptiale de sa jeune épouse. A cette nouvelle, le vieux doge prend son épée et va à la porte

de sa femme. La porte était fermée, le doge frappe doucement; sa main ne fit guère plus de bruit qu'une boule noire qui tombe dans l'urne de mort. A ce bruit, Luidji se sentit frappé au cœur.

Je vous ai dit combien c'était un être timide et frêle, avec quelle violence le sang pressé dans ses artères se précipitait à son cœur; c'était un jeune homme qui de sa vie n'avait jamais eu peur, mais que la première terreur devait tuer. Que devint-il quand il entendit le pas de son maître, quand il vit la dogaresse penchée sur lui sans entendre le bruit de la porte, et quand enfin la porte s'ouvrit, laissant voir tout debout la grande figure du vieillard?

Luidji tomba roide mort.

Le vieillard s'avança. « Madame, dit-il à sa femme, j'aime à voir comment vous aimez nos serviteurs fidèles. En voici un qui m'a été bien cher; cependant il est bien heureux qu'il soit mort, pour lui d'abord, et pour vous ensuite, Madame. Mais que sa mort lui serve de pardon et à vous aussi, Madame. » En même temps le vieillard sortit par la même porte par laquelle il était entré. A peine fut-il sorti, Luidji (tant c'est une grande puissance la volonté!), Luidji sortit de son engourdissement subit. « Éléna, dit-il à sa maîtresse, Éléna, adieu, adieu, adieu, adieu, je suis mort! Adieu,

bel ange que je sauve! adieu la belle et la noble femme! adieu, adieu! » En même temps il l'embrassait, cette fois sur les lèvres. Puis, comme il entendit des pas venir, il retomba immobile dans la mort.

C'était le vieillard qui revenait suivi de ses serviteurs et d'un prêtre. Le vieillard entra le premier; il alla droit au jeune homme, il lui mit la main sur le cœur; puis, avec un effrayant sourire : « Il est bien mort, dit-il à sa femme. Pauvre Luidji! mort si jeune et si subitement, et sans avoir reçu le pardon de ses fautes! Mon père, dit-il à l'aumônier qui s'avançait, mon père, voilà un jeune homme qui n'a plus besoin que des prières des morts. »

En même temps il s'adressait à serviteurs : « Qu'on aille, dit-il, chercher une bière, un cercueil de plomb, comme pour un patricien, et une bière de chêne incorruptible. Je ne veux pas que les vers rongent de sitôt ce noble cadavre. » En même temps, il jetait son manteau de velours sur la figure du mort. « Le soleil lui fatigue les yeux, » dit-il tout bas à sa femme qui tremblait.

Sa femme, froide et immobile comme le marbre, sa femme qui commençait à comprendre la vengeance de son mari et le dévouement de Luidji, sa femme qui se croyait le jouet d'un mauvais rêve,

comme on en fait dans la fièvre, sa femme s'en vint auprès du comte, et, avec une voix aussi douce et aussi peu tremblante qu'elle pouvait l'avoir : « Mon noble époux, disait-elle, quittez ce triste lieu de mort; laissez ce cadavre au prêtre et aux pénitents noirs qui vont venir. » Mais lui, la repoussant tendrement : « Vous n'y pensez pas, Madame, disait-il, songez donc que ce jeune homme est presque mon fils; que je l'ai pris tout pauvre chez son père tout pauvre; que je l'ai élevé avec toutes sortes de peines et de soins infinis; qu'il a marché l'égal des plus riches et des plus nobles patriciens; que je l'ai comblé de plaisirs et d'or en santé; que je l'ai veillé en maladie; qu'il a commandé en maître ici à moi-même, qu'il appelait tout simplement « mon père». Songez donc à cela, Madame, et que je l'ai aimé tendrement, et qu'il m'a aimé tendrement aussi, aimé d'une piété toute filiale, et qu'il serait mort mille fois plutôt que de souffrir qu'on m'eût fait injure, et que dans toute la république il n'y avait pas un fils plus dévoué, plus soumis, plus respectueux, plus tremblant devant les cheveux blancs d'un vieillard. O bon Luidji! bon et digne Luidji! mon enfant, mon enfant! mon fils honoré et très cher! Au tombeau, au tombeau si jeune! Mort! mort! mort en disant adieu à ma femme,

qu'il honorait comme une mère. Mort, mort, Luidji ! mort ! Morte sa belle jeunesse, mort son naïf sourire qui n'a jamais trompé personne; morte sa blonde chevelure qui flottait au vent; morte sa parole innocente; morts les battements de ce noble cœur; mort tout cela ! Et l'on voudrait que je quitte sa dépouille mortelle ! Non, non, non, Luidji ! non, mon cher enfant, non, et j'en atteste ici le Ciel et vous tous qui m'écoutez, je ne quitterai pas le cadavre de mon serviteur avant qu'il ne soit dans le cercueil; je ne quitterai pas son cercueil avant qu'il ne soit dans la tombe; je ne quitterai pas sa tombe avant qu'elle ne soit surmontée d'un beau monument de bronze. » En même temps le vieillard regardait sa femme et posait sa large main sur le manteau de velours qui recouvrait le corps de Luidji.

La nuit vint, on alluma les cierges de cire jaune, on apporta le cercueil de plomb enveloppé dans sa bière en chêne. Le cercueil n'attendait plus que le corps du mort; les moines, revêtus de leur capuchon, s'avançaient pour l'ensevelir. Contarini, relevant la tête, les arrêta : « Mes pères, leur dit-il, laissez-moi honorer jusqu'à la fin le dévouement le plus noble, la vertu la plus désintéressée. Ce pauvre enfant que vous voyez là mort, étendu là sans mouvement, n'aura pas

d'autre ensevelisseur que son vieux père. Mettez-vous donc à genoux, mes pères, et priez pour son âme pendant que je vais ensevelir son corps. »

Les moines se mirent à genoux en chantant les psaumes funèbres ; Contarini prit le voile que portait sa femme, et en un instant il eut enveloppé le visage du mort. « Il faut que vous ouvriez vous-même le cercueil, Madame ! »

Puis, comme elle hésitait, et pendant que les moines chantaient toujours le chant funèbre : « Songez donc, disait-il tout bas, songez donc, madame la noble dogaresse, que vous ne pouvez pas trop faire pour un malheureux jeune homme qui est mort si à propos pour vous. D'ailleurs ceci est ma volonté, Madame, et celle de Luidji aussi, j'imagine : car, s'il était là, qu'il pût parler, il vous dirait avec un doux regard au moins : « Sauvez-vous, sauvez tout ce que j'aime, puisque ni le Ciel, ni la terre, ni vos prières, ni vos larmes, puisque rien au monde ne peut me sauver. »

En même temps, comme le vieux doge s'apercevait qu'on l'écoutait, il reprit comme s'il achevait tout haut un verset commencé tout bas :

Sed libera nos a malo.

Le chœur, comme pour se conformer aux pensées de son maître, reprenait en faux bourdon :

Et ne nos inducas in tentationem.

Et le vieux seigneur répétait encore :

Sed libera nos a malo.

En même temps commençait le *Dies iræ*, ce chant d'une miséricorde si terrible qu'il ressemble à une damnation.

Le vieux seigneur liait les pieds du cadavre; entre les deux mains du mort, placées sur sa poitrine, il attachait un crucifix; puis, quand tous ces préparatifs furent achevés, il fit un signe à sa femme, à qui il dit tout bas : « Encore une bonne œuvre, Madame; il me faut votre secours pour placer ce cadavre dans le cercueil. »

La dogaresse, en écoutant ces horribles paroles, recula d'effroi et poussa un cri affreux qui resta à moitié dans sa gorge.

Car le doge venait d'unir sa voix à toutes ces voix funèbres.

« Madame, disait-il, écoutez bien ceci, Madame. »

Puis il disait tout haut :

Recordare, Jesu pie!

« Si vous n'obéissez pas ou s'il fait un mouvement...

Quod sum causa tuæ viæ,

il est mort, et vous aussi morte ! »

Puis, joignant les mains, il s'écriait, les larmes aux yeux :

Ne me perdas illa die!

A cette vue, à ce chant funèbre, à ce sang-froid terrible, la dogaresse ne se contint plus; elle approcha du mort d'un mouvement convulsif; son mari l'arrêta.

« Prenez-le par les pieds, Madame; moi, je tiendrai la tête; surtout pas d'imprudence. » Et elle, hors d'elle-même, désespérée, elle prit le jeune homme par les pieds, lui par la tête. C'en est fait, Luidji est dans le cercueil de plomb. La pauvre femme se voila la face de ses deux mains.

Les prières des morts continuaient toujours :

Ab insidiis diaboli,
A damnatione æterna.

Et le doge répétait toujours :

Libera eum, Domine.

Ce fut le doge qui, levant le couvercle de la bière, la referma pour toujours.

Il referma la bière lentement. Avant de la fermer tout à fait, on le vit adresser quelques paroles au mort qui était là ; ces paroles, personne ne les entendit, excepté la dogaresse.

« Seigneur Luidji, disait le comte, nous sommes quittes. »

Et il ferma la bière. A cette bière, il y avait une serrure, et à cette serrure une clef; il ferma la serrure à clef, il suspendit la clef en sautoir au cou de sa femme.

Quand tout fut fini, on jeta sur la bière le voile noir semé de larmes d'argent. Il y avait un abîme entre l'homme enseveli et le monde. Pour le coup, Luidji était bien mort.

Douze moines vigoureux chargèrent le cercueil sur leurs épaules; et il fut descendu lentement, à la lueur des cierges et au chant des prières, dans la tombe des Contarini.

C'était un usage, dans les caveaux de famille, de creuser, comme dans l'église royale de Saint-Denis, une tombe toujours à l'avance. « Je donne ma tombe à mon serviteur Luidji, dit le doge; c'est ce que j'ai de plus précieux après vous, Madame, dit-il à la dogaresse, qui s'était traînée jusque-là.

On descendit le cercueil dans la tombe. Comme le cercueil descendait, les assistants crurent entendre un grand cri ; mais le doge, prenant la pelle du fossoyeur, couvrit de terre le cercueil ; on n'entendit plus que le bruit de la terre qui allait toujours en s'assourdissant.

A la fin, le caveau fut comblé ; les chants cessèrent : on voulut entraîner le doge, mais lui, obstiné vieillard : « J'ai juré, dit-il, que je ne quitterais Luidji que sous un monument d'airain. Mes serviteurs, écoutez mes ordres ! Prenez l'airain qui repose sur la tombe du noble comte Contarini, mon père, et traînez-le sur la tombe de Luidji. C'est un honneur inouï, sans doute, et sans exemple : dépouiller la tombe de mon vieux père pour parer la tombe de mon fils adoptif ; laisser toute nue la place où gît le vieillard, pour marquer solennellement les six pieds de terre où le jeune homme est couché ; arracher à mon père les armes de sa famille, sa couronne ducale, son fier écusson où l'on voit la fleur de lis, pour mettre tout cela sur la tête encore chaude du fils de son fermier, c'est inouï et étrange cela ; mais c'est ma volonté souveraine ; mais c'est l'ordre que je donne dans mon caveau de famille ; mais c'est une affaire que je débattrai bientôt entre moi et mon vieux père. Prenez donc ici ces tro-

phées de bronze, ces figures de bronze, ces anges de bronze, tout ce bronze fondu avec les canons de Corfou, l'airain le plus précieux de la République, traînez-le sur la tombe de ce jeune homme! Et, quand ce bronze y sera traîné, fixez-le avec du ciment et des chaînes de fer, afin qu'il y reste jusqu'à la fin du monde et que nul autre ne le puisse ébranler, pas même un tremblement de terre. Tel est mon ordre! »

Ainsi parla le vieillard; et, comme ses serviteurs hésitaient encore, comme nul d'entre eux ne se souciait de porter la main le premier sur le tombeau de ce sévère Contarini dont le sourcil faisait trembler même le Conseil secret, Contarini s'avança lui-même: «Mes serviteurs, à l'aide! cria-t-il, à l'aide! » Et voilà comment ceux qui ne savent pas cette histoire vous disent, quand vous allez à Venise, que le diable, un vendredi saint, a changé de place le vieux Contarini.

Ainsi parla le digne lieutenant Godart. Et, comme l'assemblée, agitée par je ne sais quel ressort, par quel accent de voix, par quel effet de lumière, par un de ces mille hasards qui font plus d'orateurs qu'on ne pense, écoutait cette histoire bouche béante et dans un silence plein d'intérêt, le lieutenant partit tout à coup d'un grand éclat de rire:

« Eh ! dit-il, Messieurs et Mesdames, de grâce, retenez vos larmes ! Ne voyez-vous pas que depuis une heure je vous fais une nouvelle nouvelle des plus nouvelles ?

— C'est-à-dire que depuis une heure vous vous moquez de nous, Monsieur Godart.

— C'est positivement ce que je voulais dire, répondit le lieutenant. En vérité, ajouta-t-il, tu es bien bon enfant, très illustre lieutenant et conteur Godart, de te contenter de ta demi-solde quand tu pourrais raconter tant de contes que tu contes si bien. »

Puisse cependant le lieutenant Godart, bonnes gens qui avez du temps à perdre et des larmes à répandre, ne vous avoir pas tout à fait dégoûtés des contes, des nouvelles nouvelles et des conteurs !

1833.





LE PRESSENTIMENT

CHAPITRE PREMIER

Monsieur le comte de Vaux-Clair, ancien officier supérieur, vivait dans la retraite avec une fille unique. Cet homme était un composé bizarre d'aristocratie et de simplicité. Il avait émigré sans faire cause commune avec la noblesse; il était revenu, aux premiers jours d'amnistie, sans grande estime pour la France nouvelle. Bonaparte, qui aimait parfois l'indépendance de caractère, avait presque recherché M. de Vaux-Clair, et, comme la vraie grandeur est excusée par la véritable aristocratie, cette tentative avait tourné à l'honneur et au profit de l'un et de l'autre. M. de Vaux-Clair avait relevé sa fortune et doublé sa noblesse. A la première chute de Napoléon, il était général d'artillerie, et, tou-

jours avec l'appui de l'empereur, il avait fait un magnifique mariage.

Un an plus tard, M. de Vaux-Clair refusa avec douleur, mais avec fermeté, de concourir aux projets de Napoléon, empereur une seconde fois. Il avait fait de nouveaux serments, et, quoi que sa reconnaissance pût lui dire, sa raison répondait que c'étaient des serments. Dans le premier moment d'exaltation, les généraux qui approuvaient le retour de l'Ile d'Elbe ne ménagèrent pas M. de Vaux-Clair. Mais Bonaparte savait son monde. Il se tut et réfléchit profondément quand ces propos lui parvinrent. Personne n'osa poursuivre : car, à l'air moitié sinistre, moitié humble, qu'il prit et quitta en un clin d'œil, on eût dit qu'il regardait la conduite de M. de Vaux-Clair comme un avertissement d'en haut.

Avec cette loyauté, avec cet honneur plus fort que l'honneur, M. de Vaux-Clair devait désormais se tenir à part. Il n'était pas capable de comprendre les conversions ou les apostasies de l'époque. Le mouvement de 1815 ne l'abusait pas; il croyait qu'un empire ne finissait qu'une fois. Il était déjà de ce monde comme n'y étant plus ; royalisme, bonapartisme, constitutionalisme, n'y faisaient rien ; M. de Vaux-Clair abandonnait les nullités du jour à leur destin. Seule-

ment il fit sa retraite comme les autres font leur entrée dans le monde, par un duel. Le général*****, partisan du retour de l'île d'Elbe, lui ayant un jour parlé avec ironie de sa fidélité à son dernier drapeau, M. de Vaux-Clair insulté mit le général ***** hors d'état de paraître à Waterloo. Plus tard, quand le blessé, moins bien guéri de sa blessure que de son bonapartisme, vint faire nombre dans les antichambres de Louis XVIII, M. de Vaux-Clair ne daignait plus songer à lui ; il ne s'en souvint avec quelque intérêt que longtemps après, en apprenant sa mort, causée, disait-on, par des excès qui avaient rouvert sa blessure. Cette naïveté d'esprit l'élevait tellement, que la seconde restauration, qui vint changer et croiser sans fin tous les vents politiques, cette restauration, dupe d'elle-même et du premier venu, ne lui donna pas même le plaisir du dédain. Dans cette âme saine et forte, il n'y avait place pour aucun sentiment amer.

Une perte cruelle le sauvait encore des soucis de convention : sa femme jeune et bien-aimée mourut en couches. Cette femme était de celles qu'il ne faut pas louer : simple, aimante, angélique, elle avait passé inaperçue dans le monde, comme tout ce qui lui est supérieur. M. de Vaux-Clair, tout soldat qu'il était, l'avait admirable-

ment comprise ; d'autres l'avaient jugée, ils avaient décidé qu'elle était ceci ou cela ; lui seul avait vu qu'elle avait échappé aux qualifications. Il l'aimait assez pour la laisser mystérieuse. Quelque chose lui disait que le cœur ne doit rien définir ; et il acceptait son bonheur comme il lui venait, imprévu, varié, fixement mobile. C'était un de ces états de l'âme dont on ne trouve le nom qu'après avoir tout perdu.

A la mort de sa femme, tout l'amour du comte se reporta sur sa fille. Blanche serait peut-être ce qu'avait été sa mère ; elle aurait sa voix, son geste, son regard. M. de Vaux-Clair avait besoin de le croire. Qui ne veut lier le passé à l'avenir? Quel père n'a senti son âme s'étendre doublement et mettre l'infini dans ce qu'il a perdu et dans ce qu'il veut atteindre?

Ces pensées firent revivre M. de Vaux-Clair. A mesure que Blanche se développait, il reconnaissait quelque chose qui lui avait échappé dans sa femme. C'était bien encore son âme qui voyait sa fille, mais il y avait moins de trouble, moins d'étourdissement dans cette tendresse. Il pouvait penser tant qu'il voulait, chose difficile pour lui près de Mme de Vaux-Clair. Blanche ressemblait à sa mère plus encore par le cœur et par l'intelligence que par l'extérieur.

M. de Vaux-Clair était riche, indépendant, ami de la solitude; il pouvait rester tant qu'il lui plaisait dans une terre où il s'était fixé depuis la mort de sa femme. Il y a une affinité secrète entre le soldat et le campagnard. C'est qu'en vérité l'un et l'autre font de la poésie comme se fait la bonne poésie, c'est-à-dire sans le savoir; à celui-ci les sensations tumultueuses, à celui-là la paix dans toute sa majesté; d'un côté, l'homme et la partie infernale de sa puissance, l'art de détruire; de l'autre, l'esprit de vie, l'auguste repos de l'âme, la créature se perdant doucement dans l'immensité de la création.

Mais M. de Vaux-Clair aimait sa fille pour elle-même; il fit la sublime sottise de se croire mauvais instituteur. L'excellent homme n'osait pas croire Blanche ce qu'elle devait être. Il n'était pas savant; il devait cet avantage à l'éducation de l'ancien régime; sa vie militaire, toute d'instinct, l'avait maintenu dans le dégoût des livres et du monde, et il ne fallait rien moins que le cœur d'un père pour mettre en doute cette philosophie.

Blanche se laissait aller à cette éducation négative. Quand le général parlait de la mener à Paris pour compléter son éducation, elle souriait, elle était rêveuse en le voyant rêveur; et c'était tout.

M. de Vaux-Clair recevait quelques voisins; mais c'était moins pour lui-même que pour Blanche; il ne voulait pas s'imposer à sa fille, et il savait gré à tout le monde de la lui enlever. Ce calcul, tout généreux qu'il était, n'excluait pas l'égoïsme paternel; Blanche lui revenait plus tendre, plus abandonnée. Ces sacrifices d'un moment doublaient les transports qui allaient suivre. Il faut être à cent lieues de Paris pour comprendre ces enfantillages. L'heureux père, l'heureuse enfant y mettaient toute leur âme, et c'était dès lors une chose grande et vraie.

Parmi les personnes que l'ennui ou l'amitié réunissaient au château, il n'avait tenu qu'à Blanche de remarquer M. Alfred de Marmien. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, fort occupé de sa personne, sachant bien quand il souriait, voyant son regard et se comprenant en toutes choses.

M. Alfred ne songeait qu'à ceux qui l'oubliaient; s'il avait répondu aux intentions du général, c'était en vertu de la profonde indifférence de Blanche. Elle dédaignait si véritablement M. Alfred qu'elle ne s'en doutait pas encore. Il lui semblait même qu'elle était obligeante avec lui; elle voyait son père le traiter cordialement, causer avec lui redoutes, parapets, batteries, dis-

tinction qu'il n'accordait pas à tout venant; et la bonne et impitoyable Blanche allait subissant M. Alfred, s'ébattant avec lui au milieu des folies de la campagne; le tout de manière à désespérer le jeune homme. Il avait beau la regarder, l'examiner, la contempler même, elle était à son aise, elle n'osait pas être timide avec M. Alfred.

Une femme qui ne vous craint pas! conçoit-on rien de plus impatientant?

M. Alfred en prit son parti. Étonné d'abord, il se persuada ensuite que Blanche était domptée. En effet, puisque Blanche ne le fuyait jamais, il l'attirait donc un peu? Ainsi raisonnait M. Alfred.

Blanche cependant continuait de prendre ce jeune homme comme il était, sans se rendre compte de rien. Permis donc à M. Alfred de se faire compliment de sa bonne fortune; il n'avait pas à craindre la contradiction.

Cependant cette apparence d'intimité avait donné l'éveil; M. Alfred se laissa complimenter, plaisanter, bouder par les femmes. Cette patience n'était pas si sotte. Le rôle de chevalier galant, quelque usé qu'il paraisse, n'a rien perdu de son à-propos; persécuter ou venger les femmes, c'est, jusqu'à nouvel ordre, l'alternative de ceux qui les recherchent. Le choix de M. Alfred connu, il y

eut alliance offensive et défensive entre les rivales de Blanche : jusque-là on avait bien voulu qu'elle fût passable ; moins on l'avait remarquée, plus elle avait reçu d'éloges. C'était maintenant autre chose : la pauvre Blanche n'était plus ce qu'elle était ; son teint délicieusement pâle, condition première de beauté dans le monde, passait désormais pour un indice fâcheux ; cette pâleur n'allait pas à la campagne où l'air, le mouvement, la floraison des pensées, devaient donner des couleurs si vives et mettre la santé hors de conteste. Ses manières commençaient à déplaire aux dames ; ce qu'on avait pris pour de la dignité n'était plus que de la raideur ; on était honteux d'avoir trouvé suaves ses mouvements, son repos, sa voix et son silence, c'était tout simplement de la monotonie ; ou bien, si on la voyait courir, jouer, déraisonner de son mieux avec M. Alfred, on n'osait pas dire ce que cela signifiait ; de son côté, M. Alfred, soumis lui aussi à ces commentaires désobligeants, sentait plus que jamais la nécessité de plaire à Blanche et de s'en faire aimer. Il devint dévoué par égoïsme, amoureux par orgueil.

Cette petite guerre fit du bien à M. Alfred. Blanche n'y prêtait pas encore attention, elle ne songeait pas qu'on voulût lui ravir M. Alfred, parce qu'elle ne songeait pas à le garder ; ce par-

fait détachement ne désarmait personne, et M. Alfred n'en était pas moins animé ; il protégeait Blanche, non plus officiellement, à la manière des fats, mais bien avec discrétion ; il s'élevait même jusqu'à la modestie : c'est que son caprice s'était changé en passion ; c'est que sa passion menaçait d'être une vertu.

Le voyez-vous d'ici s'ennoblir, se défaire de lui-même, et d'homme du monde qu'il était, arriver à être tout simplement un homme comme tout le monde ? lui, si épris de sa personne, si insolemment humble devant les femmes, le voici vrai, énergique, circonspect ; il se récompense de ce qu'il fait pour Blanche, et pourtant il l'aime trop pour ne pas craindre.

Après le plaisir de se dévouer il y en a un plus grand, parce qu'il est plus impossible, c'est celui de douter de la reconnaissance ; Alfred est à Blanche à la vie, à la mort ; mais la jeune fille le sait-elle ? accepte-t-elle son dévouement ? Doute sublime, qui ouvre l'âme humaine à des joies et à des douleurs surhumaines.

Je m'arrête.... Blanche, direz-vous, n'est donc pas une femme ? Si Alfred l'aime, et à la face de vingt petites maîtresses de province, ne doit-elle pas le savoir ?

Je vous conçois, Blanche a de l'esprit, et, qui

pis est, un cœur, d'où il s'ensuit qu'elle voit bien des choses. Mais Alfred, ne l'oubliez pas, Alfred est connu pour un fat, il en a le ton et le maintien; quand on a vécu vingt-cinq ans comme un fat, il n'est pas si aisé de se refaire de pied en cap.

Alfred était donc changé, mais seulement dans son âme; et cette révolution allait son train, c'est-à-dire qu'elle mettait tout à l'envers, comme font les révolutions. Il n'était plus Alfred, mais il n'était pas encore un autre. Avec le temps, l'homme nouveau grandira sans doute. Alfred, en proie à une passion véritable, présentait un curieux mélange d'artifice et de naturel. Retenu par la tranquillité de Blanche, il ne pouvait se hasarder, donner cours à ses sentiments et secouer, à force d'audace, cette existence d'emprunt qui l'avait caché aux autres et à lui-même. Blanche ne l'aimait pas encore; mais ne l'aimerait-elle jamais? Ce doute le rendait tour à tour misérable et fou de joie; misérable surtout, car il empêchait son cœur de se dilater et de briser son enveloppe.

Avez-vous vu un homme, ordinairement ridicule, atteint tout à coup d'une pensée inconnue, et manquant de couleurs pour la peindre ou de libre geste pour la dessiner? Le malheureux se trouble, maudit sa niaiserie, qu'il n'avait jamais soupçonnée, ou le réveil de son intelligence, qui

est tout étourdissant. On ne sait ce qu'il a ; et plus il tend à se dégager, plus on le trouve captif. C'est une angoisse que rien n'égale.

Tel était Alfred. Chaque fois qu'il était ému, la présence de Blanche mettait à plat son exaltation. Il était forcé de rester dandy sous peine de choquer toutes les femmes par la vérité de ses manières, et d'étonner Blanche elle-même en se montrant digne d'elle. Étonner celle que l'on aime, et l'étonner en lui disant qu'on l'aime, c'est lui être bien indifférent. Voilà ce que se disait Alfred ; il avait trop connu le monde pour n'en tirer aucune leçon. Il décida donc, après de longues réflexions, que Blanche était encore au premier occupant.

Ces réflexions ne l'abattirent point. Il savait Blanche généreuse ; la fadeur de leurs premières relations ne l'avait pas aveuglé sur le prix de sa conquête, et, chose plus incroyable encore, la véhémence muette avec laquelle il l'appelait maintenant ne touchait pas à la haine qui suit et qui talonne le véritable amour.

C'était vraiment un cœur que celui d'Alfred. Et comment cela se voyait-il si tard ? Par quelle fatalité ce cœur s'était-il mis à néant, enseveli dans ce qu'on appelle la vie du monde ?

Alfred l'ignore comme vous. Il a été ce que

nous sommes tous, enfant dressé et stylé, arrangé comme s'il eût été à mille lieues, à mille ans, du pays et de l'époque où l'*Émile* a paru. Après cela on en a fait (pour continuer votre histoire et la mienne) un jeune homme accompli, un mathématicien, un beau danseur, un artiste même ; on l'a jeté dans les salons avec ces admirables inutilités ; puis, de jeune homme type, il est devenu, ma foi, un homme tout à fait du monde ; il a été de mise dans la société du XIXe siècle, il s'est montré positif en affaires, positif en amour, positif en chimères. Zéro sur zéro, c'est, dans l'ordre moral, l'addition du jour. Vous avez là toute la vie d'Alfred.

Mais à présent cette apathie ne lui va plus. Il respire autrement que par les lèvres ; il est agité bien au delà des sens. Ce merveilleux, cet Alfred si béatement stationnaire, il frappe du pied, à présent, il relève la tête comme le cheval de Job, il entend son cœur sonner dans sa poitrine, il a une passion enfin !

Blanche cependant s'inquiète peu du changement d'Alfred. Elle le mène très innocemment à Dieu et au diable selon sa bonne ou sa mauvaise humeur. Alfred était grand amateur de la poésie moderne. Comme toutes les âmes affaiblies, il goûtait les violences de l'art, parce qu'il n'en

goûtait point d'autres. Le dévouement, le crime, les grands mouvements, le faisaient sourire, pour peu qu'ils fussent réels; il y croyait en lisant Hugo. Ce plaisir contemplatif venait de cesser pour lui. En songeant à Blanche, il se sentait de force à faire tache dans le monde, à passer publiquement pour aimer quelque chose.

Jusqu'ici tout était assez bien. Mais avec une passion de plus, on n'a rien gagné, si ce n'est un besoin de plus. Aujourd'hui, quelque sincère que soit l'amour, il a le caractère de l'époque, il demande beaucoup plus qu'il ne donne. Alfred voulait être aimé de Blanche. Les grands airs n'avaient rien fait sur elle. L'effrayante timidité d'Alfred n'avait pas mieux parlé à son âme. Comment faire?

Restait le parti définitif, celui où s'arrête tout homme loyal. Alfred n'avait plus qu'une voie. Son espérance, c'était le désespoir. Aimer, n'importe comment; être aimé, n'importe à quel prix. C'est une magnifique douleur que celle d'une âme forcée dans sa morale. Elle voit sa propre obscurité, elle écoute ce combat de voix qui s'élèvent en elle-même; elle se redoute, elle s'adore; et après cette crise dont elle ne veut plus se souvenir, si c'est dans la vertu qu'elle se jette, vous avez comme peur de l'emploi de toutes ses forces;

si elle prend l'autre route, il y a encore du sublime dans les pas qu'elle ose faire.

La conduite d'Alfred changea tout à coup. Il reconnut sa position. Puisqu'il avait distingué Blanche tout à fait et rompu avec toutes les femmes, il ne s'agissait pas d'en finir ostensiblement : il voulait continuer son rôle jusqu'au départ de M. de Vaux-Clair pour Paris, où il savait bien qu'il le retrouverait ; mais il méprisait les rivales de Blanche ; il les croyait plus envieuses que jalouses, fort capables de l'oublier, lui, pour l'observer elle seule, et il espérait bien que les deux personnages qu'il avait joués, celui de fat et celui d'amant, n'avaient été démêlés par personne Il en revint donc à sa première suffisance, autant pour se donner le temps de respirer que pour épuiser les dernières tracasseries de ces dames.

D'ailleurs, Blanche étant à sa portée, le voyant tous les jours, s'étant habituée à lui, il y aurait eu maladresse à lui à s'éloigner sur-le-champ. C'eût été de l'extraordinaire ; et il entrait dans ses calculs d'être un homme tout à fait comme un autre.

M. de Vaux-Clair se doutait de quelque chose. Il songeait à Alfred beaucoup plus que sa fille. Ceux qui nous aiment savent avant nous de qui nous sommes aimés. M. de Vaux-Clair attendit

l'événement. Blanche était sa vie, son orgueil, la meilleure part de lui-même. L'idée de s'en séparer, de la voir heureuse d'autre chose que de lui, ne s'était pas encore offerte à son âme de père. Quand il reconnut les assiduités d'Alfred, ce fut un coup terrible, une de ces morts qui marquent çà et là les plus puissantes vies. Ce qu'il y eut de plus affreux, c'est que le vieillard songea qu'il n'avait rien prévu. Aimer un enfant comme l'âme de son âme, et n'être pas sûr de s'être oublié pour elle, c'est accuser toute la tendresse qu'on lui portait, c'est n'oser plus refaire le passé pour se consoler de l'avenir.

Heureusement pour le père de Blanche, cette généreuse douleur n'était pas un effort d'esprit; elle venait d'où viennent à l'homme les biens et les maux qu'il n'a pas faits; aussi Dieu ou la nature, comme il vous plaira, y apportait remède. Blanche se sacrifiait-elle donc? elle qui devait tant à son père, ne le quitterait-elle pas pour un amant?

Accuser les autres après s'être accusé soi-même, ce n'est pas tout, sans doute; mais en se comparant aux êtres les plus chers, on ne laisse pas de se croire supportable, quand on les trouve imparfaits; or, le discernement et la piété filiale de Blanche lui devenaient fort suspects.

M. de Vaux-Clair se remit à étudier Alfred ; il le pénétrait, mais il ignorait les intentions de Blanche. Ce doute, qu'il voulait garder d'abord, lui devint bientôt à charge. Avant de quitter la retraite paisible où Blanche n'avait longtemps aimé, connu, écouté que son père, elle n'aurait pas de secrets pour lui. Que savait-il si, plus tard, lancée parmi les femmes à la mode, embarrassée de la simplicité d'un vieux soldat, elle n'aurait aucune peine à lui confier ses pensées?

Cette précaution faisait injure à Blanche; mais c'est souvent par respect que les bons cœurs vous soupçonnent.

Le général prit son temps : il attendit, avec l'ardeur et la discrétion d'un amant, un jour, une heure où Blanche serait à la fois calme et agitée. Dans un moment de pleine tranquillité, pensait-il, elle m'ôterait tout mon abandon, toute la bonne gaucherie de ma confiance, toute envie même d'essayer à l'avenir; si, au contraire, je la trouvais trop émue, moi qui viendrais lui dire de me calmer, il n'y aurait plus de raison pour que la raison parlât.

Cependant on faisait les préparatifs du départ. Il y avait des comptes à régler, des adieux à recevoir, des arrangements et des dérangements infinis; Blanche allait, venait, parlait. Ce voyage,

premier événement de sa vie, lui montait un peu l'imagination; elle n'avait jamais été si belle; c'était plaisir de la suivre dans les cours, dans les appartements, dans le parc, et de la voir animer tous les incidents de la vie de campagne. Il faut quitter un pays pour savoir ce qu'on y possède; Blanche croyait n'avoir rien vu jusqu'à ce moment : verdure, pièces d'eau, étables, volailles, domestiques, tout lui était nouveau, tout l'attendrissait follement.

M. de Vaux-Clair s'aperçut de tout cela. La veille du départ, après avoir congédié les voisins une fois pour toutes, il laissa quelque temps Blanche courir à droite, à gauche, et s'assurer qu'elle avait revu tout ce qu'elle aurait à regretter.

Il savait que le dernier endroit qu'elle visiterait serait celui qu'elle aimait le mieux; quand même elle ne l'eût jamais indiqué, l'instinct paternel eût bien su le découvrir. Le choix des lieux est à l'âme ce que le regard extérieur est à l'intelligence. Si vous voulez juger de l'état d'un cœur, demandez où il se sent à l'aise, si c'est au milieu d'un salon, ou sur les bords de la mer, ou dans de jolies campagnes.

Blanche a pu vous paraître jusqu'ici quelque peu difficile à expliquer! A-t-elle de l'âme? n'en a-t-elle pas? La tendresse filiale est une fort belle chose, mais avec la piété filiale toute seule, une

belle jeune fille n'a pas grand relief. Quand est-ce donc que cette belle fille aura une physionomie?

Elle-même vous répondra bientôt.

N'oubliez point que son père l'attend, et ne vous impatientez qu'autant que lui, ce qui est bien assez.

M. de Vaux-Clair se fâche déjà, et pourtant ce n'est pas pour la même raison que vous; il se figure l'entretien que vous êtes curieux d'écouter: il parle, il se répond; si cela continue, Blanche n'aura plus rien à faire. Bientôt il ne comprend ni ce qu'il dit, ni ce qu'il croit entendre; il ne sait comment Blanche a pu sangloter, se jeter à ses genoux, l'effrayer de ses terreurs. Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? pourquoi son enfant, son unique enfant, serait-elle si changée?

M. de Vaux-Clair errait dans le parc, les mains jointes, les cheveux épars, haletant, demandant grâce. Il y avait plusieurs heures qu'il courait au hasard; il était enfin tombé d'épuisement au pied d'un arbre, et, comme il arrive après un rêve funeste, il se demandait avec hésitation si ce n'était rien plus que de la fatigue!

Un léger incident acheva de le rendre à lui-même, et de lui rappeler que l'entretien qu'il venait de finir en lui-même n'était pas commencé avec sa fille.

CHAPITRE II

M. de Vaux-Clair passa subitement du trouble à la sérénité, et ce changement fut si profond qu'il ne remarqua point ce qui l'occasionnait.

Il se leva, et, devenu plus maître de ses pensées, grâce au mouvement de la marche, il put entendre les aboiements et voir les folies de son grand lévrier Castor, qui semblait, par des cris ménagés et de discrètes caresses, demander grâce pour son impétueuse apparition.

« C'est bien, c'est bien, Castor. C'est elle qui t'envoie, n'est-ce pas? j'y vais, nous y allons. Pauvre enfant! je l'aurais laissée là je ne sais combien de temps, mais aussi je me croyais près d'elle, pourquoi aurais-je été la chercher? »

Le vieillard aurait voulu devancer Castor; il était loin de Blanche; si elle se trouvait à l'endroit où il allait la prendre, il se trouvait entre elle et lui toute la largeur du parc.

Le grand lévrier fit quatre à cinq fois le trajet, annonçant la fille à son père, le père à sa fille; mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient suivre la ligne droite de sa course à travers les fourrés, les pièces d'eau et les ravins.

Blanche comprenait bien que son père venait à elle, mais les allées étaient sinueuses, croisées à l'infini; elle pouvait faire fausse route en le cherchant.

Elle l'attendit.

Le général arrivait en pestant contre son âge, contre les massifs qu'il fallait tourner, contre ses sottes rêveries qui lui avaient pris inutilement plusieurs heures.

Après des intervalles de plus en plus courts et des démonstrations toujours croissantes, Castor ne reparut plus devant son maître.

« Nous y sommes, dit le général en s'essuyant le visage, il est resté auprès de Blanche; je savais bien qu'elle serait là; elle s'y trouve si bien; il y a entre elle et ces lieux-là tant de convenance, que si la pauvre petite venait à se flétrir, si elle ne m'aimait plus comme je l'entends, si le monde où elle va paraître ajoutait ou ôtait quelque chose à ce qui est ma fille, eh bien! je l'amènerais là, je lui dirais: Regarde, respire, retrouve-toi; et Blanche serait encore Blanche, et mon enfant serait encore à son père. »

Ce monologue ramenait le général à ce qu'il voulait fuir; il retombait malgré lui dans l'inexplicable malaise qui l'avait naguère poussé si loin.

« Allons donc, pensa-t-il, il faut que je sois fou ; ne dirait-on pas que je vis de romans, que Blanche n'est pas ma fille ?.... Bah ! je vais la prier de se moquer de moi, je parie qu'elle est calme, occupée d'idées rafraîchissantes, et toute présente à elle-même. »

Cela pouvait être ; mais qu'en savait-il ? Blanche avait une âme que son père connaissait ; il y avait là bon sens, gaieté, franchise, cœur vivace, et avec tout cela, avec beaucoup moins, elle avait de quoi s'acquitter envers tous ceux qui l'aimaient. M. de Vaux-Clair était de cet avis, et il repoussait, comme on l'a vu, l'idée toute mystérieuse, toute sinistre de l'avenir de sa fille. Deux femmes en elles ? Simplicité, raison, pudeur, et, en même temps, excès de poésie, égarement ? non, cela n'était pas !

M. de Vaux-Clair était à dix pas de Blanche, il était là, frissonnant malgré ses efforts pour rire de lui-même.

« Mais c'est impossible ! mais Blanche est une délicieuse enfant ! Mais ni elle ni moi n'avons jamais perdu la tête, » se disait-il.

Cette confusion d'idées avait couvert le souvenir d'Alfred.

« Eh ! mon Dieu, pensa le général, est-ce donc lui qui me met l'esprit à l'envers ? Du diable si je

savais d'où venait ma souffrance! il me semblait qu'un mauvais génie me mordait le cœur; mais puisque c'est ce jeune homme qui aime ma fille, j'étais bien bon de me bouleverser l'âme; je les connais tous deux, je sais ce qui arrivera.

Une fois instruit de la première cause de son trouble, le général eut bientôt vaincu sa faiblesse, il n'était plus dans le vague, il pouvait tout sur lui-même.

Il était déjà étonné de s'être oublié; il en fut tout honteux, lorsque Castor, inquiet de son absence, accourut l'avertir qu'il perdait son temps.

Blanche parut agitée à l'arrivée de son père, mais si confusément qu'elle se remit aussitôt.

« Eh! que faisais-tu là, ma bonne petite? tu résumais tes adieux, n'est-ce pas? car tu aimes ces endroits, tu y as passé les trois quarts de ta vie; caprice de femme, avoue-le; car il n'y a que toi qui les trouves charmants. J'ai couru le parc toute la journée avec mon monde, les hommes ont admiré une chose, et les femmes l'ont jugée superbe; les femmes m'ont vanté quelques points de vue, et les hommes ont été de leur avis; mais personne, personne vraiment, n'a fait attention à ta retraite.

Eh bien! est-ce que cela te fâche? Embrasse-

moi, voyons; ici mon baiser paternel te semblera meilleur, tout ce que tu y fais a du charme pour toi. »

Blanche obéit.

« Ah çà! ma fille, attendais-tu ma permission pour m'embrasser? On dirait que tu m'aimes par vertu; allons, Mademoiselle, pas de méditation, pas de pensée, je vous défends, pour ce soir, d'avoir le sens commun.

— Vous avez raison, mon père, disait Blanche, cela serait de trop en ce moment; nous voici entre deux vies, nous laissons bien des choses ici, nous allons en chercher bien d'autres là-bas; qui nous dit que nous pourrons revenir à nos bonnes étourderies? Il me semble que c'est maintenant la fin de notre enfance....

— De notre enfance...., » répéta le général.

Ce mot seul exprimait leur manière d'être heureux.

Blanche se tut, et son père ne s'en aperçut pas; il entrait dans la pensée de sa fille; elle venait de tourner l'âme du vieillard vers des souvenirs pleins de délices. Ce bonheur calme, cet échange d'existence, cette poésie insaisissable, qui avaient paré leurs longs jours de solitude, se représentaient avec plus de vivacité sans rien perdre de leur douceur; l'image si vraie que Blanche venait

de choisir rassemblait tous les traits de cette vie une et double.

Ils avaient fait les enfants ! c'était tout simplement exact ; c'était sublime de justesse. L'expression de Blanche était si convenable qu'elle-même n'en fut pas frappée, elle ne voyait que la chose, et d'ailleurs elle la peignait bien mieux que par des sons. Blanche avait alors, comme en abrégé, tous les caractères d'enfance que sa vie précédente avait portés selon les événements ; elle avait tout d'un coup les divers âges par où elle avait passé ; ses manières mêlaient la petite fille à la jeune personne, sa voix mettait dans la moindre inflexion je ne sais quoi d'instinctif avec un sentiment tout avoué ; si elle regardait son père, c'était en espiègle, en femme posée, en mère et en fille tout à la fois !

Quant à M. de Vaux-Clair, il n'était guère plus sensible à lui-même, il raffolait, il ne savait ce qu'il disait à Blanche ; lui aussi, il se reprenait à vivre de sa vie passée, il débitait des riens, puis des choses graves, puis de ravissantes niaiseries.

Mais tout mène au vrai, même le déraisonnement.

Après une longue causerie dont je vous fais grâce, non point par respect pour vous, mais pour eux, M. de Vaux-Clair reprit sa gravité.

« Avant de nous retirer d'ici, dit-il à sa fille, je

voudrais bien savoir pourquoi tu y viens si souvent. Ta mère avait meilleur goût, elle aimait les sites que j'aime; tout ce qu'elle m'en disait, les peintres, les gens doués d'imagination me le répétaient sans l'avoir entendu; j'ai beau regarder autour de nous, je ne vois rien, mais rien de remarquable; je ne sais pourquoi je tiens à ma question, mais enfin j'y tiens. »

Blanche n'était pas troublée, elle eut même à réfléchir pour concevoir la curiosité de son père.

M. de Vaux-Clair allait renoncer à sa question; il cherchait dans les habitudes de Blanche la raison de sa préférence; sa fille évitait le fracas, l'étrangeté, les choses à effet; il se pouvait que ce fût là tout le mystère; cependant quelque chose lui disait que non.

Blanche était perdue dans ses pensées; les questions de son père ne l'embarrassaient pas, elle pouvait très sincèrement répondre: je n'en sais rien.

Seulement, en s'examinant pour la première fois, elle découvrit avec surprise qu'elle n'avait pas plus de goût que lui pour ce qu'il aimait si peu; elle se sentait une imagination, un mouvement intérieur fort incompatibles avec des prédilections étroites.

« Mais, en vérité, s'écria-t-elle, je ne vois pas

pourquoi j'aimerais cet endroit-ci plus qu'un autre, cela est trop bien arrangé, cela ne dit rien à l'âme ; un kiosque bien tenu, bariolé, joli et mesquin comme tout ce qui est joli, des découpures de gazon en étoiles, en rubans, en losanges, niaisement brodés de fleurs exotiques; pas d'échappées de vues, si ce n'est sur le château neuf, sur l'avenue droite, sur les terres propres et presque balayées de M. de Marmien. »

Ce nom fit tressaillir le général ; mais il vit que Blanche disait cela comme autre chose.

C'est qu'en effet, tout en nommant M. de Marmien, elle n'avait pas même songé à son fils, à M. Alfred.

« Alors, ma fille, tu mets énigme sur énigme ; je ne te questionne plus. »

Et ils se mirent à causer perspective, jardinage, vie champêtre ; mais chacun dans des dispositions différentes.

Blanche n'aimait pas Alfred, le général en était convaincu ; ce n'était pas la peine de mettre sa fille sur ce chapitre-là. Cette idée le rendait si heureux qu'il n'aurait pu dire si c'était égoïsme paternel, ou sentiment de protection.

S'il avait osé, il aurait dit à Blanche : Répète-moi que tu ne l'aimes pas ! Mais puisqu'elle était si calme, il se hasardait à l'être complètement.

Pendant qu'elle parlait de l'abondance du cœur, il pouvait se demander compte de ses craintes. Malgré sa familiarité avec Alfred, il n'avait jamais vu en lui qu'un voisin, un jeune homme de mérite. En vieillard indulgent, il aurait voulu nier tous ses ridicules, il l'avait même pu jusqu'au jour où Alfred, cessant ses galanteries, s'était avisé d'avoir de l'amour; M. de Vaux-Clair avait deviné que cela irait loin, lui seul voulait craindre Alfred; il n'examinait pas pourquoi, mais il sentait que ses craintes étaient fondées; et l'indifférence de Blanche lui épargnait un refus pénible, ou un consentement pire encore.

A mesure qu'il se ranimait, Blanche devenait pensive; elle regardait le pavillon, les plates-bandes, les dépendances du château de Marmien, et elle était de plus en plus certaine que tout cela ne signifiait rien, elle savait même qu'elle n'y avait jamais fait attention.

Il est difficile à une jeune fille de décomposer son âme; ses sentiments les plus vrais sont ceux qu'elle étudie le plus tard. Ses craintes, ses espérances, ses mystères renaissent si bien d'eux-mêmes qu'elle en ignore la succession; cela vit avec elle, c'est sa respiration, son mouvement, et ce qu'il y a de plus réel, et par conséquent de plus inaperçu.

Il faut un incident, une joie précise, un chagrin du dehors, quelque chose d'inattendu, pour tirer le cœur de cet oubli de lui-même.

Blanche sentit sa main dans les mains de son père. Au moment où la pauvre enfant se comprenait le moins, il arrivait un autre résultat, en pensant à sa guise, derrière l'entretien qui allait toujours; il était prêt à pleurer de joie; sa fille, sa bonne petite Blanche, resterait paisible comme l'avait été sa mère; elle trouverait pour mari, puisqu'il lui fallait un mari, quelque honnête homme digne d'elle, celui-là aurait du cœur sans être un forcené, il souffrirait qu'elle le rendît heureux à force de vertu, de naïveté et de paix; ce seraient deux âmes sages, raisonnables et aussi éloignées de la platitude des mœurs du jour que de l'absurdité des mœurs dont on remplit les livres.

« Eh bien! ma fille, sais-tu que je te comprends à merveille? A tout prendre, j'aime mieux que tu sois sobre en fait de poésie; les femmes, vois-tu, les femmes qui ne veulent que de grandes impressions, les Staël, les Sapho, sont, au fond, ce qu'il y a de plus misérable. Je t'étonne, je le vois bien, mais j'ai possédé ta mère, et le moindre hommage que je lui doive, c'est bien de mépriser ce qui ne lui ressemble pas; aujourd'hui encore je la revoyais partout où nos voisines s'arrêtaient; ces

dames faisaient de l'enthousiasme sur un point de vue, sur les effets de lumière, sur la pureté d'un écho; mais ta mère eût été silencieuse parce qu'elle eût senti quelque chose, la pauvre femme; elle aurait craint d'être ridicule en traitant de grands sujets; s'il lui échappait un geste, une parole qu'un artiste pût lui envier, je t'assure qu'elle l'oubliait avant lui; elle croyait tenir des autres l'idée qu'elle éveillait en eux. Et maintenant, ma bonne fille, je la retrouve plus que jamais en toi, ta mère. Comme elle, plus qu'elle encore, tu évites le grandiose, le fatras, l'*excentricité;* va, mon enfant, tout en ira mieux; une femme n'est pas faite pour la contemplation. Ta mère était grande, elle était toute elle-même dans les plus petites choses, elle croyait très fort à la dignité domestique, et je ne sache point que son mari, tout prosaïque qu'il était, ait tenu moins de place dans son imagination que toutes les beautés de son parc.

Blanche écoutait gravement, elle laissait son père suivre cette idée, qu'elle était moins impressionnable que sa mère.

Plus d'une fois elle voulut l'interrompre, mais était-ce pour confirmer ce jugement? c'eût été un mensonge; ou pour le détromper? elle n'en avait pas la force.

Le général continuait, et ses éloges, que Blanche refusait intérieurement, la rendaient capable de descendre bien avant en elle-même.

Non, elle n'était pas semblable à sa mère; non, elle n'oubliait pas tout pour ses devoirs; non, elle n'était pas maîtresse de son âme; l'erreur de son père, qu'elle-même avait fait naître, qu'elle avait partagée, devenait trop éloquente pour éveiller la vérité; à l'agitation toujours nouvelle et toujours vaincue qui avait régné dans sa jeune âme, elle voyait bien l'ensemble de sa vie, la peur qu'elle avait eue d'elle-même dès qu'elle avait su comprendre les idées de son père sur les conditions du bonheur. En l'entendant parler de départ, de mœurs parisiennes, de présentation dans le monde, elle comprenait, pour la première fois, l'immense vide que ce remplissage allait faire; des passions vagues encore, mais multipliées par leur incertitude, lui révélaient la différence des objets qu'elle quittait avec ce qu'elle allait chercher.

Peu s'en fallut que Blanche ne tombât à genoux pour prier son père de retarder son voyage. Une réflexion l'arrêta : ne lui avait-elle pas obéi jusqu'alors? n'était-ce pas sa faute à elle s'il y comptait encore pour cette fois? Les habitudes actives, communes, utiles, qu'il lui avait fait prendre, n'avaient-elles pas dû la rendre telle

qu'il se la figurait? Cette lutte entre l'imagination et le sens commun, qui datait de si loin pour Blanche, qu'elle avait pu longtemps en ignorer la force, ne l'avait-elle pas préparée à ce que son père attendait maintenant?

Elle résolut d'obéir. Elle jeta un dernier regard sur le pavillon et ce qui l'entourait; la gentillesse de ces objets contrastait bien avec l'état de son âme, et ce n'était pas sans fierté qu'elle en faisait la remarque; surtout c'était avec une noble tristesse qu'elle condamnait ce mouvement, c'était une solennité que cet entretien où un père et sa fille se donnaient l'un à l'autre, à la veille d'être séparés par tous les incidents, par toutes les émotions de la vie du monde.

Les pensées de Blanche étaient graves jusqu'à être religieuses, elle y puisait la générosité dont elle avait besoin.

Elle approuva son père, déclara, dans toute la conviction de son cœur, que le voyage de Paris était fort bien conçu, et que ce voyage l'introduirait pleinement dans la vie réelle à laquelle on n'avait pas le droit de se soustraire.

Le général applaudit d'abord; mais l'étrange son de voix, le maintien presque majestueux de Blanche lui donnèrent à penser.

Jusqu'à ce jour, Blanche avait toujours obéi à

son père : son père avait voulu qu'elle maniât l'aiguille, elle avait manié l'aiguille; il lui avait choisi des lectures calmantes, et elle avait dit adieu à toute exaltation. La première fois qu'il avait protesté contre la vie contemplative, et il y avait de cela longtemps; quand il était revenu à la charge, et cela était souvent arrivé; Blanche s'était mise en devoir d'éviter les grands aspects du ciel, le magnifique mystère des solitudes; elle se serait reproché d'aller pleurer devant le soleil couchant, de regarder à souhait les précipices, d'errer parmi les vieux arbres qui peuplaient ou abandonnaient aventureusement, et avec une sorte d'entente du paysage, les sites de tout caractère dont le parc était orné.

Au moment où Blanche parlait du voyage, comme son père en avait parlé, il y avait entre eux une double conversation : en apparence, ils causaient du même objet, et presque dans les mêmes termes; en réalité, ils s'entretenaient tout autrement de cœur à cœur; Blanche se trahissait, elle était trop exaltée pour qu'un changement de séjour en fût la vraie cause, et le général, qui l'admirait profondément, voyait sans doute dans sa fille quelque chose de plus que l'obéissance.

Cette dissimulation leur pesait à l'un et à l'autre, le général y mit un terme.

« Blanche ! » dit-il d'un ton grave.

Il se tut ensuite et chercha un commencement interrogatif.

« Ma fille ?... »

Blanche s'était déjà remise, elle essuya bien vite une larme, raffermit sa voix, et elle eut la force d'égayer son père par mille enfantillages.

Le général s'y laissa prendre, il oublia, en passant, ce qu'il avait cru voir dans l'âme de Blanche ; il ne songea même plus aux questions qu'il lui avait faites, et dont la réponse était encore à venir.

« A demain donc, mon enfant, nous partirons, et sans recevoir de nouveaux adieux, j'espère ! Cela te rendrait triste ; la chaise est prête, les chevaux seront ici à dix heures ; nous n'aurons plus qu'à baisser le marchepied. Pendant le voyage, j'aurai le temps de te dire certaines choses ; au fait cela vaudra mieux qu'ici. Dès que les postillons seront en selle, dès que nous aurons passé la grille ton rôle changera, ma fille, tu ne seras plus une petite fille, mais la confidente de ton père, mais son amie.

Il était tard quand le général et sa fille quittèrent le pavillon. La soirée était calme, mais sombre, et l'obscurité des massifs ajoutait à celle de la nuit. Blanche marchait silencieusement, heureuse de pouvoir cacher son agitation, et se

décida à attendre du temps l'explication de ce qu'elle ressentait.

CHAPITRE III

Depuis plusieurs mois M. de Vaux-Clair était rentré dans le monde ; il avait pris un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, et sa triple aristocratie, militaire, généalogique et pécuniaire, faisait de son salon le rendez-vous de la noblesse ancienne, de la noblesse moderne et de la noblesse d'argent ; on y voyait l'élite des hommes de finance, de tribune, d'épée ; des artistes, des jeunes gens parfaits, des femmes charmantes et même des femmes aimables.

Le général et sa fille, tout provinciaux qu'ils étaient, se tiraient fort bien d'affaire ; M. de Vaux-Clair n'avait rien perdu de sa fermeté et de sa bonne grâce ; l'habitude des dangers et du commandement, l'orgueil du sang, sa bonne conscience surtout lui avaient toujours donné une physionomie morale, et grâce à sa belle figure, il devait paraître tout lui-même après l'âge viril, de même qu'avant de l'atteindre il avait été complètement

un homme : il n'y a pas d'âge pour certaines âmes.

Quant à Blanche, elle n'avait que des succès ; mais, ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que les femmes lui pardonnaient plus que les hommes ; à part quelques attentions, qui tenaient trop de la politesse pour être sérieuses, les jeunes gens, et même les fats émérites, lui accordaient peu de chose. On la vantait, puisque c'était la mode, mais c'étaient de ces éloges qui ne troublent personne, pas même les femmes.

Blanche savait à quoi s'en tenir ; mais elle pouvait tout supporter, même l'amitié des femmes ; elle avait compris, mieux que son père, le rôle qu'elle jouerait dans le monde : quinze jours avaient suffi pour la mettre au courant. Tous les masques du temps avaient passé et repassé devant elle : elle avait vu, jugé, conclu. Si son père la condamnait à rester sur ce théâtre, elle y resterait, parce qu'une fille de sens ne croit qu'à son père ; mais Blanche échapperait à toutes les illusions, elle serait calme autant qu'on peut l'être.

Alfred avait reparu. Sa passion n'était plus timide ou impertinente. En étudiant Blanche, il avait deviné une chance de réussite, et son plan se développait de jour en jour. Blanche n'aimait personne, il en était sûr ; elle n'avait pas de choix à

faire dans la foule qui l'entourait : il n'y avait là que de jolis garçons, de jolis esprits, de jolies fortunes, c'était moins que rien pour une femme amie du beau. Alfred voyait tout cela, et s'il n'espérait pas sitôt toucher le cœur de Blanche, il s'encourageait du moins à force de mépris pour ses rivaux.

M. de Vaux-Clair ne redoutait plus Alfred ; il commençait à s'étonner de l'avoir cru si dangereux : il ne pouvait concevoir le calme qui succédait à sa passion, ni la passion qui avait précédé son calme. Comment un fat aurait-il pu aimer Blanche? comment un homme émérite l'eût-il jamais négligée ?

Blanche entrevoyait la vérité ; Alfred n'était plus insignifiant pour elle, le soin même qu'il prenait de s'effacer le distinguait de la foule. Loin de prendre parti pour Blanche, quand on en parlait légèrement, il avait l'air plus insouciant que les autres. Ce manège n'était pas sans effet ; son indifférence ressemblait à quelque chose, elle était soutenue, elle faisait autorité, elle le mettait à la tête de l'opposition. Avoir soin de négliger une femme c'est s'en occuper beaucoup, et Blanche remarquait, en souriant, combien Alfred la négligeait.

Alfred aurait voulu qu'elle se fâchât ; toute ré-

flexion faite, il attendit qu'elle lui fît cet honneur : il aimait trop véritablement pour mépriser le moindre avantage. Dès qu'il fut certain d'avoir étonné Blanche, d'avoir fixé son attention d'une manière quelconque, il entrevit enfin tout un avenir, et il compta les pas qui lui restaient à faire.

En qualité d'ami de M. de Vaux-Clair, Alfred avait près de Blanche quelques privilèges, il était presque dispensé du cérémonial : Blanche dansait avec lui, chantait avec lui, montait à cheval avec lui, quand il l'en priait, en sorte qu'il avait mille moyens de faire le dédaigneux.

C'était surtout à la promenade qu'il en trouvait l'occasion. Blanche avait un excellent cheval, elle s'animait en l'animant, elle devenait étourdie, franche, campagnarde, et malheur à son cavalier s'il avait de l'esprit quand elle en manquait, et un maintien irréprochable pendant qu'elle n'en avait aucun. Blanche à cheval s'abandonnait à son naturel, elle était ravissante ; alors, affranchie de la gêne des salons, incapable de rien tolérer de faux, elle avait l'instinct de ce qu'elle pouvait, et l'indifférence, qu'elle excusait si bien dans le monde, l'aurait cette fois blessée profondément.

Alfred s'en était convaincu : épiant les pensées de Blanche, ses ennuis, ses joies, il avait découvert l'endroit faible; c'était là qu'il frapperait.

Pendant une de ces courses au bois de Boulogne Blanche avait été fort triste ; avant le départ, son père avait dit quelques mots sur le mariage, de ces mots dont la bonté vous effraie le cœur : il avait voulu que sa fille songeât à être heureuse, qu'au lieu de recevoir un mari de sa main, elle le lui présentât elle-même : Blanche avait vu son vieux père, non plus réglant sa destinée, comme lorsqu'elle était petite fille, mais la suppliant de lui ordonner quelque chose. Oui, c'était bien cela : il lui fallait, à lui homme fier et absolu, l'autorité qui naît d'une généreuse déférence, après celle qu'il avait due longtemps à la raison seule : Blanche l'avait embrassé, elle avait souri en pleurant, et puis elle était montée à cheval pour se rejeter un moment dans cette vie de hasards qu'elle savait se faire quelquefois.

Alfred aussi avait le cœur plein, il voyait Blanche plus vive qu'à l'ordinaire, épanchant dans tous ses mouvements une émotion secrète ; mais il feignait de ne pas la comprendre ; obligé de se taire lui-même, il comparait son supplice à celui de Blanche, et il la trouvait heureuse. Quelquefois aimer c'est haïr, et Alfred se vengeait : plus elle était touchante, plus il montrait d'étourderie : la vue du moindre objet, les sons, les mouvements, tous les incidents possibles produisaient sur

Blanche quelque impression, et semblaient lui prendre ses pensées pour les lui rendre moins saisissantes et plus mélancoliques; Alfred, au contraire, « croquait » tout cela, il aurait inspiré Bellangé pour six mois.

Blanche le laissait être méchant tout à son aise; sans vouloir s'ouvrir à lui, elle avait besoin de lui faire partager un sentiment quelconque, ne fût-ce que celui qui naît à la vue des champs, au hennissement du cheval, au passage d'un vieux pauvre sur la route: quand son âme était surchargée d'elle-même, tout lui pesait, et plaisir et douleur, et futilité et choses graves, et lui ôter ce surplus, c'eût été la faire respirer: Alfred tenait bon.

Il lui en coûtait pourtant; en abondant dans le sens de Blanche, il eût craint de se trahir à son tour: causez chaleureusement avec une femme, quel que soit le sujet de sa conversation, vous lui dites votre haine ou votre amour.

Alfred était plus prudent que cela, et il l'était à tel point que Blanche s'en aperçut enfin; elle changea lentement, imperceptiblement le ton de l'entretien, en sorte qu'Alfred douta de quelle manière elle avait reçu ses impertinences.

Cependant ce dénouement n'ayant pris que quelques minutes, il n'en fallait rien conclure, et Blanche, rentrée à l'hôtel, serait bien libre d'y

quitter l'air amical qu'elle gardait avec Alfred. Pour s'en éclaircir, il allait exprimer diversement l'espérance de la revoir dans la soirée, quand Blanche l'invita à dîner et à l'accompagner aux Italiens où Mme de Malibran avait une représentation à bénéfice.

Le général était tout pensif quand sa fille arriva ; il méditait un nouveau discours, plus adroit que le premier, pour lui faire comprendre ses intentions de père. Il craignait que sa fille n'eût peur de lui. Il avait pu gêner son choix ou laisser trop voir qu'elle lui était nécessaire ; son cœur d'homme s'avisait d'être féminin.

Il rayonna de joie et se sentit l'œil humide lorsque Blanche, entrant d'un air espiègle, lui raconta brusquement, non pour s'en être souvenue, mais pour l'avoir deviné, les frais d'esprit qu'Alfred avait faits pendant la promenade.

Alfred était confondu.

Le général applaudissait aux saillies de sa fille, et Alfred même ne pouvait faire autrement : Blanche se moquait-elle de lui, ou faisait-elle de l'esprit avec le sien? il ne savait trop. Par moments cette incertitude était un supplice; c'était pour lui une question de vie et de mort. Si Blanche, en rapportant ses paroles, s'en servait naïvement, c'était un commencement de sympathie, et Alfred

pouvait se permettre un peu d'espoir ; si ce n'était qu'un badinage, et, qui pis est, un badinage innocent, Alfred n'était donc pas digne d'être haï, non plus que d'être aimé.

Et il fallait se prêter à ces gentillesses !

Plus d'une fois Alfred sentit un vertige, et, si la gaieté du général et l'aisance de Blanche ne l'avaient défendu de lui-même, il aurait fait quelque absurdité.

Il resta maître de lui-même.

D'ailleurs Blanche était vengée ; elle n'avait pas le cœur assez vide pour prolonger ce passe-temps. En tourmentant Alfred, elle avait surtout voulu lui dérober ses pensées et le réduire à ne plus s'occuper d'elle.

Il avait feint de ne pas la comprendre quand elle avait failli montrer de l'abandon, à son tour elle devait paraître à son aise pendant qu'il montrait de l'embarras.

Cette petite guerre échappait au général ; il riait encore des plaisanteries de Blanche que l'entretien était déjà sérieux.

Blanche cependant retombait dans sa rêverie, tout en échangeant quelques mots avec le général et Alfred ; elle se parlait à elle-même. Peu à peu sa préoccupation augmenta, le général finit par la partager, et Alfred n'aurait bientôt su que devenir,

si Blanche, plus capable que son père de s'occuper de tout à la fois, n'eût rappelé à son père et à Alfred qu'ils allaient entendre la *Gazza*.

CHAPITRE IV

La salle était pleine; les loges étincelaient de toilettes, de jolies femmes, de ce je ne sais quel éclat qui vient de l'attente du plaisir. Blanche, placée entre son père et Alfred, les laissait discuter un point de droit militaire en attendant le lever du rideau. Alfred n'avait pas fait attention aux femmes; il avait à peine regardé Blanche, sur laquelle vingt lorgnons étaient braqués; il se trouvait dans la plus fausse position; il n'osait ni se passionner, ni redevenir fashionable. Blanche l'avait désorienté; il cachait son trouble en causant avec le général; cela était d'autant plus facile que Blanche les oubliait l'un et l'autre; elle passait en revue toutes les toilettes; c'était pour elle un plaisir exquis, un de ces accès de délicat orgueil qui sauvent la modestie de la stupidité.

Cette fois, comme toutes les autres fois, les femmes lui avaient obligeamment souri, et les élégants, après un effort d'approbation, s'étaient

occupés de toilettes plus vives et de tournures plus agaçantes. Accoutumée à ce bizarre triomphe, Blanche en avait encore, ce soir-là, pris son parti; soit par sentiment de dignité, soit par impuissance d'y faire attention, à vrai dire, elle ne songeait à rien, aussi était-elle pensive, ignorant ce que le général et Alfred se disaient tout haut, ne voyant pas ce qu'elle regardait dans la salle et justifiant presque l'indifférence des jeunes gens.

Le chef d'orchestre venait d'arriver; les musiciens prenaient place, et les dilettanti retardataires couraient risque de manquer l'ouverture. Une seule loge restait vide, elle faisait face à celle de Blanche, dont les yeux y restaient machinalement fixés. Bien des coupons ayant été refusés, il était certain que cette loge était retenue; les personnes qui devaient l'occuper étaient attendues par le public; on s'étonnait de leur lenteur à paraître. Ce petit incident piquait la curiosité, qui ne sait où se prendre en pareil moment; c'était à qui dirait son mot. Les uns décidaient que c'était une douairière, bien attifée, bien orientale, qui allait encombrer de ses atours les deux tiers de la loge; d'autres y plaçaient un habitué, un connaisseur, un arbitre des succès; ils savaient même sa figure, sa manière de battre la mesure et ses interjections favorites.

Déjà quelques éclats de rire avaient provoqué les *chut* du parterre et le chef d'orchestre allait frapper le premier temps, quand la loge s'ouvrit pour un jeune homme et pour une femme. Ils étaient assis, immobiles et attentifs, avant qu'on les eût vus entrer.

Blanche tressaillit, en sortant brusquement de sa distraction.

« Eugène! s'écria Alfred, le fils du général ***, et Mme Montbreuil.

— Du général *** ? » dit M. de Vaux-Clair d'une voix légèrement troublée.

Blanche regarda son père.

Alfred ajouta quelques mots qu'elle ne put entendre :

« C'est un de mes condisciples; il revient d'Espagne, où Dieu sait ce qu'il a été faire! Mais, pardon! Monsieur; je n'aurais pas dû nommer le fils du général ***. Votre duel...

— Allons donc, jeune homme, dit M. de Vaux-Clair avec embarras; l'affaire est oubliée depuis longtemps, et le général *** me pardonne sans doute, comme je lui ai pardonné. J'ai presque envie de le revoir.

— Mais il est mort, on ne sait trop où, avant le départ d'Eugène pour l'Espagne. Sa blessure, dit-on, n'avait jamais bien guéri; elle s'est rou-

verte par suite de quelques excès, et Eugène a été cacher où il a pu la mémoire de son père. »

La conversation cessa. M. de Vaux-Clair parut écouter l'ouverture ; mais il songeait à Eugène, qui, de son côté, le regardait depuis quelques instants. Le général était mal à l'aise. Il ne savait pas si Eugène le connaissait; et cette attention grave, éloignée de la curiosité comme du ressentiment, ne révélait absolument rien.

La dame qui accompagnait Eugène semblait vouloir et ne pas vouloir lui parler. Cependant, voyant bien qu'il ne songeait pas à Blanche, elle se tint tranquille et ne chercha point à le troubler en lui nommant le général.

C'eût été dommage, en effet : Eugène, sachant par cœur *la Gazza,* pouvait allier au plaisir de l'oreille, l'étude d'une noble tête de vieillard, telle qu'un artiste aimerait à en rencontrer une. D'ailleurs l'émotion du général, dont Eugène était loin de savoir la cause, avait, par cela même, du mystère et de l'attrait.

Blanche étant dans l'angle le plus obscur de la loge, Alfred seul était en vue à côté de M. de Vaux-Clair, et le contraste des deux figures servait à l'une autant qu'il nuisait à l'autre. Eugène avait peu fait attention à Alfred ; il n'avait vu que la partie la plus importante de sa personne, sa

toilette, sa pose, et, pour ainsi dire, la généralité de l'individu. Avec ces remarques, il n'eût pas été en état de le reconnaître au foyer ou sous le vestibule.

Une reconnaissance si rapide, si innocente, faite on ne sait comment, n'était pas de nature à satisfaire Alfred. Le sang lui monta au visage. Il regarda Eugène le plus insolemment qu'il put, mais sans parvenir à se faire rendre la pareille. Force lui fut d'attendre l'entr'acte, où Eugène et lui se rencontreraient peut-être au foyer.

Le rideau tomba et Eugène ne quitta point sa loge.

Blanche n'avait rien dit d'Eugène ; elle n'avait eu rien à dire, quand le général et Alfred en avaient parlé. Mais l'accent de son père l'avait frappée, et le ton de mépris avec lequel Alfred avait nommé Eugène ****, la jetait dans mille conjectures qu'elle trouvait toujours niaises et qu'elle recommençait toujours.

Le général et Alfred causaient plus vivement et plus bas que la première fois. Alfred paraissait faire de l'esprit, et M. de Vaux-Clair l'écoutait tristement.

Blanche devina qu'il s'agissait d'Eugène. Ce qui se disait près d'elle ne la regardait pas, puisqu'on le lui cachait. Pour mieux vaincre sa

curiosité, elle s'occupa de son mieux au dehors. Eugène la laissait bien maîtresse de le contempler. Il l'avait aperçue, mais c'était tout. Après avoir examiné à loisir le général, il s'était souvenu de Mme Montbreuil, et ils s'entretenaient paisiblement, mais non pas avec la même sorte de tranquillité.

Mme Montbreuil tâchait de ne pas voir que beaucoup de femmes s'occupaient d'Eugène et que son apparition avec lui faisait l'effet d'un scandale.

Quant à Eugène, il se souciait peu qu'on jetât sur elle des regards, des épigrammes et tout ce qu'on voudrait. Sa contenance n'avait pourtant rien d'audacieux. C'était celle d'un homme qui croit en lui-même, et qui laisse aux autres la liberté de leur avis.

Autant que Blanche le pouvait comprendre, ce jeune homme avait une tache à son nom, ou bien il avait eu quelque étrange aventure. Enfin il y avait là un mystère, et Blanche n'eût pas été femme, si elle eût renoncé à l'éclaircir.

M. de Vaux-Clair écoutait Alfred, et, quoique mécontent de ses plaisanteries sur Eugène, il le priait d'en parler encore.

« Comment il est nul à ce point? C'est étonnant! A son maintien, j'aurais cru qu'il était quelque chose. »

Alfred examina encore Eugène, comme pour s'expliquer la diversité d'impressions que faisait ce jeune homme.

« J'en conviens, dit-il au général, il est maintenant assez bien. Je ne sais d'où cela peut venir; car je l'ai toujours connu gauche, effarouché, ayant enfin l'extérieur assorti à tout le reste.

— Et vous dites qu'au collège il était des *minus habentes?* et c'est vous, j'en suis sûr, qui faisiez ses devoirs ? »

Alfred rougit légèrement. Il était déjà fâché de ses médisances, et sa vanité n'allait pas jusqu'à prolonger son parallèle avec Eugène. La générosité faisait place au dépit; il était près de partager l'intérêt que le général prenait à son condisciple.

« Eh bien! reprit M. de Vaux-Clair, vous ne convenez pas de vos avantages ? C'est bien, jeune homme; c'est très bien. Je vois que ce pauvre garçon a des amis, et il en a besoin en vérité. La mémoire de son père est un poids assez lourd. Il faut bien aider Eugène à le porter : avec une grande tache à effacer et très peu de mérite personnel, il est difficile de faire bonne contenance. »

Alfred ne disait rien. Il cherchait à comprendre Eugène. Il avait beau être attentif, sûr de sa mémoire et de son goût, il ne pouvait avoir d'Eu-

gène l'idée qu'il en avait eue jusque-là. C'était Eugène, et ce n'était pas Eugène. Alfred se sentait effacé par lui sans savoir comment. Il y avait dans Eugène une sorte de dignité, lors même qu'il était sans façon avec Mme Montbreuil. S'il lui parlait gravement, et comme de loin, cette fierté, qui eût été ridicule dans un autre, lui donnait une grâce toute particulière.

Enfin, Eugène était dans la plus belle et la plus difficile position. Il avait à tenir bon contre l'attention générale. Mme Montbreuil, connue par sa coquetterie et sa sévérité, s'affichait presque en paraissant au spectacle avec lui, avec lui, jeune homme insignifiant; avec lui, chargé d'une sorte d'opprobre paternel. Elle seule était fière. C'était elle qui défiait la justice et l'injustice du monde. Ce n'était plus une petite-maîtresse, chatouilleuse aux regards, redoutant l'originalité, et s'arrangeant pour n'être ni comme tout le monde ni comme personne.

Cette fois, elle y allait de franc jeu. Il était clair qu'elle prenait Eugène sous sa protection, chose aussi étonnante pour les femmes que pour les jeunes gens.

Il n'y avait que Blanche qui trouvât cela tout naturel. Dans la manière dont Eugène jouait son rôle, il y avait une aisance que le monde ne

donne pas. Personne ne semblait concevoir où il l'avait prise, ni comment elle s'alliait avec sa manière d'être ordinaire. Blanche voyait bien le jugement qu'on portait d'Eugène; sans l'avoir jamais connu, sans entendre tout ce qu'en disaient son père et Alfred, elle aurait juré qu'elle savait quelque chose. Un intérêt mystérieux semblait entourer ce jeune homme. L'attention générale dont il était l'objet exprimait à la fois l'éloignement et la curiosité. C'était un homme à part, une énigme, un hors-d'œuvre social, quelque chose enfin qui ne ressemblait pas à toutes choses. Or Blanche n'avait encore vu que des gens qui se valaient, des travers mis à l'unisson, des physionomies faites les unes pour les autres.

Et une singularité saillante, une apparition d'homme, ne pouvait être pour Blanche une bagatelle.

Avant de méditer sur le caractère d'Eugène, elle résuma tous ses souvenirs de jeunes gens, croyant bien que, comparaison faite entre lui et les autres, ce serait encore un oubli à joindre à mille oublis.

Dans cette revue si rapide, tout se confondit dans l'image d'Alfred, dont la nullité l'aidait toujours à s'expliquer celle de tous les autres jeunes gens.

Puis, il lui vint comme un remords. Ce jour-là même, il y avait peu d'instants, Alfred n'avait-il pas pris attitude?

Blanche se rappela la promenade, le dîner et des accidents de physionomie, de voix, de contenance, qui indiquaient en lui un sentiment quelconque.

Au moment même où elle songeait à tout cela, Alfred lui rendit regard pour regard, inquiétude pour inquiétude.

Lui aussi il était curieux. Blanche lui paraissait différente d'elle-même; et peu s'en fallait que pour savoir jusqu'à quel point cela pouvait être il n'envoyât au diable le général et ses questions sur Eugène.

Mais il n'osait pas se mettre à la merci de Blanche : sa vanité le sauvait du ridicule, sans étouffer la violence de son émotion. Dans cet atroce combat, sa nature première et son caractère factice, l'homme et le dandy, passaient tour à tour l'un derrière l'autre, ou bien se réunissaient bizarrement, de manière à le dérober à toute espèce de dénomination.

Blanche n'en trouva donc aucune. Aussi bien, peu lui importait qu'Alfred fût ou ne fût pas vrai, distinct, doué de quelque chose qui manquât à tout le monde. Tout ce qu'elle voulait, c'était

s'assurer que, parmi les jeunes gens de sa connaissance, lui seul n'était pas irrévocablement, à tout jamais, propre à faire nombre. Il se pouvait très bien, pensait-elle, que l'état singulier où elle le voyait finît par mettre son âme en saillie.

De cette figure de transition elle passait à celle d'Eugène, qui n'avait aucun des avantages d'Alfred.

Alfred était bien pris. Ses traits étaient fins, et plutôt piquants que réguliers. Il avait le port libre, le regard rapide, et le mélange d'étude et d'abandon qu'offrait toute sa personne indiquait que ce n'était point par la fatuité qu'il était arrivé à la séduction des manières, mais par la séduction des manières qu'il était arrivé à la fatuité.

Son extérieur était si parfait, qu'après en être convenu, on se croyait quitte envers lui.

Eugène ne lui ressemblait en rien. C'était une grande figure qu'on aurait regardée vingt fois sans la voir. Était-il beau? était-il laid? Vous ne saviez trop. Arrivait-il de province? était-ce un initié du Café de Paris? Même incertitude!

Mais ces sortes de gens ont deux privilèges. Le premier, ou peut-être le second, c'est d'être négligés par la foule. Ils peuvent aller, venir, se taire, parler, on n'y prend garde. Du moins, c'est à qui ne commencera pas, sauf toutefois à ré-

clamer l'initiative dès que le premier venu l'aura prise.

Le second, ou, si l'on veut, le premier avantage de ces hommes, c'est que l'oubli où on les laisse aide les gens d'esprit à s'en souvenir. Il se fait entre eux une alliance d'instinct, une réciprocité de pensée, un pacte tout prophétique, qui les rend vieux amis, la veille de se connaître.

Eugène était remarquable parce qu'il ne l'était pas. Il n'avait rien qui vous aidât à le caractériser. Sa physionomie, habituellement calme comme sa pensée, aurait semblé commune, si elle avait semblé quelque chose, comparée à l'agitation, ou à la gravité, ou à la noblesse, ou à la vulgarité qu'il y a toujours sur une figure d'homme. Mais ce qu'on voyait bientôt quand on savait voir, c'était cet oubli de soi, qui l'empêchait de sentir celui des autres.

Tel Eugène avait paru jusqu'alors. Après Mme Montbreuil, Blanche était la première qui le devinât un peu. Alfred même n'était plus sûr qu'Eugène fût un homme distingué. Il revenait à l'idée qu'il en avait toujours eue; et, en effet, le changement qu'il avait cru voir en lui pouvait n'être qu'une illusion, une première surprise, l'effet peut-être de la présence de Mme Montbreuil.

Mme Montbreuil, émue et imposante à la vue de ce qu'elle avait osé, avait repris ensuite le sang-froid dont Eugène donnait l'exemple. Ce n'était pas même un calcul de sa part. Le cœur donne assez d'esprit aux femmes quand elles nous avertissent de leur dévouement. Eugène n'aurait pas cru aux assurances de Mme Montbreuil; il aurait ri de sa majesté de circonstance, si elle avait répondu par de grands airs continuels aux continuels sarcasmes dont elle était l'objet. Il savait ce qu'elle faisait pour lui; et, avec la circonspection qu'il lui connaissait, il pouvait croire que cette soirée même, où elle avait brûlé ses vaisseaux, était un magnifique sacrifice. Mais Eugène était généreux; il ne voulait pas qu'on le priât de l'être. Que Mme Montbreuil s'exposât tout entière pour lui, âme, pensée, réputation, qualités et défauts, c'était assurément quelque chose; mais qu'elle comptât tout cela pour rien, c'était tout.

Blanche lisait de loin dans le cœur de cette femme.

Son courage, ses espérances, sa délicieuse modestie, la ravissaient. Elle ne concevait pas qu'Eugène songeât à autre chose qu'à cette femme. Elle lui en voulait d'écouter Rossini pendant que les harmonies de l'âme s'éveillaient à ses côtés. Elle

tâchait de s'irriter contre lui pour venger dans son cœur cette pauvre femme si sublime, si touchante, si résignée, qui semblait aimer de lui jusqu'à son indifférence.

Mais Eugène était-il donc un fat? Cela s'arrangeait-il avec le naturel de tout ce qu'on voyait de lui? Blanche n'y concevait rien. Sa curiosité allait croissant, quoiqu'elle reconnût que tout cela ne la regardait point. Ce qui l'étonnait le plus, c'était, d'un côté, la différence d'Eugène avec tout ce qu'elle avait connu, et, de l'autre, l'impossibilité de se le représenter dès qu'elle détournait les yeux. C'était une figure insaisissable; en la regardant elle se disait : « Je n'ai rien vu de comparable! » en y songeant, elle croyait n'avoir rien vu du tout.

Et Blanche y revenait sans cesse.

Cependant Eugène écoutait l'opéra. Mais dans cette âme profonde il y avait des émotions de plus d'une sorte. Il ne perdait aucune intention musicale; il était de l'orchestre, il entrait dans les chœurs; il était Lablache, il était Malibran; et avec cette multiplicité d'artistes il savait encore être dans un autre ordre de choses. Quoiqu'il n'adressât ni une parole ni un regard à Mme Montbreuil, il ne perdait rien de ce qu'elle croyait faire en pure perte. Tandis que la musique le

transportait et montrait en lui tout un homme, un autre homme, et c'était lui encore, apparaissait plus grand encore. Avec peu de gestes, de mouvements de physionomie, d'exclamations approbatives, il avait exprimé ce que Paganini, dit-on, sentait pour Beethoven. Sans signe extérieur, sans démonstrations appréciables, il témoignait maintenant de sa reconnaissance pour Mme Montbreuil, et, avant de comprendre ce fait, Blanche, toujours attentive, s'en était assurée. Elle voyait Mme Montbreuil, non plus inquiète et agitée, mais certaine de son bonheur. Entre Eugène et cette femme, il y avait un commerce inexplicable; ils s'entendaient par quelque moyen inconnu, mais puissant, mais meilleur qu'aucun autre; car Eugène, qui, au premier coup d'œil, avait l'air de se croire seul, était parfaitement présent aux idées de Mme Montbreuil. En regardant Eugène de mieux en mieux, Blanche comptait presque les sentiments de son âme, elle expliquait son indifférence apparente : ce devait être dignité, prudence, refus magnanime.

Eugène, pensait-elle encore, doutait de son cœur, et Mme Montbreuil était sûre du sien : l'un s'attendait à aimer bientôt; l'autre aimait déjà plus qu'elle ne pouvait.

Si Mme Montbreuil eût été moins occupée, elle

aurait cherché et rencontré les regards de Blanche; mais, dès son arrivée, elle était tranquille sur son compte, puisqu'Eugène n'avait remarqué que le général, n'avait parlé que de ce noble vieillard, dont il regrettait de ne savoir pas le nom. Mme Montbreuil connaissait Eugène; il louait une femme chaque fois qu'il y avait lieu, quel que fût l'effet de sa franchise sur Mme Montbreuil. Il tenait même à l'y accoutumer, et, n'ayant rien dit de Blanche, il fallait qu'il n'eût trouvé rien à en dire.

Sans cette circonstance, Mme Montbreuil n'eût pas oublié Blanche. Elle l'eût peut-être comprise aussi bien que celle-ci comprenait Eugène; mais peu lui importait : c'était assez pour elle d'étudier Eugène et de suivre les vicissitudes d'étonnement et de résolution, de dédain et de respect, par lesquelles ce jeune homme acceptait l'amour d'une femme à la mode, d'une femme capable d'être femme.

L'entretien d'Alfred et du général sur Eugène, et les plaisanteries de l'un et les mines sévères de l'autre, disaient à Blanche que ce jeune homme compromettait Mme Montbreuil, et qu'à son tour il était compromis par elle. Cette idée doublait à ses yeux l'intérêt de leur situation : cette femme était à jamais ridicule si Eugène ne s'acquittait

pas envers elle ; Eugène ne serait pas un galant homme s'il la traitait légèrement.

Pour Blanche, pour Mme Montbreuil, toute la question était là; ces femmes auraient eu peur l'une de l'autre si elles eussent comparé leurs pensées; mais Blanche songeait trop à l'action pour aviser aux personnages; et Mme Montbreuil, toute perdue dans l'âme d'Eugène, n'allait pas voir si quelqu'un dans la foule se mêlait de vivre de sa vie.

Plus Eugène était ému, plus sa figure devenait mystérieuse. Quand il avait paru avec Mme Montbreuil, il avait été un instant vif, jeune, dégagé, et rien de plus; c'en avait été assez pour étonner Alfred : bientôt après, le sentiment de l'art, avec sa religieuse et vivante liberté, avait rehaussé sa contenance, mais en y mèlant cette gravité particulière, ce je ne sais quoi d'un autre monde qui fait croire à la foule que vous ne sentez rien. Quand il commença à songer à Mme Montbreuil, à se demander si cette femme devait compter sur lui, une sorte d'effroi courut dans toutes ses veines. Sa figure, naturellement pâle, le devint d'une autre manière; un frémissement intérieur accrut encore l'apparente immobilité de ses traits et de son maintien. Blanche, qui ne le perdait pas de vue, ne s'en aperçut pas sur-le-champ, tant

Eugène maîtrisait cette agitation. Mme Montbreuil cachait si mal la sienne et en devenait tellement intéressante, que Blanche aurait voulu voir Eugène s'abandonner à son tour; mais sa réserve était plus éloquente, et on ne pouvait longtemps la lui reprocher.

Tout en faisant de l'esprit ou de la morale, Alfred et M. de Vaux-Clair, à qui la longue attention de Blanche n'avait point échappé, prenaient eux-mêmes intérêt à ce petit drame. M. de Vaux-Clair n'avait rien de mieux à faire : il n'était pas fou de Rossini. Éloigné de Paris depuis la Restauration, il avait conservé que bien que mal le goût des ritournelles de Grétry et de Dalayrac. Il pouvait en conscience songer à autre chose qu'au maëstro pendant qu'on exécutait ses chefs-d'œuvre; et il se trouvait assez heureux d'avoir, dans l'épisode d'Eugène et de Mme Montbreuil, une diversion à son sincère ennui. Alfred, de son côté, n'était pas tellement dilettante qu'il ne pût avouer de temps en temps son insouciance musicale. Autant par obligeance que par franchise, il s'amusa avec M. de Vaux-Clair des roulades et des *crescendo* qu'on avait le plus applaudis; et Eugène redevint le sujet de leur conversation.

M. de Vaux-Clair s'étonnait de penser tant à ce jeune homme : d'abord il avait cru que c'était

l'effet produit par le nom de son père. Le sentiment pénible qu'il avait éprouvé, cette vague terreur dont il n'avait pu se défendre, lui avaient paru venir d'une seule cause. Un homme dont on s'est vengé et qui vous apparaît plus tard sous d'autres traits; une vieille injure rajeunie, la piété filiale insultant des cheveux blancs : telles avaient été les premières pensées de M. de Vaux-Clair quand Alfred lui avait nommé le père d'Eugène.

Maintenant, c'était un autre poids qu'il avait sur l'âme; Eugène l'avait regardé avec respect, ce n'était donc plus du passé qu'il était question. M. de Vaux-Clair venait d'éprouver, pour la seconde fois, la douleur si terrible, si inconcevable, qu'il avait sentie quelques mois auparavant, à la veille de son départ pour Paris; il se rappelait ce rêve incohérent, il revoyait Blanche hors d'elle-même, riant à force de terreur, et lui adressant des prières incompréhensibles.

Dans son angoisse, il saisit la main de sa fille, et, dans ses traits et son regard, il trouva un calme si profond, que son trouble s'en augmenta. La sécurité de Blanche, loin de dissiper ses idées sombres, les rendait plus sombres encore; le général aurait voulu la voir inquiète, il se serait mis à la rassurer, et lui-même aurait ri de ses alarmes, mais il avait à se taire. Que penserait Blanche s'il

lui expliquait ce qu'il ne s'expliquait pas à lui-même? Honteux, irrité presque de l'attention qu'il avait provoquée, il s'efforçait d'imiter la tranquillité de sa fille; il avait beau se dire qu'Eugène n'avait rien de commun avec lui, que Blanche n'était pas capable d'extravagance, le souvenir de la scène du père renaissait brusquement, et Eugène était toujours là.

Alfred avait cessé de railler son ancien condisciple; un vague sentiment de jalousie qu'il ne daignait pas s'avouer le rendait profondément sérieux. Blanche n'avait de regards que pour Eugène, elle ne respirait pas quand elle doutait du rapport de tel mouvement de Mme Montbreuil avec tel mouvement d'Eugène. Alfred voyait tout cela, il aimait assez Blanche pour la croire pure, timide, mal instruite de ses propres pensées; il savait bien qu'Eugène ne l'avait pas touchée, mais enfin il l'avait étonnée, et Alfred, qui n'avait jamais étonné les femmes, comprenait maintenant, à l'aide de son amour, que c'était là le moyen par excellence pour s'en faire aimer.

Diversement préoccupés, Blanche, Alfred, M. de Vaux-Clair, ne songèrent plus au spectacle. Quand le rideau tomba pour la dernière fois, le général et Alfred quittèrent brusquement la loge; à peine donnèrent-ils à Blanche le temps de

prendre son châle et son chapeau; ce mouvement l'ayant mise en évidence, Eugène, qui n'était pas encore sorti, parut enfin la remarquer; quelques mots gracieux, destinés à Mme Montbreuil, s'arrêtèrent sur ses lèvres, Blanche détourna les yeux, rougit et pâlit, et son embarras relevait tellement sa dignité naturelle, qu'il n'y avait pas moyen pour Eugène de se souvenir de Mme Montbreuil; il ne vit même pas qu'elle tremblait en posant son bras sur le sien. Quand Blanche eut disparu, Eugène resta immobile, les yeux fixés, regardant toujours ce qu'il ne voyait plus. Mme Montbreuil n'osait pas le rappeler à lui-même; ce fut l'affaire de l'ouvreuse. A l'étonnement de cette femme, il vit qu'elle avait passé là quelques minutes. Mme Montbreuil pleurait; Eugène l'entraîna hors de la loge, lui parlant sans savoir ce qu'il disait, et se précipitant dans les couloirs et les escaliers, à la recherche de son inconnue.

La foule s'écoulait lentement; quelques personnes se pressaient, d'autres prenaient leur temps, et il en résultait un peu de désordre.

Blanche donnait le bras à son père, Alfred marchait derrière elle, cachant entièrement sa taille, en sorte qu'Eugène, dans sa marche rapide, la froissa rudement sans la reconnaître; le châle de Blanche se détacha, et elle poussa un léger cri

Eugène s'arrêta court, il la regarda stupidement, tandis que Mme Montbreuil essayait de le faire avancer. Alfred allait relever le châle; ce mouvement fut prévenu par Eugène : il y mit tant de naturel qu'on aurait pu n'y pas faire attention, si on se fût moins occupé de lui pendant la soirée.

Le général regarda Blanche avec inquiétude; la discrétion et la timidité d'Eugène n'annonçaient pas la simple honte d'une gaucherie. Blanche aurait su que répondre à ses excuses si elles eussent été insignifiantes comme elles le paraissaient. Son silence disait quelque chose, et M. de Vaux-Clair sentit de nouveau, et d'une manière plus poignante, l'étrange douleur qui l'avait déjà pris deux fois.

Cette scène fut si courte qu'Alfred n'eut pas le temps de décider s'il s'avancerait et se ferait connaître à Eugène, qu'il désirait éviter, ou s'il le laisserait maître de toute l'attention de Blanche.

Alfred délibérait encore qu'Eugène et Mme Montbreuil s'étaient déjà éloignés.

Blanche s'aperçut alors du trouble de M. de Vaux-Clair. L'un et l'autre baissèrent les yeux, et Alfred ne savait pas non plus quelle figure il devait faire.

Tous trois descendirent en silence, n'osant ni écouter leurs pensées ni en dissimuler la pré-

sence, Alfred ne songeant qu'à Eugène, Blanche ne songeant qu'à Eugène, le général ne songeant qu'à Eugène.

M. de Vaux-Clair était le plus souffrant des trois; lui, du moins, il savait ce qu'il avait dans l'âme; les pressentiments qui le bouleversaient, fussent-ils chimériques, n'en étaient pas moins affreux, tandis qu'Alfred et Blanche n'en étaient qu'au malaise, à l'émotion mixte qui accompagne la naissance de la haine ou de l'amour.

Poursuivi par sa pensée propre, le général sentit un de ces besoins que les plus belles âmes ont connu, celui d'être injuste, de se venger d'avance, de punir dans Eugène ce qu'il ferait un jour.

« Savez-vous, Alfred, que ce jeune homme est assez ridicule? j'ai cru un instant qu'il prendrait le bras de ma fille. Cette dame Montbreuil me faisait peine, en vérité; votre Eugène est un imprudent, si vous n'aimez mieux que ce soit un imbécile. »

Alfred répondit à tort et à travers; son aversion pour Eugène, gênée par la présence de Blanche, favorisée par le général, rendait ses paroles inintelligibles. Il lui tardait d'être loin d'eux, puisqu'il ne pouvait penser ni comme l'un ni comme l'autre.

Blanche était heureuse et fière sans trop en

voir la cause : il lui semblait bien que c'était sa conscience qui la récompensait; elle avait détruit, dans sa prévoyante logique, les préventions qu'on lui suggérait contre Eugène; qu'il en fût un jour reconnaissant ou non, ce n'était pas encore l'important; tout ce qu'il fallait à son cœur de jeune fille, c'était la certitude d'avoir été généreuse.

Elle se reposait déjà dans ces voluptés de l'âme, quand elle mit le pied hors du péristyle. Deux voitures s'approchaient en même temps : une femme était déjà dans l'une d'elles, un jeune homme allait y monter; il se tourna par hasard vers Blanche, elle reconnut Eugène, et oublia, comme lui, de prendre un air indifférent. Mme Montbreuil ne vit pas Blanche, Alfred et le général ne remarquèrent pas Eugène. Cette reconnaissance, prompte comme l'éclair, mystérieuse par sa rapidité même, fut un moment plein d'années; le départ et la séparation des deux voitures ne purent séparer Eugène et Blanche.

CHAPITRE V

Quoique Eugène fût déjà énergiquement amoureux de Blanche, il ne fallait qu'un mot pour l'en

faire repentir; Mme Montbreuil aurait pu le lui prononcer, elle aurait pu dire : « Eugène, le père de cette femme a tué le vôtre. »

Blanche ne savait rien de cette histoire; tout ce qu'elle voyait de difficultés à l'amour d'Eugène se réduisait à ses engagements avec Mme Montbreuil.

Et, après tout, ce jeune homme, qu'elle ne revoyait pas, était-il donc sa seule pensée? M. de Vaux-Clair ne l'aimait point; il était soucieux quand Alfred s'avisait d'en parler. Décidément Blanche voulait avoir égard à leurs préventions. Qui lui avait dit, d'ailleurs, qu'Eugène fût une merveille? Et pourquoi se souvenir d'un homme qui ne se souvenait pas d'elle?

Car Blanche, toujours épiée, toujours circonvenue par Alfred, avait su de lui dans quelles maisons on devait rencontrer Eugène et Mme Montbreuil. Blanche ne les y voyait pas, ils avaient cessé d'y paraître depuis la scène des Italiens, et Alfred était encore là pour le lui apprendre.

Au milieu des désappointements de sa curiosité, qu'elle croyait n'être que de la curiosité, Blanche, chaque jour moins troublée par l'idée d'Eugène, n'était plus inquiète qu'au sujet de M. de Vaux-Clair. Des craintes superstitieuses semblaient envahir l'âme du général; au lieu de cette rondeur

qu'un soldat met à tout faire, à surveiller son enfant comme à commander sa division, M. de Vaux-Clair s'alarmait de tout, s'exerçait à des déraisonnements féminins, et la moindre démarche de sa fille lui paraissait un commencement de calamité.

Blanche ne savait que penser des nouveaux chagrins de son père : obligée de prendre conseil d'elle-même, elle sentait s'affaiblir l'autorité paternelle; son âme, longtemps comprimée, essayait l'indépendance; l'éducation saine mais commune qu'elle avait reçue, perdait peu à peu son pouvoir. Blanche n'était plus seulement une fille soumise, modeste dans ses goûts, heureuse d'échapper à ces crises de l'âme qu'on lui avait faites ridicules ou scandaleuses; elle devenait, à son insu, rêveuse, inégale, folle de mille riens qu'autrefois elle n'eût pas remarqués; elle passait des heures entières à son piano, jouant ou ne jouant pas, abîmée dans des pensées dont elle ne pouvait se souvenir; toutes ses actions, toutes ses paroles avaient un caractère; son rôle aussi avait changé dans le monde. Auparavant elle avait du succès plutôt que des succès; on la louait généralement, et c'était une fois pour toutes, les jeunes gens n'y mettaient que de l'obligeance, les femmes y mettaient du zèle; Blanche passait pour irrépro-

chable, pour correcte, pour accomplie; que cela vînt de l'éducation ou de la nature, c'était ce qu'on n'examinait pas. Cette perfection si nulle venait de disparaître. Blanche avait enfin ce qu'on lui avait souhaité, quelque chose qui n'eût pas de nom : il y avait de la poésie dans son regard; elle se troublait on ne savait pourquoi; elle était aussi nerveuse qu'on pouvait l'exiger.

Alfred suivait les progrès de cette révolution. D'abord, elle avait confirmé ses craintes; mais bientôt il avait changé d'idées : vingt fois il avait nommé Eugène, et Blanche n'avait pas tressailli; seulement elle éprouvait de la surprise, si elle éprouvait quelque chose. Elle ne témoignait ni empressement ni hésitation quand il s'agissait de paraître dans une maison où elle aurait pu voir Eugène. Alfred n'avait garde de négliger ces remarques.

Une autre singularité le rassurait encore : Blanche était moins dédaigneuse envers lui dans ses moments de fierté, elle était moins enfant dans ses retours de familiarité; tout ce que Blanche faisait, elle le faisait d'une manière nouvelle. Alfred, à présent, pouvait mettre du prix à ce qu'elle lui disait d'obligeant. Soit redoublement de tact, soit inspiration de bienveillance, elle le devinait mieux qu'il ne le faisait lui-même; ce

qu'il voulait, sans le savoir, se trouvait en plein accord avec les procédés de Blanche; il arrivait près d'elle malheureux, stupide, honteux de lui-même, il revenait soulagé et hors d'état de dire si c'était de l'amour satisfait ou guéri.

Blanche était devenue, comme le général, de plus en plus solitaire; elle était loin de savoir la pensée de son père, mais elle y conformait sa vie avec cette intelligence du cœur qui vaut mieux que la raison; elle se faisait à un bonheur calme, vrai, entièrement lointain, où l'amitié d'Alfred, la tendresse paternelle, les jouissances d'artiste, semblaient être pour elle quelque chose d'illimité. Dans chacun de ses plaisirs, il y avait l'ombre de voluptés plus exquises; tout, en elle, était précis et vague, simple et inconcevable, parfaitement présent et tout perdu dans l'avenir: c'était une double existence, mêlée d'une part à celle du général et d'Alfred, de manière à les combler tous deux, et de l'autre répandue par delà ce qu'ils pouvaient voir ou sentir.

M. de Vaux-Clair était encore une fois revenu de ses craintes, il se reprochait les sacrifices de sa fille; témoin du changement qui s'opérait en elle, il en jouissait, mais sans y voir l'indice d'un changement plus secret dont elle-même ne se doutait point; il commençait à comprendre que

le sens commun n'est pas le sublime d'une femme. Il s'était gardé de rendre Blanche artiste : ce qu'elle avait appris de musique, de dessin, de littérature, à cent lieues de Paris, avait été un tribut payé à l'usage; et M. de Vaux-Clair, qui n'était pas plus infatué de l'ancienne ignorance des femmes que de leur mérite moderne, avait marqué à la fois son respect pour ses pères et ses égards pour ses contemporains en faisant donner à Blanche une éducation modérée; d'ailleurs, il avait eu soin d'en borner les périls, en ôtant aux choses le côté idéal, en accoutumant Blanche à une vie vulgaire. Longtemps avant l'âge de l'exaltation, il avait tourné son cœur vers des jouissances domestiques : pendant bien des années elle n'avait trouvé de plaisir qu'aux détails du ménage, à tout ce qui pouvait charmer son père; toutes les jolies choses qu'on est convenu d'appeler « arts d'agrément » l'avaient ennuyée, comme elles ennuient les professeurs; elle était devenue aussi prosaïque que le général pouvait le souhaiter. Par moments même, comme on l'a vu, il avait craint d'avoir trop bien réussi; il n'avait pas compris que Blanche avait évité, par devoir, puis par coutume, puis par plaisir, tout ce qui eût pu la distraire de ses habitudes. Maintenant qu'une influence inconnue mais certaine

dérobait Blanche à la raideur des préceptes, elle pouvait, sans alarmer son père, être vraie en toutes choses. Elle lui échappait, mais c'était lui appartenir plus noblement. M. de Vaux-Clair ne songeait plus à lui donner d'avis, il voyait même de grand cœur cet affranchissement.

Ce qui l'enchantait encore, c'était la conversation d'Alfred; ce jeune homme n'était plus ni fat ni passionné; rien n'empêchait plus le général de penser à Blanche chaque fois qu'il pensait à Alfred; mais il avait juré d'obéir à sa fille, ne fût-ce que pour récompenser la longue obéissance de sa fille, et dès lors ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de ne pas trop parler d'Alfred.

L'amitié de Blanche et d'Alfred n'avait rien d'égoïste : en les révélant l'un à l'autre, elle les disposait à de mutuels sacrifices. Blanche ne comptait pas les heures passées près d'Alfred, mais elle s'occupait de le retenir loin du monde. Elle aurait voulu qu'il y fût mieux connu. Alfred n'était pas moins généreux, et d'ailleurs il entrait quelque fierté dans ses intentions : il était impatient de produire Blanche, de montrer qu'elle était digne de lui; et telle qu'il la voyait maintenant, il espérait bien n'étonner personne en proclamant la supériorité de Blanche. M. de Vaux-Clair se doutait de tout : ce fut lui qui pressa

Blanche et Alfred de reparaître dans le monde. Justement l'ambassadeur d'Espagne donnait un grand bal; M. de Vaux-Clair, qui avait autrefois trouvé en lui un frère d'armes, malgré la différence de leurs drapeaux, s'y trouvait invité; il ne pouvait négliger l'occasion de faire briller sa fille et de s'amuser des envieux d'Alfred.

L'ambassadeur avait défendu la liberté de son pays contre Napoléon; il s'était souvent rencontré avec M. de Vaux-Clair, et avait même été son prisonnier; en un mot, ils s'étaient fait tout le mal qu'ils avaient pu, et cela leur avait tenu lieu d'un échange de services. M. de Vaux-Clair était sûr d'avance du succès de Blanche. L'orgueil paternel reconnaissait qu'elle avait été méconnue à Paris. Malgré sa vieille philosophie, M. de Vaux-Clair avait souhaité qu'on se disputât sa fille; il n'avait pas voulu qu'elle fût extravagante en amour, mais il se serait accommodé du désespoir de quelques prétendants.

Quoique le général eût eu un accès de goutte le jour même du bal, rien ne pouvait l'empêcher d'assister au triomphe de sa fille.

Blanche parut donc au milieu de femmes charmantes, et elle eut le bonheur de leur déplaire à toutes. Personne ne s'expliquait son changement; elle échappait aux éloges et aux critiques, et les

critiques et les éloges revenaient toujours à elle.

Les premières attentions de l'ambassadeur, et, par un effet naturel, celles des personnes qui s'occupaient de lui, avaient été pour Blanche.

Il y a dans une âme espagnole quelque chose de si mâle et de si délicat qu'hommes et femmes y trouvent bientôt leur compte.

L'ambassadeur fut plein de cordialité envers le général, simple à force de grâce avec Blanche, et il n'y eut pas jusqu'à Alfred qui ne fût pénétré de ces bons procédés.

La fête était ce que peut être l'Espagne hors de l'Espagne : des décorations mélancoliques, sévères, lointainement religieuses; çà et là de graves et belles figures, empreintes de mille sentiments qui ne s'allient qu'au delà des Pyrénées, et se détachent sur la foule des personnes invitées comme un rayon de leur soleil de Séville à travers le ciel équivoque de Paris, comme la poésie et la majesté de la foi espagnole parmi les doutes de notre prétendue société.

Ce contraste plut à tout le monde, parce que c'était un contraste. Il produisit sur Blanche une autre impression : son âme, éveillée d'avance par un sentiment inconnu, ne se fit faute d'aucune émotion; à l'ombre de la vieille amitié de son père et de l'ambassadeur, elle fut folâtre, sérieuse;

absurde, comme si elle eût été par delà les monts.

Alfred la suivait, l'abandonnait, la rejoignait encore dans le bal; il avait causé mystérieusement avec elle chaque fois que l'un des deux avait eu le cœur trop plein. Blanche semblait souvent heureuse de l'avoir là quand elle se sentait agitée ou solennellement calme : elle vivait alors de toutes ses forces; elle ne craignait plus de recevoir trop d'impressions, parce qu'elle pouvait les communiquer toutes à quelqu'un. Cette Espagne, cette France, qui posaient devant elle, se révélaient l'une l'autre par le rapprochement. Tantôt Blanche les comparait entre elles, et son instinct, élevé par des préventions nationales, lui disait ce que l'ambassadeur eût à peine découvert; tantôt Alfred prenait la parole pour exprimer les mêmes choses, puis à la séduction de la raison succédait un autre transport, et il se taisait pour entendre non les remarques de Blanche, mais le son de sa voix toute française; il regardait non sa figure et son maintien s'harmoniser avec le caractère de la fête, mais ce qui était toujours elle, ce quelque chose de délicat et de mesuré, cette élégante perfection qui, dans les seules Françaises, peut accompagner la vérité des sentiments.

Et quand il l'avait contemplée, il semblait lui en demander pardon : il s'en allait à l'écart rêver

d'elle et de lui-même, et se répéter pour la centième fois que Blanche était tout son avenir; il se rappelait quelqu'une de ses paroles, surtout les plus vulgaires, de celles qui n'ont de sens que pour les affidés; il essayait de retrouver dans l'inflexion de sa voix, dans le regard qui les avait accompagnées, l'indication d'une passion naissante; il songeait à la familiarité de Blanche, et ce n'était plus, il en était sûr, la même jeune fille qui l'avait autrefois désespéré : Blanche était maintenant pour lui ce qu'elle n'avait été pour personne. Le changement était mystérieux, mais c'était un changement. Que ce fût déjà de l'amour, ou seulement le premier pas hors l'amitié, il était difficile de le décider, mais ce doute même avait son charme; et d'ailleurs Alfred perdait, grâce à ce doute, toute sa fatuité.

Dans un de ces moments où il s'était éloigné de la foule pour recommencer l'interminable examen de sa situation, il entra dans une serre convertie en salon et tout embaumée de plantes exotiques. Le sol avait été recouvert de gazon, de pierres volcaniques, abaissé ou relevé de manière à cacher les caisses des arbustes et à produire des accidents de terrain, et ces dispositions avaient été assez simples pour produire quelque illusion.

Alfred était assis près d'un massif d'orangers, et

il avait passé là près d'une demi-heure absorbé dans ses pensées, quand un jeune homme s'arrêta devant lui, le sourire sur les lèvres et la main tendue amicalement. Alfred avait l'air de le regarder sans le voir, et le jeune homme passait déjà de la familiarité à la politesse, quand plusieurs voix, parties de diverses distances, demandèrent à Eugène ***** où il était et s'il avait trouvé Alfred.

« Eugène ***** ? dit Alfred en se levant vivement.

— Eh! parbleu, qui serait-ce donc? répondit Eugène. Il y a une heure que je te cherche. J'ai rencontré ici une douzaine de nos amis de collège, ils m'ont mis sur tes traces. Comment! tu me regardes encore? Mon voyage m'a donc bien changé? »

Alfred fut étonné d'être à l'aise près d'Eugène. Il songea à Blanche, aux Italiens, à ses anciennes angoisses, comme pour se mettre en garde. Il n'y parvint pas. Eugène avait un air loyal et tranquille qui démentait les soupçons d'Alfred.

Les deux amis rejoignirent leurs condisciples, et la conversation, devenue générale, roula, comme on pense, sur ce qui occupe le plus les jeunes gens. Il fut question des femmes. Cette fois, Alfred était embarrassé. Il craignait qu'on

ne lui parlât de Blanche. Mais Mme Montbreuil était l'objet de toutes les allusions. Sa beauté, son esprit, son caractère décidé, préoccupaient tous les amis d'Eugène. On ne la nommait pas devant lui, mais on voulait l'en faire parler; on tenait à savoir pourquoi elle venait de paraître avec lui au bal.

Eugène avait l'air de ne pas comprendre. Cependant, loin de faire le mystérieux, il se dirigeait, tout en causant, vers un groupe éloigné dont Mme Montbreuil faisait partie.

Alfred seul continua de l'accompagner. Dès qu'Eugène se vit libre avec lui, il le prépara à une présentation :

« Tu connais Mme Montbreuil, Alfred? ou du moins tu auras parlé d'elle et on t'en aura parlé. Cette femme m'a compris, Alfred. C'est te dire ce qu'elle est pour moi. Tous mes condisciples lui font pitié; il faut que tu relèves l'honneur du collège. »

Eugène s'arrêta, regardant Alfred deux fois d'un coup, et lui serra fortement le bras, puis il répéta :

« Elle m'a compris, Alfred. Sais-tu bien ce que cela veut dire?

— Oui, Eugène, oui... maintenant... car, il faut l'avouer, pendant bien des années tout le

monde t'a méconnu. Et pourquoi ne dirais-je pas que j'ai fait comme tout le monde? Tu n'as jamais eu nos petits succès, nos petits enthousiasmes, nos petites supériorités. Au collège, personne ne songeait à toi, et dans le monde, personne. Aujourd'hui, tu as je ne sais quoi de particulier que nous ne soupçonnions pas, et avec cela (ne te fâche pas de ma franchise) des manières mieux que parfaites; et ce n'est pas peu de chose de réussir comme tu fais ici. Tout est étonnant chez toi, et rien n'est singulier. Mais, pour en revenir à Mme Montbreuil, sais-tu bien que son choix en dit plus que mes paroles? »

Eugène fit un geste de modestie et répondit quelques mots inintelligibles, où Alfred crut bien voir un peu de trouble; mais Mme Montbreuil était si près de là que sa présence pouvait expliquer la chose.

Mme Montbreuil était une jolie brune, légèrement étudiée, moins par sa faute que par celle de tout le monde, ayant assez d'esprit pour cacher tout le reste à ceux qui n'avaient que de l'esprit. Au maintien d'Alfred, elle jugea qu'Eugène avait parlé, et elle fut ravissante de simplicité, d'aisance et de discrétion. Alfred l'avait déjà vue dans le monde, mais entourée d'admirateurs. Il la retrouvait engagée à Eugène, à un jeune homme

qui avait fait nombre ce jour-là. Et cet inconnu, elle l'avait cherché, elle était fière de s'élever jusqu'à lui.

Alfred aimait, il savait que, sans en parler à Blanche, il le lui disait sans cesse, et il écoutait comme un écho la voix de Mme Montbreuil. C'était bien là aussi l'amour voilé, transparent, à qui tout est bon pour l'exprimer, un regard vers la terre, une caresse à un oiseau, une douce parole à un indifférent.

Il ne s'apercevait pas qu'Eugène s'était éloigné sur un signe de l'ambassadeur, qui paraissait le connaître beaucoup.

Mme Montbreuil voyait, pénétrait Alfred. Elle était triste et contente, comme il l'était lui-même. D'abord, Alfred ne pensa qu'à elle. Il reconnut tout son amour, et, se rappelant le ton d'Eugène, sa physionomie, quand il avait parlé de Mme Montbreuil, il se demanda si c'était de la passion. Eugène, pensait-il, n'était que généreux, plein d'estime, et s'il préférait Mme Montbreuil, ce devait être par reconnaissance.

Puis Alfred, en comparant son amour à celui de Mme Montbreuil, songea que Blanche n'était guère plus troublée qu'Eugène.

Cette idée entra comme un poignard dans son cœur; il jeta sur Mme Montbreuil un regard qui vou-

lait dire : « Plaignez-moi comme je vous plains ! »

Il y eut un moment de silence. Mme Montbreuil chercha des yeux Eugène ; elle l'aperçut bientôt et devint pâle comme la mort : il causait avec Blanche ; et Alfred, qui les vit en même temps, trembla de tous ses membres.

L'ambassadeur était près de Blanche. Il l'écoutait avec enthousiasme et semblait souvent charger Eugène de répondre pour lui. Eugène s'en acquittait, tantôt hardiment, tantôt avec timidité. Son œil s'animait, ses gestes étaient éloquents ; et aux transports de l'ambassadeur, au profond recueillement de Blanche, on voyait qu'il s'agissait pour l'un de souvenirs tout vivants, et pour l'autre d'émotions toutes nouvelles.

L'ambassadeur et Eugène retrouvaient l'Espagne autour d'eux. Ils la refaisaient avec le moindre incident. L'accent, le costume, la démarche d'une paysanne, leur rendaient toute une nation. A ces récits, Blanche, qui n'était ni romanesque comme les provinciales, ni positive comme les Parisiennes, Blanche, ardente et contenue, entrait dans une autre existence. Eugène était pour elle toute l'Espagne. Il lui semblait quelle avait dû naître sous ce ciel, voir ces hommes si magnanimes, appartenir à ce peuple dont rien n'altère la physionomie.

Ces entretiens avaient mis à nu l'âme d'Eugène et de Blanche. Eugène n'avait jamais été si Espagnol. Cette jeune fille qui l'inspirait n'avait pas eu besoin, comme Mme Montbreuil, de faire ses preuves, de s'aventurer le moins du monde, pour l'élever à ses propres yeux. Il était heureux d'avoir été vrai, d'avoir été jugé tel. Il n'avait voulu, en tout ceci, ni chercher ni rejeter le cœur de Blanche. C'était un de ces moments, si rares dans la vie, où l'on est soi dans toute la plénitude imaginable, sans examiner ni pourquoi ni comment. En écoutant Eugène, Blanche lui avait fait plus de bien que Mme Montbreuil par tout son dévouement; elle l'avait aidé à oublier tout, elle s'était identifiée avec lui.

L'ambassadeur s'en aperçut, et le sourire avec lequel il remit Blanche aux mains d'Eugène, à l'ouverture d'une contredanse, révélait une pensée qu'ils auraient dû avoir les premiers.

Rendus à eux-mêmes, l'embarras fut aussi grand que subit. Dans leur entretien ils avaient oublié tout le monde; ils songèrent à tout le monde dès qu'ils n'eurent plus rien à se dire. Mais, avant tout, Eugène croyait voir partout Mme Montbreuil, Blanche pensait à Alfred. Mme Montbreuil et Alfred étaient restés à leur place; ils se trouvaient masqués par quel-

ques danseurs, et Blanche et Eugène ne purent d'abord les apercevoir : ce fut le déplacement de la danse qui les mit en présence. Blanche sentit la main d'Eugène trembler dans la sienne. Ils avaient l'air plus souffrants qu'Alfred et Mme Montbreuil. Eugène comprenait, à ses remords, qu'il aimait Blanche. Il sentait sur toute sa personne le regard de Mme Montbreuil, de cette femme qu'il avait cru aimer. Jusqu'à ce jour il avait pu se méprendre et régler un peu son avenir. Après une lutte de générosité, il avait tout accepté, tout offert, et l'intervalle où ils avaient cessé de paraître dans le monde donnait à leur retour simultané une apparence de fiançailles.

Maintenant qu'il avait vu Blanche, entendu son silence, reçu les regards qu'elle lui refusait; maintenant que cette âme naïve et puissante avait donné à la sienne tout son essor, il savait où placer sa vie, il voyait que l'amour n'est pas un acte de bonté ; il ne concevait pas ses promesses à Mme Montbreuil.

Cependant la raison lui revint par le cœur. Une idée douloureuse lui traversa l'âme : Mme Montbreuil était perdue aux yeux du monde s'il l'y renvoyait seule et chargée de l'odieux ou du ridicule d'un sacrifice méprisé; et puisqu'elle avait la première reconnu ce qu'il y avait d'élevé

dans Eugène, cette intelligence n'était-elle pas la preuve de leur commune destinée?

Ce raisonnement soulagea Eugène, et il jeta un regard très supportable sur Mme Montbreuil. Ce fut autant de perdu. Alfred seul put en tenir compte : pendant que Mme Montbreuil se détournait pour cacher sa souffrance, il restait attentif, scrutateur, ironique à force de tortures, et il parut prendre pour une bravade le coup d'œil d'Eugène.

« Il l'aime donc? pensa Eugène en voyant Blanche baisser les yeux et rougir autant qu'Alfred avait pâli. — Elle le craint donc? se dit-il encore... Eh bien!... Eh bien!... oui, je la défendrai. Oui, je pourrai l'aimer. Oui, elle est plus pour moi que Mme Montbreuil. »

Et il continua de danser avec Blanche, n'examinant plus rien et sachant déjà que, compris ou non compris, il aimait.

Et Blanche prit aussi son parti. Qu'Alfred jusqu'à ce jour eût espéré en elle, vécu en elle, peu lui importait; ce qu'elle pouvait dire, c'était qu'Eugène avait fait pour elle dix fois plus qu'Alfred; et moins cela s'expliquait, plus elle en était sûre. Depuis une heure elle avait vécu, elle le sentait, et pendant de longues années elle avait été comme n'étant pas. Or des siècles inutiles valent-ils un moment employé?

Donc Blanche, donc Eugène, s'abandonnaient l'un à l'autre, libres de toute pitié, avides de ces premières jouissances que le monde n'a pas le temps de défendre, parce qu'elles sont prises avant d'être désirées. Tout cela se passait si naturellement, si intimement, qu'Alfred et Mme Montbreuil pouvaient seuls le remarquer : à part ce premier remords qui précède l'amour, Eugène et Blanche avaient eu l'âme à l'aise dès les premiers instants, ils avaient l'air de s'être toujours connus.

L'ambassadeur, qui était cause de tout, n'avait pu s'empêcher d'admirer son ouvrage. Ignorant l'affaire de M. de Vaux-Clair et du général ****, il voulait que le père de Blanche fût témoin de ce qui se passait. Il le trouva bientôt au milieu de quelques Espagnols qui avaient vu, comme lui, les guerres de la Péninsule, et disputant, avec la ténacité que la goutte peut permettre, sur la gloire militaire des deux nations, attribuant à sa logique l'avantage qu'il tenait de la politesse de l'auditoire.

« Eh! ma foi, dit M. de Vaux-Clair en s'éloignant avec l'ambassadeur, l'Espagne gagne beaucoup à se laisser voir en France; ces messieurs sont sans préjugés. Croiriez-vous qu'ils m'ont laissé louer Bonaparte, et même un peu Joseph?

Croiriez-vous qu'ils n'ont pas vanté leur nation, leurs moines si héroïques, leurs femmes si voluptueuses, leurs..... Ils n'ont rien dit, pas même sur leur propre compte.

— Je vous le disais, général, il faut les connaître. Chacun de ceux qui vous ont parlé s'est distingué à sa manière, tout le monde le sait, eux exceptés.

— Mais vous me rendez confus, mon ami; je leur ferai réparation assurément, pourvu qu'on m'aide, bien entendu. Allons, conduisez-moi vers cet homme qui les connaît si bien, je veux savoir de lui ce que c'est que cette Espagne, dont nos beaux esprits s'occupent tant. Nous n'y cherchions pas la poésie, nous autres, vous le savez; je suis curieux de savoir où l'Espagne en est là-dessus, quelle impression elle laisse dans l'âme, et quelle espèce d'hommes s'enthousiasment pour elle. Entre nous, vieux soldats, il ne s'agit pas, j'espère, de dorer sa pensée, et si cela m'arrivait en parlant de votre pays, n'est-ce pas que mes anciennes plaintes vous feraient rire de mes éloges présents? Avec cette maudite goutte, j'aurais bonne grâce à louer quelqu'un ou quelque chose! » En disant ces mots, le général s'arrêtait pour considérer Blanche, qui, après les dernières mesures de l'orchestre, se retirait avec

un jeune homme dont on ne voyait pas encore la figure.

Il allait plaisanter encore quand Eugène se tourna en s'asseyant.

« Et qu'avez-vous donc? dit l'ambassadeur en regardant le général qui changeait de visage.

— Rien, rien, mon ami, cette goutte, ce....., je ne sais enfin ce que c'est, mais..... »

L'ambassadeur l'entraîna près de Blanche et d'Eugène sans l'écouter; mais, avant d'y arriver, le général avait repris un maintien ferme, il se croyait déjà maître de son trouble. Quand l'ambassadeur eut nommé M. de Vaux-Clair à Eugène, et Eugène **** à M. de Vaux-Clair, il y eut un mouvement solennel. Blanche les regarda tour à tour, expliquant comme elle pouvait les pensées de l'un par celles de l'autre, mais en définitive ne comprenant rien du tout, si ce n'était qu'il y avait entre eux attraction et répulsion simultanées. Dans Eugène, tantôt la piété filiale comprimait tout autre sentiment et tournait en ironie l'amour naissant et ce respect spontané, religieux, qu'on voue d'avance à tout ce qui tient à la personne aimée; tantôt l'homme remplaçait le fils, et alors sa physionomie, légèrement fantastique, s'imprégnait de nouveau et plus noblement qu'auparavant de l'éclat et de la liberté de son âme; un

souvenir douloureux, chassé, mais revenant sans cesse, relevait la dignité d'affections plus récentes; outre son air généreux et confiant, il avait encore ce surcroît d'expression qui naît d'un combat intérieur et montre une âme qui se multiplie; il se sentait supérieur à lui-même, et il l'était en effet. Or, quand un homme s'est vigoureusement vaincu et qu'il a conscience de sa force, il n'y a plus moyen de lui résister; adieu aux préventions, à la réserve, à la peur même, s'il y a peur, il faut se montrer grand à son tour.

M. de Vaux-Clair fut donc subjugué.

Il eut bien encore quelques retours sur lui-même, il se rappela ses pressentiments, ou ce qu'il avait pris pour des pressentiments; mais il crut bientôt qu'il n'y songeait plus.

Eugène s'était emparé de lui.

Et puis, ce jeune homme était sensé, ferme, plein de retenue, et comment voir en lui un être formidable? Le général retrouvait successivement, pour les perdre l'une après l'autre, les tristes pensées qui l'avaient agité à leur première rencontre.

D'abord il s'était figuré Eugène comme un homme inflammable, emporté par un premier mouvement, et fait pour aimer Blanche avec la violence et la brièveté du caprice.

« Mais non, en vérité, se dit-il en l'entendant parler, en regardant son air calme et jamais froid, animé sans exaltation, ce n'est rien moins qu'un romantique; ce jeune homme n'a pas de luxe dans les sentiments. »

En revenant de cette erreur, le général s'en reprochait une autre.

Il avait cru qu'Eugène était singulier, énigmatique, que c'était par calcul qu'il excitait la surprise d'Alfred et de tout le monde; il avait vu dans ce système la mise en action de ce qu'il redoutait le plus, de cette manie qui avait rapproché du vulgaire, à force de les en séparer, Mme de Staël et Byron, et dont il avait voulu sauver sa fille; en un mot, Eugène lui avait paru un homme extralégal, un caractère isolé, faisant des lois pour son compte et se souciant fort peu du qu'en dira-t-on.

« Mais où donc ai-je été chercher cela? pensait-il en suivant les discours d'Eugène. Il est clair qu'il a le sens commun, c'est même un esprit élevé; on voit qu'il a toujours pensé ce qu'il pense, toujours été ce qu'il est; c'est même pour cela qu'il a été méconnu, c'est ce qui l'a préservé des petits succès de collège ou de salon; c'est bien sa raison, c'est elle assurément qui lui a fait dédaigner ces jolies choses. »

Eugène poursuivait, et le général désavouait une dernière injustice, aussi secrète que les autres.

On se rappelle que le général ***, père d'Eugène, homme d'antichambre, était devenu ridicule par son duel avec M. de Vaux-Clair. Si Eugène avait hérité des opinions progressives de son père, il restait ennemi de M. de Vaux-Clair, et, pour rechercher Blanche, il avait à faire une sorte d'apostasie. Or un tel changement devait amener, selon M. de Vaux-Clair, tous les crimes d'un amour coupable : audace, frénésie, opiniâtreté de poursuites, et Blanche était perdue, perdue sans doute, puisque cette idée fatale s'était emparée de son père.

Ou bien encore Eugène serait supérieur au préjugé filial, il verrait dans Blanche non la fille d'un homme qu'il devait haïr, mais une de ces femmes qu'on n'associe à rien, pas même à leur famille; une âme vraiment seule au milieu de la foule, qu'une âme également seule appelait toujours sans la connaître, et qu'elle ne quitte plus si jamais elle l'a rencontrée.

Ainsi, soit manque d'honneur, soit excès d'élévation, Eugène, en s'abandonnant à son amour, réalisait, si M. de Vaux-Clair ne se trompait, l'avenir sinistre de Blanche; il était destiné à l'avilir comme lui-même, ou, ce qui ne valait

guère mieux, à se perdre avec elle dans une sublimité de vertu, dans des labyrinthes de moraliste, où personne ne pourrait se reconnaître.

« Mais j'avais perdu la tête, pensait M. de Vaux-Clair. Il est ce que je serais à sa place : calme, impartial, et on ne voit pas qu'il ait besoin d'efforts; s'il aime Blanche, ce n'est pas à la sourdine, car, excepté l'instant où l'ambassadeur m'a nommé, je ne vois pas qu'il ait changé de maintien devant elle; on dirait qu'il dédaigne de faire le discret. S'il aime ma fille, ce n'est pas à tous risques et périls, car il est modeste, attentif à nos paroles comme à celles de l'ambassadeur; il nous met tous à notre aise. En vérité, après ce que je vois de ce jeune homme, après ce qu'on m'en disait tout à l'heure, je crois que c'est justement lui qui sauverait ma fille de ce que j'ai craint pour elle. »

Pendant qu'Eugène gagnait le cœur de M. de Vaux-Clair, Mme Montbreuil et Alfred étaient dans une étrange position. Alfred se croyait joué par Eugène. Condamné à rester près de Mme Montbreuil, il s'en était d'abord assez bien trouvé; il souffrait, et Mme Montbreuil souffrait; il médisait imperceptiblement, mais profondément d'Eugène, et Mme Montbreuil en usait de même avec Blanche; mais cette réciprocité, mais ce com-

merce de sourdes colères, n'étaient qu'un mal de plus. Avec de tels soulagements, on ne s'entr'aide pas beaucoup, et Alfred en voulait déjà à Mme Montbreuil; il ne lui pardonnait pas sa sympathie; il lui en coûtait de demeurer près d'elle, et Mme Montbreuil, honteuse de son dépit, inconsolable surtout de l'avoir manifesté, parlait à Alfred avec une froideur égale à son premier abandon.

C'était une manière d'expiation, et elle venait à temps, car Eugène et Blanche venaient de se séparer si volontairement, si naturellement, qu'il y avait de quoi dissiper tout soupçon d'intimité.

Tandis que Blanche et le général allaient prendre place pour le souper, cherchant des yeux Alfred, dont l'absence commençait à paraître singulière, Eugène causait, riait avec l'ambassadeur, qui lui parlait avec mystère et gaieté. Tout à coup il devint grave et distrait, s'arrêta un moment comme absorbé, et parut descendre de plus en plus en lui-même à mesure que l'ambassadeur lui parlait plus légèrement. Mme Montbreuil tâchait de voir dans ses traits quelque chose qui ressemblât à des remords.

Mais Eugène n'en éprouvait aucun : seulement il repassait dans son cœur, il refaisait de son mieux le passé tout à fait écoulé et le passé encore

un peu présent; il voyait nettement ce qu'il était avec Blanche, et la suite de ce changement dans ses rapports avec Mme Montbreuil; il se représentait une femme avancée, dessinée, sans avenir, et il s'avouait que cette passion, si aventureuse qu'elle fût, n'avait plus pour lui l'attrait de la surprise. Depuis qu'il avait vu Blanche, entendu Blanche, jeté sa pleine vie autour de cette autre vie; depuis qu'il s'était reposé en elle comme une âme s'abattant dans une âme, il constatait l'impuissance de sa volonté. L'amour ne se montrait plus à lui comme un crime dont on pût rougir ou comme une vertu dont on osât se louer : c'était tout simplement un mystère, une chose sans nom, une immense réalité, un rêve immense.

Et il se moquait de lui-même.

L'ambassadeur, qui le connaissait à fond, avait pris plaisir à préparer cette épreuve. Il était Espagnol, et, quand il avait vu Eugène pour la première fois, il avait compris qu'une âme de cette trempe avait besoin d'une passion. Tandis qu'il suivait la pensée d'Eugène et le progrès de ses impressions nouvelles, il regardait à la dérobée Mme Montbreuil, et, tout en lui rendant justice, il ne se reprochait rien de ce qu'elle allait souffrir. Tôt ou tard, pensait-il, il l'aurait bien fallu. Mme Montbreuil avait été coquette, capricieuse, adorable-

ment ridicule: une femme de ce caractère, eût-elle sacrifié d'autres défauts encore, ne pouvait donner un but à la vie d'Eugène; cette conversion était trop grande pour durer beaucoup. Peut-être, se disait-il encore, l'indifférence d'Eugène avait-elle tout fait; un long refus avait eu plus de pouvoir qu'une éternelle demande, et Mme Montbreuil eût laissé Eugène dans la foule, si Eugène l'avait admirée comme faisait la foule.

Blanche était la première femme que l'ambassadeur n'eût pas trouvée trop française; c'était donc un peu par orgueil de connaisseur et un peu par amitié qu'il la vantait à Eugène. La présence de Mme Montbreuil au bal, qui attestait de la part d'Eugène un choix très sérieux; ces préliminaires de contrat, cette démarche significative, après les bruits répandus sur Eugène et sur Mme Montbreuil, levaient tous les scrupules de l'ambassadeur. Ce qu'il avait dit à Blanche de ce jeune homme, cet entretien où il les avait mis en présence, avait confirmé son jugement.

Blanche avait une âme neuve sans niaiserie, enthousiaste sans extravagance, et l'homme qui la posséderait devait être vrai, énergique, instinctif, ami de tout ce qui est grand, ami de tout ce qui est simple; et puis Blanche n'était-elle pas, comme Eugène, accoutumée à vivre avec elle-

même? N'était-ce rien que cet oubli où on les avait laissés? Eugène y avait gagné d'échapper à l'ennui de la bonté publique, de n'avoir à se corriger d'aucune qualité. Blanche s'était développée plus solitairement encore; la vie de l'âme avait été lente chez elle, ménagée, secrète, et prête à éclater quand il en serait temps.

Dès qu'ils s'étaient vus, tout était décidé.

L'ambassadeur serra la main d'Eugène, qui ne lui répondait plus depuis un instant, et le laissa rejoindre Mme Montbreuil.

Alfred le reçut gravement, lui parla à tort et à travers pour cacher son agitation, et n'alla retrouver Mlle de Vaux-Clair que lorsque Eugène lui eut dit qu'elle le cherchait.

Eugène avait trop d'honneur pour se jouer d'une femme. Il fut triste devant Mme Montbreuil, et la nuit s'acheva sans qu'ils eussent échangé deux mots.

L'ambassadeur s'en aperçut, et il regrettait de ne pouvoir se repentir; il se faisait même à l'accablement d'Alfred, quoique ce jeune homme lui parût plus à plaindre. Mme Montbreuil avait du moins le sentiment de dignité, l'orgueilleuse consolation qui suit un sacrifice mal payé; cette douleur l'embellissait et lui donnait sur Eugène une sorte d'avantage; elle le punissait par l'af-

freuse tranquillité de ses regards : c'était du désespoir, de la résignation, de la honte, de la fierté; c'était tout ce qu'il y a dans une âme de femme offensée par un ingrat. Mais Alfred n'avait rien fait pour Blanche; il avait paru l'aimer raisonnablement, et Blanche s'y était habituée; elle était arrivée, par cette transition, à l'amour d'Eugène. L'ambassadeur, à qui M. de Vaux-Clair avait parlé d'Alfred, l'avait comparé à Eugène, et il était ravi de voir Blanche les juger aussi bien que lui.

Blanche fut silencieuse près d'Alfred, comme Eugène près de Mme Montbreuil : l'un et l'autre étaient fatigués, haletants, impatients d'échapper au bruit et à la foule.

Ils se retrouvèrent encore une fois, à la fin du bal; à travers une foule immense, ils arrivèrent de deux points opposés à une porte, comme s'ils eussent calculé leurs pas pour y être justement à la même minute. En ce moment Mme Montbreuil causait avec Eugène, elle avait eu pitié de lui, elle n'avait pas eu le courage de se taire jusqu'à la fin, d'accuser trop Eugène par trop de silence. Touché de cette délicatesse de femme, Eugène allait répondre quelque chose, quand il se trouva en face de Blanche; il oublia que Mme Montbreuil lui avait parlé, il ne vit même pas que dans son

dépit elle s'élançait seule dans sa voiture, ce fut le bruit de son départ qui rappela à Eugène cette séparation.

Resté près de Blanche, il eût été ridicule s'il eût été embarrassé; il ne daigna pas craindre qu'on se moquât de lui, quoique le général, Alfred et Blanche, eussent vu ce qui venait de se passer; il causa comme s'il eût été depuis une heure avec eux, il accepta une place dans la voiture du général, sans qu'Alfred même pût s'étonner de ce coup de théâtre, sans qu'il y vît autre chose que la suite naturelle de ses propres mécomptes.

CHAPITRE VI

Pendant quelques jours, Alfred ne pensa à rien, ne sentit rien, ne regarda rien. Il était anéanti. Eugène n'avait donc point de rival; il voyait Blanche, passait avec elle des jours entiers, et son amour semblait dater de loin. Cela s'était fait si rapidement, si extraordinairement, que M. de Vaux-Clair et Eugène ne pouvaient avoir de remords. S'arrêter maintenant, c'eût été impossible. Et d'ailleurs, pour tout dire, Eugène ne

songeait plus à son père; il aimait Blanche, et dès lors avant elle il n'y avait rien eu pour lui, il n'y aurait rien après elle. Quant à M. de Vaux-Clair, ses craintes sans nom le faisaient rire, et si elles lui revenaient encore, c'était, pensait-il, parce qu'il le voulait bien.

Alfred avait d'abord été spectateur bénévole de ce changement : on n'eût pas cru que la chose le touchât le moins du monde; Blanche elle-même ne le plaignait pas. A moins de devenir terrible, son rôle allait être on ne peut plus comique; peu s'en fallait qu'il ne fût le confident d'Eugène.

Quand cette idée vint tomber dans son âme, il secoua tout son sommeil, et un avenir qui n'était pas un avenir s'ouvrit tout à coup devant ses yeux. Chacun de ses pas allait être sans but; il n'aurait plus où répandre sa vie. Lui, jeune homme du XIXe siècle, que ferait-il pour renaître? Il avait perdu, avec Blanche, la seule illusion qui lui fût possible. Pourquoi l'avait-il connue? Pourquoi avait-il pris l'amour au sérieux? Autrefois il avait pu être léger, sceptique, positif; il avait été homme un moment, parce qu'il ignorait que son cœur contînt une éternité; il s'était jeté à corps perdu dans le faux, épuisant la raison sans en être plus sensé, usant le principe religieux faute de s'en servir.

Plus tard, cette vie de placage s'en était allée derrière quelque chose de mieux; elle avait fait place à un amour profond, et dès lors Alfred avait été un homme. Mais, le rêve une fois dissipé, les deux existences qu'il avait traversées, sa première jeunesse si mesquine, sa seconde jeunesse si réelle, excitaient diversement ses regrets. Que ne pouvait-il être sans cœur, ou à peu près, comme il l'avait été longtemps, puisque son cœur n'avait plus où se prendre!

Alfred cessa brusquement d'aller chez M. de Vaux-Clair. Vingt projets lui passaient par la tête. D'abord il voulait se battre avec Eugène, et il se reprochait courageusement cette idée : la loyauté d'Eugène était chose visible, Alfred en convenait avec lui-même. Alfred s'était promis tout ce qu'il lui avait plu de se promettre, mais Eugène et Blanche n'avaient rien à y voir.

Convaincu qu'il était victime et bourreau, Alfred n'en était que plus furieux. Il lui semblait qu'on le montrait au doigt. Partir, aller bien loin, plus loin encore, c'était tout ce qu'il avait à faire. La peur du ridicule l'emportait sur le désespoir. Alfred avait déjà commandé une chaise et des chevaux pour la route d'Allemagne; pendant qu'un domestique remplissait ce message, un autre courait par ses ordres retenir la malle-poste

de Calais; et avant leur retour Alfred courait lui-même prendre ses passeports pour l'Italie.

Le lendemain, le jour même, il avait un autre dessein, et il voulait n'avoir encore eu que celui-là. Au lieu de vengeance, au lieu d'exil, il méditait, lui, dédaigné, mis hors de cause, un acte éclatant, n'importe lequel, qui pût à la fois forcer l'estime d'Eugène et de Blanche, et les faire rougir de leur égoïsme à deux.

Mme Montbreuil lui servait d'exemple. Un même malheur les rapprochait. Ils pleuraient ensemble. Alfred pouvait lui dire tout ce qu'était Blanche, et il n'y manquait pas. Mme Montbreuil parlait d'Eugène, racontait sa vie, la racontait toujours pour la première fois. Elle ne l'accusait point.

« A la bonne heure, lui disait Alfred, pardonnez, puisque vous en avez la force; mais pourtant vous ne direz pas qu'Eugène en ait usé noblement? Une rupture si brusque lui fait peu d'honneur; elle a même quelque chose d'assez niais : après ce qu'il m'avait dit, après ce que tout Paris savait, il aurait dû en finir d'une manière digne de vous et de lui.

— Il l'a fait, Monsieur. Eugène connaissait mon cœur; il n'espérait pas, il ne voulait pas me tromper. Je savais qu'il aimait Mlle de Vaux-

Clair, qu'il l'aimerait en dépit de lui-même; je le savais : tout était dit.

— Eh bien ! Madame, je serai généreux à mon tour, je reverrai Eugène; je le connaîtrai mieux; car, il faut le dire, pendant des années je n'ai guère songé à lui. Figurez-vous que je me croyais quelque chose; et si l'on m'eût dit qu'un jour, au vu et au su de la bonne compagnie, il m'éclipserait totalement, j'en aurais ri du meilleur de mon cœur. Je ne sais pas encore si j'y crois, mais je sais que la chose est arrivée. Il y a là une mystification, c'est bien le mot. Je ne veux pas qu'on m'en croie accablé. C'est moi qui rechercherai Eugène. Je n'irai pas me trahir par mon départ ou par le changement de mes manières. Maintenant que j'y pense, Mlle de Vaux-Clair avait de l'amitié pour moi, et, telle que je la connais, elle n'aurait pas osé en avoir si elle avait deviné mon amour. Elle me reverra ce qu'elle m'a vu. Il faut que j'essaye; ce sera un effort, ce sera donc de l'énergie, de la vie, quelque chose enfin; et, dans mon désespoir, dans le vôtre, Madame, n'est-ce rien que de savoir ce qu'on peut faire?

— J'y pensais; oh ! je vous jure que j'y pensais, répondit Mme Montbreuil. Une femme sait juger une femme, Mlle de Vaux-Clair m'inspire de l'estime. Vous l'avez aimée, Monsieur, Eugène

l'aime aujourd'hui : elle doit être quelque chose pour moi. D'ailleurs, Mlle de Vaux-Clair suivra son père à la campagne, et Eugène est homme à vivre loin de Paris. A cent lieues d'ici, je vous demande si on s'occupera de nous. J'ai justement près de là une vieille parente qui, comme M. de Vaux-Clair, croit toujours que je lui ai promis de l'aller voir : vous voyez que tout est à souhait. »

Mme Montbreuil avait beau faire ses plans et parler de sa résignation, Alfred n'osait pas lui dire qu'Eugène partait dans quelques jours avec Blanche. Le général avait hâte de revoir sa terre. Il avait des malaises qu'il attribuait à la température parisienne, quoique les médecins y soupçonnassent une cause morale. D'abord, il avait songé à marier Blanche à Paris ; il en avait parlé à l'ambassadeur d'Espagne et à tous ses amis, chacun se tenait pour invité. Des commandes avaient été faites aux tapissiers, aux carrossiers et autres fournisseurs. Le général changea tout à coup d'avis. Il ne fut plus question que de faire les malles et de préparer les relais. Il pressait Blanche et Eugène, qui pressaient déjà les domestiques. Il voulait que le mariage eût lieu à sa terre et avant l'époque fixée à Paris. Son impatience avait quelque chose de sombre qui contrastait avec son bonheur de père. Eugène et Blanche

l'avaient remarqué sans oser le dire, et les valets eux-mêmes se regardaient avec inquiétude.

Alfred était instruit de ces préparatifs, mais il les croyait peu avancés. Il vint chez M. de Vaux-Clair sans songer encore aux adieux, et il fut étonné d'apprendre qu'on partait le lendemain.

Cette nouvelle était toute simple, elle l'atterra pourtant : quelque résigné qu'il crût être, le départ de Blanche réveilla son désespoir. Encore, si cette séparation n'était venue qu'au jour fixé, Alfred eût saisi l'un après l'autre les moments qui lui restaient, il eût savouré l'amertume d'une dernière joie. Il y avait compté; mais Blanche n'avait rien voulu voir : elle se souciait peu qu'Alfred fût ou ne fût pas amoureux d'elle; et Eugène pouvait-il l'ignorer? croyait-il donc que le silence d'Alfred, sa cordialité, fussent des choses insignifiantes?

Alfred sortit les yeux brûlants, le cœur immobile; il ne savait plus s'il vivait.

Son angoisse l'effraya lui-même : il craignait qu'Eugène et Blanche ne s'en fussent aperçus. L'orgueil fut plus fort que la douleur, et il rentra chez M. de Vaux-Clair sous un prétexte quelconque, pour y montrer son calme et son aisance.

En tout autre moment, Eugène et Blanche eussent pris pitié d'Alfred : quand ils le revirent,

ils savaient à peine que ce fût la seconde fois qu'ils le voyaient. Une seule chose les occupait, et les moindres incidents y servaient d'interprètes. Des ordres à donner, des arrangements ou des dérangements, les montraient l'un à l'autre sous un nouveau jour. Une familiarité délicieuse régnait dans tout ce mouvement.

Au retour d'Alfred, Eugène était assis sur un grand coffre pour essayer de le fermer; il y resta, les yeux fixés sur Blanche, qui jusque-là avait été rieuse, espiègle, babillarde, au point de s'en excuser. Il ne concevait pas sa tristesse subite et l'altération de sa voix. Elle venait de regarder par une fenêtre; elle avait vu M. de Vaux-Clair dans la cour de l'hôtel, et quoique Eugène entendît le général parler gaiement et très haut, elle s'était arrêtée au milieu d'une plaisanterie.

Eugène était immobile, la regardant toujours et écoutant les éclats de rire de M. de Vaux-Clair; ils avaient un caractère étrange, ce n'était pas sa voix ordinaire. On eût dit d'un homme qui avait envie de pleurer, et qui faisait le contraire par méprise. Eugène et Blanche demeuraient pensifs, M. de Vaux-Clair continuait, et les diverses personnes qui causaient avec lui baissaient tellement la voix que, sans les voir, on soupçonnait chez eux quelque impression pénible.

Eugène tomba dans une rêverie profonde. Lorsqu'il en sortit, Blanche était en larmes, et elle le regarda avec une sorte d'effroi.

Alfred, toujours oublié, sentit ses pensées déjà si sombres le devenir encore davantage. Son sang roula violemment autour de son cœur; il eût voulu être cause de la terreur de Blanche et d'Eugène; son âme planait sur la leur comme pour l'endormir, et, avant de s'abattre, elle contemplait sa proie.

Puis un remords, un tourment inouï glaça Alfred des pieds à la tête : il se précipita dans l'appartement, repoussant des deux mains mille mains invisibles.

Alfred ne savait où il allait. Après avoir couru au hasard pendant plusieurs heures, il se présenta devant Mme Montbreuil, croyant entrer chez M. de Vaux-Clair; il parla à Eugène, qui n'était pas là; sa figure renversée, ses cris sourds et terribles, rendaient muette Mme Montbreuil : elle tomba sur un siège, sa figure couverte des deux mains, et au premier mot qu'elle voulut dire, un torrent de larmes lui ôta la voix.

Il était nuit. Mme Montbreuil était en toilette; elle allait partir pour faire des visites indispensables; sa voiture l'attendait, et elle n'osait renvoyer Alfred.

Elle garda le silence, et se livra non plus seulement à sa compassion pour lui, mais encore à sa douleur propre qui y tenait de près.

Cette scène, si intérieure des deux côtés, eût épuisé ces deux âmes, si elle ne s'était bientôt produite par la parole.

Mme Montbreuil essaya de consoler Alfred : elle le vit se calmer, la regarder, se passer la main sur le front, et elle espéra qu'il l'avait entendue.

Mais Alfred avait l'air tout étonné : il cherchait à comprendre ce qui l'amenait chez Mme Montbreuil, à s'assurer qu'il y était vraiment.

Puis, chassant d'un geste toutes pensées sinistres, il s'avança vers elle avec un maintien d'ami et d'homme du monde, s'arrêta pour la contempler, pour se laisser considérer par elle, et, afin de mettre le comble à sa sécurité, il lui baisa la main en lui proposant de la conduire à sa voiture.

Tout cela était plus effrayant encore, et Mme Montbreuil songea sérieusement à retenir Alfred.

Mais il avait disparu.

Cette fois, sa course avait un but certain : il voulait revoir Blanche, dût-il la faire rire à ses dépens.

L'hôtel de M. de Vaux-Clair avait un jardin sur les Champs-Élysées : c'était de ce côté qu'ar-

rivait Alfred, et il marchait rapidement vers la première rue latérale du faubourg Saint-Honoré, quand un bruit de voix se fit entendre derrière l'enceinte; une robe blanche se dessinait dans les massifs, et une forme noire, dont les mouvements se confondaient avec ses mouvements, indiquait la présence d'un homme.

Alfred cessa de respirer; il écouta de tout son être, et il eût saisi tout l'entretien si le bruit lointain progressif d'une voiture ne l'en eût empêché. Le nom d'Eugène prononcé par Blanche, celui de Blanche prononcé par Eugène, et suivis de silences encore plus éloquents, auraient fait pousser à Alfred des cris d'agonie, s'il y avait des cris pour l'agonie.

Bientôt Eugène et Blanche causèrent plus vivement. Il s'agissait d'Alfred; ce qu'ils en disaient, ils l'ignoraient peut-être. Dans un tel moment, quel que soit le sujet apparent de l'entretien, quels qu'en soient les termes, on ne sait, on ne peut rien savoir qu'un mot : « Je t'aime! »

Ils parlaient gaiement : Alfred, qui refaisait l'entretien à mesure que le bruit de la voiture augmentait, s'imagina qu'Eugène se moquait de lui : quelques mots sur le bal de l'ambassadeur, mêlés de plaisanteries qu'il supposait encore jetées sur sa mésaventure, achevèrent de le mettre hors de lui.

« J'étais donc mystifié, pensa-t-il : il se débarrassait de moi par Mme Montbreuil, et Blanche a goûté la plaisanterie! »

Après ce qu'il venait de sentir, il n'avait plus qu'à se moquer de ses commentaires ou à faire ce qu'il fit.

Il arma deux pistolets, sans bruit, sans précipitation, jouissant en amateur de ce qui allait arriver.

Il était derrière un arbre quand la porte s'ouvrit; il vit Blanche s'éloigner, appelée par M. de Vaux-Clair, qui, toujours inquiet et éperdu, n'osait s'en séparer pour un quart d'heure.

Eugène éprouva quelque peine à fermer la porte : avant qu'il y parvînt, il sentit un bras se poser sur le sien.

Eugène regarda Alfred profondément; il frissonna d'une crainte plus religieuse qu'humaine, sans détourner les yeux, sans lui rien dire encore; une pensée prompte, mais tranquille, lui révélait tout; il vit même qu'Alfred n'était plus un homme, qu'il lui fallait du sang, et sur l'heure. Seulement, avant de prendre l'un des pistolets, il croisa les bras, regarda tour à tour la terre, le ciel, afin de se prouver à lui-même qu'il pouvait, sans s'étourdir, sans affecter l'empressement, répondre à l'horrible invitation de son ami.

La double détonation se fit entendre, et deux cris partirent, l'un du fond du jardin, l'autre de la voiture qui traversait les Champs-Élysées..... Avant que les combattants, blessés à la fois, pussent se relever, deux femmes étaient à genoux auprès d'eux. Blanche ne pleurait pas, elle était immobile, recueillie : on eût dit qu'elle méditait un profond dessein; elle laissait Mme Montbreuil étancher le sang d'Eugène, à qui la balle avait rompu l'artère de la gorge.

Alfred était blessé à l'épaule, et, par une singularité qu'on ne remarqua pas d'abord, Blanche inclinée vers lui semblait oublier Eugène.

Bientôt elle se leva, rassembla toutes les forces de son âme pour proférer une parole qui ne put sortir, et elle tomba évanouie.

Le général arrivait avec les domestiques. Les blessés furent transportés à bras à travers le jardin, personne ne proférant un seul mot.

Blanche revint à elle-même, mais ses regards étaient extraordinaires; elle ne pouvait verser une larme ni dire une parole; il semblait que son âme fût suspendue; une sorte de remords la dévorait. A son maintien, à ses gestes, on jugeait qu'elle se croyait encore devant Eugène mourant, et que l'idée incomplète, mais fixe, de l'insensibilité qu'elle avait montrée, avait pour elle tout

le poids d'un crime; alors Mme Montbreuil, qui l'avait remplacée dans ces soins, était la seule personne qu'elle aimât à voir.

Le général quitta Paris sans oser s'interroger sur le passé. Mme Montbreuil, désormais seule au monde, se dévoua à Blanche, dont elle était la vie et le repos.

Alfred, assez malheureux pour guérir, assez homme néanmoins pour se condamner à vivre, s'expatria sans mettre un ami dans son secret, ne voulant, ni de près ni de loin, appartenir à qui que ce fût.

1833.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

(DEUXIÈME SÉRIE)

Cette nouvelle série d'*Œuvres diverses* se compose de différentes pièces de Jules Janin absolument inconnues aujourd'hui, enfouies qu'elles sont dans des journaux et revues où on ne les trouverait que bien difficilement, et qui sont la partie la plus piquante de ses œuvres.

Outre le tirage ordinaire, fait sur beau papier mécanique, il est fait un TIRAGE D'AMATEURS, composé de :

300 exemplaires sur pap. de Hollande à 7 fr. 50; — 25 sur pap. Whatman à 15 fr. : — 25 sur pap. de Chine à 15 fr. — *Chaque volume est orné d'une* GRAVURE A L'EAU-FORTE PAR AD. LALAUZE, réservée spécialement pour ce tirage.

Les *gravures* se vendent *séparément*.

Prix de chaque épreuve . . . . 3 fr.

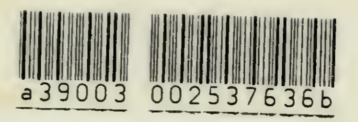
PREMIÈRE SÉRIE

La première série des *Œuvres diverses*, tirée aux mêmes nombres et vendue aux mêmes prix que la deuxième, se compose de 15 volumes, savoir :

L'ANE MORT	1 vol.	CORRESPONDANCE. . . .	1 vol.
MÉLANGES ET VARIÉTÉS.	2 vol.	BARNAVE	2 vol.
CONTES ET NOUVELLES.	2 vol.	HORACE traduction. .	2 vol.
CRITIQUE DRAMATIQUE .	4 vol.	DEBURAU	1 vol.

Les gravures de cette série sont de M. Ed. HÉDOUIN.

Juillet 1881.


a39003 002537636b

